

Secours Mortel

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

31

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Secours mortel



Secours mortel

PLON

PLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

SECOURS MORTEL

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
The Head Men

Illustration de la couverture : Loris

© 1977 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1983
pour la traduction française

ISBN : 2-259-00989-1

Édition originale :
ISBN : 0-523-40907-9
PINNACLE BOOKS. INC NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Cette menace de mort donnait à penser.

Elle avait un aspect réel, comme si c'était moins une menace qu'une promesse.

Le correspondant s'exprimait tellement comme un authentique homme d'affaires que la secrétaire d'Ernest Walgreen n'avait pas hésité à passer la communication.

— C'est un certain M. Jones.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Walgreen.

Président de la Data-Computronic à Minneapolis, Minnesota, il avait appris à se fier à sa secrétaire, au point que lorsqu'il rencontrait des gens dans des réunions d'affaires il la cherchait instinctivement, pour qu'elle lui dise avec qui il devait être aimable et à qui battre froid. Il s'agissait simplement pour lui de ne pas prendre la peine d'exercer son propre jugement puisque celui de sa secrétaire s'était révélé bien meilleur au fil des années.

— Je ne sais pas, monsieur Walgreen. Il a l'air de laisser entendre que vous attendiez son appel. Il dit que c'est une affaire plutôt personnelle.

— Passez-le-moi.

Walgreen pouvait travailler en parlant, lire des propositions, parcourir des contrats, signer des documents. C'était un attribut de cadre de direction, un esprit capable d'être dans deux endroits à la fois. Son père avait eu ce don ; son fils ne l'avait pas.

Le grand-père de Walgreen avait été fermier et son père, propriétaire d'un drugstore. Walgreen avait pensé que c'était une progression naturelle, de la ferme à la pharmacie puis au bureau directorial et ainsi de suite jusqu'à la présidence d'une université ou peut-être au clergé. Mais non, son fils avait acheté une petite ferme et il était retourné à la terre, pour cultiver le blé et s'inquiéter de la fréquence des pluies ou du cours des céréales.

Ernest Walgreen avait cru que l'ascension de sa famille était une échelle, pas un cercle. Il y avait de pires métiers que l'agriculture, estimait-il, mais peu d'aussi durs. Pourtant, il savait qu'il serait vain de discuter avec son fils. Les Walgreen étaient entêtés et volontaires. Grand-papa Walgreen avait dit une fois : « Le but d'essayer est d'essayer. C'est moins important d'arriver quelque part que de prendre la route. »

— Monsieur Walgreen, nous allons vous tuer, dit la voix au

téléphone.

C'était un homme. Une voix posée. Ce n'était pas le genre de menace habituelle.

Walgreen s'y connaissait en menaces. Ses dix premières années à sa sortie de l'université avaient été consacrées à protéger le président Truman, dans les rangs du *Secret Service*, une carrière qui, en dépit des promotions promises à quelqu'un d'aussi intelligent et consciencieux que lui, ne gravissait pas assez les échelons vers les sommets où il avait l'intention de monter avec sa famille. Mais grâce à cela, il connaissait les menaces et savait que la plupart étaient faites par des gens qui ne les mettraient pas à exécution. L'attaque, c'était la menace elle-même.

La plupart des dangers réels venaient de gens qui ne menaçaient pas du tout. Le *Secret Service* continuait d'enquêter sur les auteurs de menaces et de les surveiller mais c'était moins pour protéger le Président que leur service, dans le cas improbable où un de ces auteurs irait jusqu'au bout et tenterait quelque chose. Quarante-vingt-sept pour cent des menaces de mort enregistrées en un an en Amérique étaient le fait d'ivrognes. Moins du trois centième d'un pour cent aboutissait à un acte.

— Vous venez de me menacer de mort, n'est-ce pas ? demanda Walgreen.

Il repoussa la pile de contrats sur son bureau, nota l'heure de l'appel et sonna sa secrétaire pour qu'elle se mette à l'écoute.

— Oui, parfaitement.

— Puis-je demander pourquoi ?

— Vous ne voulez pas savoir quand ?

La voix était un peu nasillarde mais ce n'était pas un accent du Middle West. Walgreen le situait plutôt à l'est de l'Ohio et au sud. Virginie Occidentale, peut-être. La voix évoquait la quarantaine bien sonnée, proche de la cinquantaine. Elle était éraillée. Walgreen écrivit sur son bloc-notes : *11 h 03, accent nasillard, sud. Virginie ? Éraillée. Un fumeur, probablement. Quarante-cinq à cinquante ans.*

— Si, bien sûr. Je veux savoir quand mais je veux surtout savoir pourquoi.

— Vous ne comprendriez pas.

— Essayez toujours, dit Walgreen.

— Le moment venu. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais avertir la police.

— Bien. Et quoi encore ?

— Je ferai ce que la police me dira.

— Pas suffisant, monsieur Walgreen. Vous êtes un homme riche. Vous devriez pouvoir faire plus que d'avertir la police.

— Vous voulez de l'argent ?

— Je sais, monsieur Walgreen, que vous cherchez à me faire parler. Mais je sais aussi que même si la police était assise sur vos genoux, vous ne pourriez pas retracer l'origine de cet appel en moins de trois minutes... et comme elle n'y est pas, il faudrait que je parle au moins dix-huit minutes avant que vous puissiez retracer cet appel.

— Je ne reçois pas de menaces de mort tous les jours.

— Vous en receviez dans le temps. Vous vous occupiez de ça tout le temps. Pour de l'argent, vous vous souvenez ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Walgreen qui savait exactement de quoi parlait son interlocuteur.

L'homme savait que Walgreen avait travaillé pour le *Secret Service* et, plus important encore, il savait exactement quelles avaient été ses responsabilités. Même sa femme l'ignorait.

— Vous savez très bien ce que je veux dire, monsieur Walgreen.

— Non, pas du tout.

— Là où vous avez travaillé autrefois. Alors, vous ne pensez pas que vous pourriez vous fournir une bonne protection, avec tous vos amis du *Secret Service* et tout votre argent ?

— D'accord. Si vous insistez, je me protégerai. Et ensuite ?

— Nous vous tuons quand même, Ernie. Ha ha ha !

Le correspondant raccrocha. Ernest Walgreen nota sur son bloc 11 h 07. L'homme avait parlé pendant quatre minutes.

— Eh bien ! s'exclama la secrétaire de Walgreen en faisant irruption dans son bureau. J'ai noté tout ce qu'il a dit. Vous croyez que c'est sérieux ?

— Très, répondit Ernest Walgreen.

Il avait cinquante-quatre ans et se sentait vidé, ce jour-là. Comme si quelque chose en lui protestait contre l'injustice. Comme s'il y avait de meilleurs moments pour les menaces de mort, pas quand la femme de son fils était sur le point d'accoucher, pas alors qu'il venait d'acheter le chalet de sports d'hiver à Sun Valley dans l'Utah, pas quand la société qu'il avait fondée allait avoir une année record, pas quand Mildred, sa femme, venait de découvrir comme passe-temps la poterie qui la rendait encore plus joyeuse. C'était les meilleures années de sa vie et il regrettait que cette menace n'ait pas été faite quand il était jeune et pauvre. Il pensait : *Je suis trop riche pour mourir maintenant. Pourquoi est-ce que ces salauds n'ont pas fait ça quand j'avais des ennuis d'échéances ?*

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda la secrétaire.

— Pour le moment, nous allons vous déplacer au bout du couloir. Qui peut savoir ce que ces cinglés vont tenter ? Il n'y a pas de raison de laisser tuer quelqu'un qui ne doit pas l'être.

— Vous pensez que ce sont des cinglés ?

— Non, répliqua Walgreen. C'est pourquoi je veux que vous vous

installiez dans un bureau plus éloigné.

À sa déception, la police pensa aussi que c'était un coup de fil de fou. On lui fit un sermon qui sortait tout droit d'un manuel du *Secret Service* sur les terroristes. Un manuel complètement dépassé, de plus.

Le capitaine de police s'appelait Lapointe et avait à peu près le même âge que Walgreen. Mais alors que Walgreen était mince, bronzé et soigné, la masse charnue de Lapointe ne semblait être maintenue que par son uniforme. Il avait condescendu à recevoir Walgreen parce que c'était un important industriel. Il s'adressa à lui comme s'il faisait une conférence à un thé de vieilles dames sur les horreurs du crime.

— Ce que vous avez là, c'est notre terroriste fanatique, qui ne craint pas de mourir, pontifia-t-il.

— Faux, répliqua Walgreen. Ils disent tous qu'ils sont prêts à mourir mais ce n'est pas vrai.

— Le manuel dit que si.

— Vous vous référez à un vieux manuel du *Secret Service* qui a été reconnu erroné à peine sorti des presses.

— Je l'entends dire tout le temps. Ces jours-ci à la télévision, un commentateur a dit que les terroristes n'ont pas peur de mourir. Je l'ai entendu.

— C'est faux quand même. Et je ne crois pas avoir affaire à un terroriste.

— Le terroriste a l'esprit rusé.

— Capitaine Lapointe, ce que je veux savoir, c'est ce que vous allez faire pour me protéger.

— Nous allons vous accorder une protection policière totale, tisser d'un côté un réseau de protection autour de vous et, de l'autre, essayer d'identifier et d'immobiliser le terroriste dans son repaire.

— Vous n'avez toujours pas dit ce que vous comptez faire.

— Mais si, parfaitement, protesta Lapointe, indigné.

— Soyez spécifique, pria Walgreen.

— Vous ne comprendriez pas.

— Essayez toujours.

— C'est très technique, avertit le capitaine.

— Allez-y.

— Premièrement, nous cherchons dans nos fiches le MO, qui est...

— Qui est le mode d'opération et vous allez découvrir toutes les personnes de cette région qui ont téléphoné à d'autres gens pour les menacer de mort, et vous allez leur demander où elles étaient aujourd'hui à 11 h 03 et quand vous en aurez trouvé quelques-unes qui donnent des réponses bizarres ou contradictoires, vous les harcèlerez jusqu'à ce qu'elles vous racontent quelque chose que le procureur acceptera d'étudier. En attendant, les gens qui veulent me tuer l'auront fait.

— C'est une attitude très négative.

— Capitaine Lapointe, je ne crois pas que ces gens soient fichés chez vous. Ce que j'aimerais, c'est une équipe de surveillance et avoir accès à des gens qui savent se servir d'une arme. Avec un peu de chance, nous pourrions déjouer la première tentative contre moi et découvrir peut-être qui sont les tueurs. Je crois qu'ils sont plus d'un, ce qui leur donne plus de pouvoir mais les rend aussi plus exposés à la découverte, particulièrement à leurs points de liaison.

— Deuxièmement, dit Lapointe, nous allons diffuser un avis général de recherches, c'est-à-dire un AGR...

Avant la fin de la phrase, Walgreen était sorti du bureau. Pas de secours de ce côté, pensait-il.

Rentré chez lui, il dit à sa femme qu'il allait à Washington. Mildred était à son petit tour de potier. Elle disposait au centre un tas d'argile rougeâtre et la chaleur printanière lui avait donné des couleurs saines.

— Tu n'as jamais été plus belle, ma chérie.

— Allons donc, je suis affreuse, répondit-elle mais en riant.

— Il ne se passe pas de jours sans que je me répète que j'ai eu bien raison de t'épouser. Quelle chance j'ai eue !

Elle sourit et dans ce sourire il y avait tant de vie que la grande mort qu'il savait affronter, commune à tous les hommes mais non moins grande, fut rendue un instant moins effrayante.

— Moi aussi j'ai épousé quelqu'un de beau, Ernie.

— Pas autant que moi.

— Je le pense aussi, mon chéri, je le pense aussi.

— Tu sais, dit-il en s'efforçant de parler nonchalamment mais pas trop pour que Mildred n'ait pas de soupçons, tant que je serai à Washington je pourrais terminer un projet en trois semaines, si...

— Si je partais en voyage.

— Oui. Peut-être chez ton frère dans le New Hampshire.

— Je pensais au Japon.

— Nous irons peut-être tous les deux, mais après le séjour chez ton frère.

Elle partit sans finir sa poterie. Deux jours se passeraient avant que Walgreen apprenne qu'elle avait parlé à sa secrétaire et savait qu'il prenait très au sérieux cette menace de mort au téléphone. Il comprendrait plus tard qu'elle savait pourquoi elle était envoyée au loin et ne voulait rien dire pour ne pas aggraver ses soucis. Quand il s'en rendrait compte, il serait trop tard.

Elle prit le vol de l'après-midi pour le New Hampshire et la dernière vision qu'Ernest Walgreen eut de sa femme fut quand elle fouilla dans son sac à la recherche de son billet, comme elle avait fouillé dans ses sacs depuis qu'il l'avait connue, il y avait si longtemps, quand ils étaient jeunes, comme ils l'étaient restés jusqu'à cet

aéroport, jeunes ensemble, toujours.

Au siège du *Secret Service* à Washington, quand Ernest Walgreen eut franchi le barrage des subalternes pour parler enfin à un chef de district, il fut accueilli par ces mots :

— Eh bien, voilà le grand homme d'affaires ! Comment ça va, Ernie ? Vous regrettez de nous avoir quittés, hein ?

— Pas quand j'achète une voiture neuve, répliqua Walgreen et il ajouta à voix basse : J'ai des ennuis.

— Ouais ; nous savons.

— Comment ?

— Nous ne perdons pas de vue nos anciens. Nous gardons le Président, vous savez, et nous aimons savoir où sont nos vieux amis à tout moment.

— Je ne savais pas que la protection était toujours aussi étroite.

— Depuis Kennedy, elle le reste.

— C'était un sacré coup que le type a tiré de la fenêtre. Personne ne peut empêcher ce genre de truc.

— Vous le savez mieux que moi. Quand on est garde du corps du Président, personne ne mesure vos succès par le nombre d'attentats qui échouent.

— Qu'est-ce que vous savez de moi ?

— Nous savons que vous pensez avoir des ennuis. Nous savons que si vous étiez resté avec nous, vous seriez allé au sommet. Nous savons que la police locale se remue et se livre pour vous à des manœuvres que vous êtes censé ignorer. Que vaut votre police locale, Ernie ?

— Elle est locale.

— Ah, fit le chef de district.

Le bureau était gris, petit, avec cette austérité aseptisée de ceux qui ont des tâches très spécifiques et peu de rapports avec le public. Walgreen s'assit. Ce n'était pas le genre de bureau où l'on s'offre un verre, même entre vieux amis. C'était plutôt un tiroir de classeur qu'un bureau et Walgreen se félicitait d'avoir abandonné le *Secret Service* pour les tapis, les cocktails, le golf et tous les agréments de la vie d'un homme d'affaires américain.

— J'ai des ennuis, mais je n'arrive pas à mettre le point sur l'i. Ce n'était qu'un coup de téléphone, mais la voix... c'était la voix. Je ne sais pas ce que vous savez des affaires mais il y a des gens dont on comprend tout de suite qu'ils sont bien réels. C'est le calme de leur voix, une précision. Je ne sais pas. Celui-là l'avait.

— Ernie, je vous respecte, vous le savez.

— Où voulez-vous en venir ?

— Un coup de téléphone ne suffit pas.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour vous mettre dans le coup ? Me faire tuer ?

— Bon. Pourquoi cette personne veut-elle vous tuer ?

— Je ne sais pas. Il a simplement dit que je devais obtenir toute la protection possible.

— Vous buviez ?

— Non, je ne buvais pas. Je travaillais.

— Ce que vous avez reçu, Ernie, c'est le coup de fil classique d'un fou. Classique. Ils vous disent de vous armer, de vous trouver des gardes du corps, « parce que, mon vieux, je m'en vais vous faire sauter la cervelle ». Ernie ! Je vous en prie.

— C'était authentique. Je connais les coups de fil classiques de fous. Vous avez la chance d'avoir aujourd'hui des ordinateurs pour les suivre à la piste. Je connais les coups de fil de fous. De plus, vous devez savoir que je peux faire la différence. Cette voix n'était pas celle d'un fou. Je ne connais pas le pourquoi de l'affaire, mais, entre nous, ce coup de fil n'était pas bidon.

— Vous savez que je suis impuissant, Ernie.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans un rapport, il n'y a pas Ernie Walgreen qui me regarde dans les yeux comme vous le faites, ni moi qui sais, aussi bien que vous, que ces gens-là ne sont pas bidons. Qui le sens dans ses tripes.

— Pas de suggestions ? J'ai pas mal d'entraînement à faire de l'argent.

— Servez-vous-en.

— Avec qui ?

— Après Kennedy qui s'est fait descendre sous notre nez, il y a eu un gros branle-bas ici. Discret mais assez gros.

— Je sais. J'y ai participé, dit Walgreen et le chef de district le regarda avec un certain étonnement.

— Bref, ça n'a servi à rien parce qu'en aucun cas nous n'aurions pu empêcher quelqu'un de tirer comme l'a fait Oswald, mais nous devons avoir l'air de tout chambouler de manière à pouvoir dire à Johnson que le *Secret Service* qui avait perdu Kennedy n'était pas le même que celui qui le gardait à présent. Dans le branle-bas des hommes de valeur, vraiment excellents, sont partis. Ils étaient très amers et je les comprends. Ils ont maintenant leur petite agence de sécurité...

— Je n'ai pas besoin de flics à la retraite en uniforme bleu qui découragent le vol à l'étalage.

— Non, il ne s'agit pas de vigiles. Ils font un travail super pour des gens super et je parle là de la protection de chefs d'État étrangers aussi, ils organisent leurs palais et tout. Ils sont encore meilleurs pour la protection que nous le sommes devenus parce que leurs clients ne sont pas obligés de cavalier partout pour serrer des mains dans toutes les foules des aéroports. Bon Dieu, ça me terrifie. Pourquoi est-ce que

nous ne pourrions pas avoir un ermite à la Howard Hughes comme Président, au lieu d'un foutu homme politique ? C'est toujours des hommes politiques... Comment ça, vous avez participé au branle-bas ?

Walgreen fit un geste vague.

— J'ai travaillé pour le Président. Dans le domaine de la sécurité.

— Quel Président ?

— Tous. Jusqu'à celui-ci.

Le nom de l'agence des agents du *Secret Service* à la retraite était *Paldor*. Walgreen déclara que le *Secret Service* l'envoyait et fut introduit dans le genre de bureau auquel il était habitué, un soupçon d'élégance musclée et une belle vue.

Cerisiers en fleurs et Potomac. Un scotch on the rocks amical. Une oreille compatissante. L'homme s'appelait Lester Pruel et Walgreen savait diverses choses sur lui. Il mesurait un mètre quatre-vingt-cinq, il avait un teint bronzé et sain et des yeux bleus pénétrants. Il possédait aussi l'assurance d'un homme habitué à prendre des décisions. Sa décision dans le cas d'Ernest Walgreen fut « non ».

— J'aimerais vous aider, dit Pruel. Et nous faisons vraiment des pieds et des mains pour de vieux amis du *Service*. Mais, mon vieux, c'est un coup de téléphone cinglé.

— J'ai de l'argent.

— Nous prenons cent mille dollars rien que pour un coup d'œil. Uniquement pour envoyer des gens calculer ce que nous vous demanderons vraiment quand nous nous mettrons au boulot. Nous n'envoyons pas une bande de pieds-plats en uniforme avec un insigne en fer blanc et à deux doigts de la retraite. Il s'agit de réelle sécurité.

— Ça fait cher.

— Mon vieux, nous le ferions pour rien, si nous pensions que c'est authentique. Nous aimons nos contacts avec les gens comme nous. Nous aimerions même, Walgreen, que vous veniez travailler pour nous. À part que vous avez l'air de bien vous débrouiller, pour un ancien du *Service*.

— Je vais mourir, dit Walgreen.

— Est-ce que vous ne vous êtes pas un peu relâché sur le plan sexuel, ces derniers temps ? J'entends par là que des fois, à votre âge, on perd le sens des proportions. Nous savons tous les deux, par notre entraînement, qu'un seul coup de fil...

Le lendemain soir Ernest Walgreen, de Minneapolis, Minnesota, s'envolait vers l'aéroport de Manchester dans le New Hampshire pour identifier le corps de sa femme.

Une seringue avait été complètement enfoncée dans sa tempe, comme si quelqu'un avait cherché à lui injecter quelque chose dans le

cerveau. Seulement c'était une seringue de vétérinaire et elle était vide. Ce qui avait été injecté dans le cerveau, c'était la grosse aiguille qui l'avait fait cesser de fonctionner.

Et, pour faire bon poids, une bonne dose d'air. De l'air dans le système sanguin tuait. Le corps avait été découvert sur le siège arrière de la voiture de son frère, sans la moindre empreinte révélatrice dans la voiture, aucune sur la seringue. Comme si quelqu'un ou quelque chose était venu dans cette petite ville du Nord, avait fait son travail et était reparti. Il n'y avait pas de mobile connu.

Le cercueil avec le corps était déjà à l'aéroport de Manchester quand Walgreen arriva. Lester Pruel se tenait à côté, la figure sombre.

— Nous sommes tous navrés. Nous ne savions pas. Nous vous donnerons tout. Encore une fois, je suis navré, navré. Nous pensions, quoi, ce n'est qu'un coup de téléphone. À première vue, vous devez avouer... Écoutez, nous ne pouvons pas la ramener mais nous pouvons vous garder en vie. Si vous le voulez.

— Oui, je le veux, répondit Ernest Walgreen.

Mildred l'aurait voulu, pensait-il. Elle adorait la vie. La mort n'était pas une excuse pour que les vivants y renoncent.

Elle fut enterrée dans le cimetière des Anges d'Arcadie à Olivia, chef-lieu du canton de Renville, parmi les terres fertiles où le père de Walgreen était né et où son fils labourait avec un tracteur la terre que les Walgreen avaient labourée avec des chevaux.

Ce fut le plus singulier enterrement qu'Olivia, Minnesota, avait jamais vu. Des hommes bien mis arrêtaient les personnes venant assister aux obsèques pour leur demander quel était l'objet de métal dans leurs poches. Ils ne les laissaient pas approcher de la tombe avant d'avoir vu l'objet métallique. Un homme d'affaires d'Olivia, un vieil ami de la famille Walgreen, dit que les inconnus devaient avoir des appareils comme ceux des aéroports pour détecter le métal sur les gens.

Une colline voisine fut passée au peigne fin et un chasseur reçut l'ordre de circuler. Quand il refusa, on lui prit son fusil. Il déclara qu'il allait s'adresser à la police. Les hommes lui répondirent :

— Très bien. Mais après l'enterrement.

La voiture qui amena Ernest Walgreen était bizarre aussi. Alors que les autres pneus laissaient les traces de leurs sculptures sur la terre molle du printemps, ceux-ci s'enfonçaient de dix bons centimètres. La voiture était lourde. Un jeune garçon qui passa entre les hommes entourant constamment la limousine, déclara que le métal « ne rendait pas un son creux, comme d'habitude ».

Ce n'était pas une voiture. C'était un tank avec des roues, camouflé en voiture. Et il y avait des armes à feu. Cachées sous des valises, des journaux, dans des chapeaux, mais bien des armes à feu.

Les habitants se demandèrent si Ernest Walgreen s'était engagé dans le crime.

— La Mafia, chuchotaient-ils.

Mais quelqu'un fit observer que ces hommes n'avaient pas l'allure de gens de la Mafia.

— Allez donc, dit quelqu'un dans un rare éclair de sagesse, la Mafia est probablement aussi américaine que vous et moi.

Quelqu'un d'autre se souvint qu'Ernest Walgreen avait travaillé autrefois pour le gouvernement. Du moins c'était le bruit qui courait.

— C'est facile. Ernie a dû devenir un espion pour la CIA. Il doit être un de ces types qu'il faut protéger parce qu'il a abattu des tas de Russes.

Walgreen regarda abaisser le cercueil de Mildred dans la fosse étroite et, pensa, comme il le faisait toujours aux enterrements, que la dernière demeure était bien petite. Et en pensant à Mildred descendant dans ce trou, il craqua. Il ne restait plus que les larmes. Il se la rappela une dernière fois, fouillant dans son sac à l'aéroport, et se dit : *Très bien, qu'ils en finissent maintenant. Qui que ce soit. Qu'ils en finissent avec moi.*

Son chagrin était si profond qu'il détruisait la haine et tout désir de vengeance.

L'équipe de Paldor estima que sa maison était trop exposée au risque. Trop d'issues.

— C'est un rêve d'assassin, déclara Pruel qui avait pris personnellement en charge la protection de Walgreen.

Walgreen fut soulagé de partir car Mildred était toujours dans cette maison, dans les moindres recoins, de son tour de potier jusqu'au miroir qu'elle avait fêlé.

— J'ai un chalet de vacances à Sun Valley, dit-il. Mais j'ai besoin de quelque chose à faire. Je ne veux pas penser. Ça fait trop mal.

— Nous aurons bien assez de travail pour vous, promit Pruel.

Le chalet de Sun Valley se révéla un fortin idéal, avec ce que Pruel appelait quelques modifications. Paldor refusait tout paiement. Pour occuper l'esprit de Walgreen, Lester Pruel lui expliqua les dernières techniques de haute sécurité.

— Depuis la nuit des temps, on avait d'imposantes citadelles de pierre et des douves et des hommes en armes tout autour. C'était jusqu'à ce qu'une nouvelle technique voie le jour. Elle a pu être découverte par hasard, je ne sais pas, mais elle a tout changé. Il s'agissait d'une sorte de magie.

— Du mystère.

— Non, non, de la magie, comme les magiciens, les prestidigitateurs. L'illusion. Autrement dit, on présente quelque chose qui n'est pas là. Ça paraît risqué mais c'est plus sûr que tout ce qui a

jamais existé. Si Kennedy avait eu ça, jamais il n'aurait été assassiné à Dallas. Jamais. Oswald n'aurait pas su où tirer.

Walgreen suivait pas à pas et à chaque nouveau gadget installé, il comprenait mieux le génie de cette nouvelle technique de l'illusion. Elle n'était pas faite pour empêcher une tentative d'assassinat, au contraire. On voulait que l'assassin frappe parce que c'était le plus grand des pièges.

D'abord, les fenêtres de la maison qui avaient l'air d'être en verre transparent normal avaient été changées. Ce que l'on voyait du dehors était en réalité à plusieurs mètres à l'intérieur. On ne voyait que des reflets d'un verre polarisé.

Et il y avait deux routes d'accès largement ouvertes. Ou qui le paraissaient. Mais les routes étaient électrifiées et si les voitures ne s'arrêtaient pas, à la demande de quelqu'un qui avait l'air d'un garde forestier mais qui était un agent de Paldor, la route s'ouvrait brusquement, formant deux fossés profonds devant et derrière la voiture qui refusait d'obtempérer.

La pente de la montagne abritait un autre système électronique qui captait les odeurs d'urine de tout corps humain. Il avait été mis au point au Vietnam. Et tous les chalets environnants étaient habités par des personnes qui avaient l'air de simple vacanciers mais qui étaient des agents de Paldor.

L'illusion, c'était que le chalet d'Ernest Walgreen avait toutes les apparences d'un chalet de montagne tout en étant un piège électronique. Il impressionnait l'esprit d'un assassin qui, en voyant Walgreen jardiner tranquillement, d'un sommet proche, se disait : *Je peux tuer cet homme rien qu'en arrivant en voiture et en lui collant une balle dans la tête. Je peux tuer ce type quand je voudrai. Et mieux vaut le faire maintenant parce qu'il ne sera jamais aussi découvert.*

Or si un assassin avait un fusil, sur cette colline avoisinante, une femme réparant sa barrière actionnerait un petit signal électronique et l'assassin raterait non seulement son coup mais selon toute probabilité finirait avec une balle dans sa propre tête.

Il n'y avait aucun moyen, voyait Walgreen, qu'on puisse l'atteindre et il regrettait de n'avoir pas eu tout cela plus tôt, pour que Mildred partage sa sécurité avec lui. Le chalet de bois était protégé de tous côtés. Sur tous ses angles. Et le 5 août, alors que la vague de chaleur déferlait sur les vastes plaines américaines du Middle West, les fondations du chalet chauffèrent. Et quand la température atteignit 34°, un explosif extrêmement volatile, attendant depuis le printemps dans les fondations, dispersa le chalet avec un très gros *bang* dans toute la région touristique de Sun Valley.

Ainsi que son unique occupant, Ernest Walgreen.

À Washington, cette affaire fut portée à l'attention du Président des

États-Unis. Ancien d'Annapolis et physicien, il n'allait pas se laisser paniquer.

— Ce meurtre m'a l'air d'un crime local, dit-il.

— Ce n'est pas un simple meurtre, monsieur le Président, dit son assistant de cette lourde voix traînante du Sud, tellement sirupeuse que la plupart des gens du Nord trépignaient d'impatience en attendant que l'homme en ait fini avec les voyelles et passe à une de ces rares consonnes que les Sudistes laissent à l'occasion intervenir dans leurs propos.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? demanda le Président.

— C'est un assassinat qui pourrait être un avertissement pour nous. C'est ce que nous croyons.

— Alors confiez-le au *Secret Service*. Ils sont responsables de ma protection. Je suis certain que cet homme avait une moins bonne protection que moi et, d'ailleurs, l'assassinat accompagne toujours un Président dans ce pays. Ça fait partie de la fonction.

— Ma foi, monsieur le Président, ce n'est pas n'importe quel vieux petit assassinat. Voyez-vous, il n'était pas moins bien protégé que vous. Le *Secret Service* nous dit qu'il l'était encore mieux. Et les gens qui l'ont tué... Eh bien, ils disent que vous êtes le suivant, monsieur le Président.

CHAPITRE II

L'homme s'appelait Remo et il s'entraînait. Pas comme un moniteur de lycée entraînerait son équipe, non. Il ne poussait pas ses muscles, il ne forçait pas ses ligaments, pas plus qu'il ne courait à bout de souffle pour que le souffle dure un peu plus longtemps la prochaine fois. Pousser, forcer, c'était des choses d'un lointain passé, un vague souvenir de l'utilisation incorrecte du corps par les autres hommes.

Jamais rien qui travaillait contre soi-même ne pouvait fonctionner au mieux. Mais ce qui faisait corps avec soi-même arrivait au maximum d'efficacité. Un brin d'herbe poussant et cherchant la lumière pouvait fissurer du béton. Une mère, oubliant qu'elle était femme et par conséquent sans force, pouvait, pour sauver son bébé, soulever de terre l'arrière d'une automobile. Des gouttes d'eau tombant régulièrement arrivaient à fendre la pierre.

Pour être le plus puissamment humain, il fallait se dépouiller de ce qui était le plus humain, la pensée pure. Remo ne faisait qu'un avec lui-même alors qu'il se suspendait en souplesse. Son corps, les orteils baissés et détendus, laissa les quinze mètres de vide entre lui et le trottoir le faire descendre de la corniche de l'immeuble.

Il y a des forces agissant sur le corps en chute libre qui, si l'on permet à l'adrénaline fabriquée par la peur de les dominer, peuvent écraser tous les os du corps quand il entre en collision avec le pavé.

Ce qu'il faut, c'est arriver à coordonner la rencontre avec le trottoir, rendre la chute plus lente en bas.

Elle n'est pas réellement plus lente, pas plus que les balles lancées au grand batteur Ted Williams n'étaient plus lentes que celles lancées à d'autres. Mais Ted Williams voyait les coutures sur la balle et pouvait en conséquence la frapper plus facilement avec sa batte.

Remo, qui s'était appelé Williams il y avait longtemps mais sans lien de parenté avec le champion de base-ball, ralentissait aussi les choses en devenant plus rapide avec son cerveau, le plus puissant des organes humains et celui dont la plupart des gens se servent le moins. Moins de huit pour cent du cerveau était utilisés. C'était devenu un organe presque à l'état de vestige.

Si les hommes apprenaient à se servir de ce cerveau ils pourraient, comme Remo – les mains tendues maintenant devant lui – retrouver le monde sur le trottoir, le compresser de manière à ce qu'il n'y ait pas de brusque poussée contre son corps mais seulement une division particulièrement précise de la tension et puis... plus rien. Pas de

tension et debout sur ses pieds pour regarder autour de lui. Salamander Street, Los Angeles. Trottoir désert, tout juste l'aube à Watts.

Remo ramassa les deux pièces de monnaie tombées de sa poche et chercha s'il en avait perdu d'autres. Le petit matin était toujours calme dans les quartiers noirs, le moment de la journée où il ne se passait rien, où si l'on voulait exécuter des plongeurs à compression du sommet d'un immeuble il n'y avait personne pour courir en criant : « Hé ! Vous avez vu le mec faire ça ? Vous avez vu ce que j'ai vu ? »

Remo mesurait un mètre quatre-vingt-deux. Il avait des pommettes saillantes et des yeux noirs d'une froideur électrique. Il était mince et seuls ses poignets extraordinairement épais indiquaient qu'on avait là un peu plus que la chair normalement pourrissante de la majorité des hommes.

Si l'on considérait les saletés qu'ils consommaient pour leur énergie, leur manière de respirer, c'était heureux que les cellules aient le droit de se contrôler toutes seules. Autrement les gens n'auraient guère dépassé la puberté.

Remo se retourna vers l'immeuble.

L'entraînement était devenu une re-reconnaissance de ce que son corps était, de ce qu'il faisait, pensait et respirait. Le claquement mou d'un pneu sautant sur un nid de poule se fit entendre à deux cents mètres. Une voiture jaune, avec une lumière sur le toit révélant un taxi libre, apparut lentement.

Remo leva le bras. Il devait retourner à l'hôtel. Il aurait pu courir mais il n'avait pas besoin de s'entraîner à la course et s'il avait la chance de trouver un taxi à cette heure et dans ce quartier, pourquoi pas ?

Remo attendit que le taxi s'approche. Il y avait d'importantes choses à faire ce matin. En-Haut avait donné de ses nouvelles. Remo n'arrivait jamais à suivre le fil des mots de code et finissait toujours par gronder rageusement au Dr Harold W. Smith :

— Si vous pouvez le dire, dites-le. Sinon, ne dites rien. Je ne m'en vais pas tripatouiller avec des lettres, des chiffres et des dates. Si vous avez envie de vous tripoter, allez-y. Mais cette connerie de code, c'est la barbe.

Smith, qui pour le monde en général dirigeait un sanatorium appelé Folcroft sur le détroit de Long Island, était dans l'Ouest pour dire personnellement quelque chose qu'il avait été incapable d'expliquer en code au téléphone. Les quelques mots que Remo avait compris indiquaient que l'affaire se rapportait au Président et à une mesure de sécurité. Smith serait à l'hôtel pendant dix minutes, pas une de plus, selon le principe, assez pratique et généralement justifié, que tout ce qui est dangereux doit être exécuté le plus vite possible. Ne pas

donner au désastre le temps d'opérer.

Et il y avait toujours du danger quand Smith rencontrait Remo, car être vu avec l'exécuteur des hautes œuvres de CURE serait un aveu redoutable de l'existence même de CURE, l'organisation extra-légale du gouvernement, créé dans une tentative désespérée pour éviter le chaos imminent d'un gouvernement affaibli par ses propres lois mais toujours résolu à les faire respecter officiellement.

Remo regarda le taxi ralentir et lui passer sous le nez. Le chauffeur l'avait vu, Remo en était sûr. Le chauffeur l'avait regardé bien en face et il avait accéléré.

Alors Remo ôta d'un coup de pied ses mocassins pour que sa plante puisse mieux s'accrocher sur le trottoir.

Il portait un tee-shirt noir collant sur un pantalon de flanelle grise que le vent de la vitesse faisait claquer contre ses jambes. Il suivit et rattrapa le taxi, sur la fraîcheur matinale de l'asphalte. Une puanteur de taudis et vlan, sur l'arrière du véhicule. Remo entendit les quatre portières se verrouiller.

Les taxis étaient devenus de petites forteresses, à présent que l'application d'un pistolet contre la nuque d'un chauffeur était devenue un moyen très facile de se procurer de l'argent. Alors dans les grandes villes, le taxi américain s'était transformé en bunker ambulant, avec une vitre de séparation blindée, des portières qui se verrouillaient automatiquement sur la pression d'un bouton sur le tableau de bord à côté d'un autre qui transmettait aussi un signal au dispatcher indiquant qu'une attaque était en cours. Ce chauffeur-là n'eut pas l'occasion d'appuyer sur le second.

La faiblesse sans fortifications du taxi était le toit. Remo le sentit en y plaquant son corps. Il enfonça ses doigts raidis dans la mince feuille de tôle et, refermant sa main sur le revêtement intérieur en vinyle et sur la matière isolante, il tira, arrachant une plaque de toit jaune vif comme on séparerait des tranches de gruyère pré-emballées. Un, deux, trois arrachages et il put se glisser à côté du chauffeur qui, maintenant, accélérail, braquait, freinait et hurlait à ses dispatchers qu'il était attaqué par des monstres antédiluviens.

— Ça ne vous ennuie pas que je monte devant ? demanda Remo.

— Non, non, allez-y. Vous voulez une cigarette ? dit le chauffeur.

Il rit légèrement. Il mouilla son pantalon. L'humidité descendit le long de sa jambe sur l'accélérateur. De temps en temps, il levait les yeux vers son toit devenu ouvrant. Il avait cru qu'il était assailli par un dinosaure mangeur de métal. Son passager mince aux poignets épais lui dit où il voulait aller. C'était un hôtel.

— Vous savez vraiment héler un taxi, mec, dit-il.

— Vous ne vous êtes pas arrêté, fit observer Remo.

— Je m'arrêterai la prochaine fois. J'ai rien contre personne mais

on s'arrête dans les quartiers de couleur et on y laisse sa peau.

— De quelle couleur ? demanda Remo.

— Comment ça, quelle couleur ? La couleur noire. Vous vous figurez que je parle d'orange, des fois ? Couleur de couleur.

— Il y a le jaune, il y a le rouge, le marron, le blanc pâle. Il y a le blanc cassé, le rose. Parfois, il y a même une terre de Sienne brûlée qui se balade.

— Dingue, marmonna le chauffeur.

Mais Remo considérait l'arc-en-ciel de gens. Les divisions par simples couleurs, noir et blanc ou jaune et rouge, n'étaient pas vraiment la couleur des gens mais des distinctions raciales. Les races n'étaient cependant pas la grande différence. La grosse différence, c'était comment les gens se servaient d'eux-mêmes, s'élevaient eux-mêmes plus près de ce qu'ils pouvaient être. Il y avait indiscutablement des différences entre les groupes mais infimes à côté de celle entre ce que tous les gens étaient et tout ce qu'ils pourraient être.

C'était comme une voiture. Une voiture pouvait avoir huit cylindres, une autre six, une troisième quatre. Si aucune n'employait plus d'un cylindre, il n'y avait pas de différence réelle entre elles. Il en allait de même pour l'homme. Tout homme qui se servait de deux de ses cylindres était considéré comme un grand athlète.

Et, naturellement, il y en avait un ou deux qui utilisaient ses huit cylindres.

— Quarante-deux Zèbre, tu es toujours bouffé ? demanda la radio.

— Non. Tout va bien, répondit le chauffeur.

— C'est ça votre code pour les ennuis ? s'enquit Remo. Que tout va bien ?

— Non, fit le chauffeur.

— C'est parfaitement stupide. Me voilà assis à l'avant avec vous et cette voiture de police à plusieurs centaines de mètres derrière nous va nous prendre en chasse. Alors s'il y a une bagarre, qui est-ce qui est en plein milieu ?

— Quelle voiture de police ?

— Là-bas derrière.

— Ah, mon Dieu ! s'exclama le chauffeur en apercevant enfin une carrosserie pie au loin dans la large rue.

Devant lui, une autre voiture de police avançait son nez à un carrefour.

— Le mieux, c'est de s'arrêter et de nous rendre, dit le chauffeur.

— Semons-les, proposa Remo.

Il cligna de l'œil au chauffeur qui eut l'impression que son volant bougeait de lui-même et que ce fou furieux, le type qui avait arraché la moitié de son toit et qui était passé par le trou, le mec qui ne savait

pas héler décemment un taxi, s'appuyait sur lui. Il conduisait. Et le taxi devenait fou, vrombissait pleins gaz, virait à droite, virait à gauche, frôlait la voiture pie qui était devant. Et maintenant elle était derrière, elle poursuivait le taxi, et voilà qu'ils montaient sur le trottoir en emportant une phalange de poubelles comme des quilles de bowling.

Le chauffeur jeta un coup d'œil au rétroviseur. *Strike*. Pas une poubelle ne restait debout.

Des sirènes hurlèrent. Des pneus grincèrent. Le chauffeur gémit. Il n'arrivait pas à faire seulement bouger le volant d'entre les mains de ce cinglé. Il essaya de frapper. Il avait été champion poids moyen de son lycée alors il tapa du gauche et du droit mais le cinglé avait les mains sur le volant et s'appuyait contre lui et il le manqua. Le fou était ancré au volant. Mais les deux directs le manquèrent. Le droit et le gauche le ratèrent.

Comment est-ce que le dingue faisait pour déplacer son corps comme ça ? On aurait dit qu'il pouvait déplacer son torse, attaché à deux bras attachés au volant, plus vite que le chauffeur ne pouvait taper. Des directs du droit et du gauche. Des directs de l'ancien champion poids moyen du lycée de Pacifica.

Le type était fortiche. Sensationnel, même. Arracher un toit de taxi avec ses mains. Ce toit n'était pas si solide, probable. Le dingue savait esquiver des coups en roulant à cent trente-cinq à l'heure. Cent trente-cinq à l'heure ?

Le chauffeur gémit. Ils allaient se tuer. À cent trente-cinq, on ne roulait pas dans Los Angeles, on visait.

Le chauffeur essaya de pousser le pied du fou de la pédale. Le pied ne bougea pas. Ce dingue savait garder son pied plus stable que la voiture elle-même. On avait l'impression de ruer dans un lampadaire.

— Je vais m'installer tranquillement et en profiter, dit le chauffeur.

— Votre taxi est assuré ?

— L'assurance ne couvre jamais.

— Des fois elle couvre plus. Je connais un avocat.

— Écoutez. Vous voulez me faire plaisir ? Laissez-moi tranquille.

— D'accord. Bonne journée, dit Remo et d'un coup de pied il ouvrit la portière de droite et laissa le taxi zigzaguer et cahoter dans un terrain vague tandis qu'il sautait légèrement, flottait au-dessus de la chaussée défilant rapidement sous lui, courant en l'air – ce qui était le secret, ne pas s'arrêter mais continuer d'avancer vite – puis sur la chaussée, le trottoir et dans la ruelle derrière l'hôtel.

Remo entra par la porte de service dans une cuisine et demanda qui achetait la viande fraîche pour l'hôtel. Les employés ne remarquaient pas les représentants entrant dans des cuisines, cherchant à vendre quelque chose. L'apparition d'un client, en

revanche, aurait attiré l'attention. La cuisine empestait les œufs en train de frire dans de la graisse de vache appelée beurre.

Dans l'appartement de Remo, un Smith fortement commotionné attendait à la porte, la figure blême, les mains crispées sur sa serviette de cuir, son corps d'un certain âge frémissant de colère.

— Au nom du Ciel, qu'est-ce que c'est que ça en bas ?

— Quoi en bas ?

— La police. La poursuite. J'ai tout vu de la fenêtre. Le taxi d'où je vous ai vu vous envoler.

— Vous vouliez que j'arrive à l'heure, pas vrai ? Vous avez dit que c'était assez important pour que vous veniez ici en personne. C'était aussi important que ça. Vous disiez que vous ne pourriez rester que dix minutes, pour qu'il n'y ait aucun risque qu'on soit vus ensemble. Vous disiez que c'était délicat. Qu'est-ce qui est délicat ?

— L'assassinat du Président, répondit Smith et il fit un pas vers la porte.

Remo le retint.

— Et alors ?

— Je ne peux pas être vu ici avec vous. Même pas dans le même hôtel. Avec les théories d'attentats de fous et ces commissions dans tous les coins, ils pourraient facilement retourner une pierre et nous découvrir tous.

— Quel est le problème, à part la perte de votre raison ?

— Le problème est que le Président des États-Unis va être assassiné. Je n'ai pas le temps de vous expliquer comment j'en suis sûr, mais vous savez que nous avons nos sources et nos calculs.

Remo savait. Il savait que l'organisation, depuis plus de dix ans maintenant, avait secrètement poussé les divers services de police à faire convenablement leur travail, fait « fuir » des informations à la presse sur les grandes fraudes et, en dernier recours, lâché Remo lui-même dans les crises graves. Il savait aussi que depuis la création de l'organisation, le chaos s'était répandu dans le pays. Les rues n'étaient pas sûres ; la police pas meilleure. Il y avait même un haut fonctionnaire de police grassement payé qui se plaignait à la télévision que la police n'était qu'une « armée d'occupation très efficace contre les pauvres ».

La seule chose que cette police n'était pas, c'était « très efficace ». Des femmes enceintes étaient jetées vivantes dans des incinérateurs. La propre police de cet homme manifestait. Jamais encore tant de gens n'avaient payé tant d'argent pour si peu de protection.

Alors la vie d'un homme politique ne faisait pas courir de frissons dans le dos de Remo comme dans celui du Dr Harold W. Smith.

— Bon, le Président va être assassiné. Et alors ? dit-il.

— Vous avez vu le vice-président ? répliqua Smith.

— Nous devons sauver le Président, déclara Remo.

— Nous le devons mais pas pour cette raison. Ce pays est si faible que nous ne pouvons nous permettre de perdre encore un Président. Nous essayons de le convaincre que sa vie est en danger et qu'il a besoin d'une protection accrue. Mais il dit que cela regarde Dieu. Remo, Remo, nous ne pouvons pas nous permettre un nouvel assassinat. Je ne peux pas rester. Vous avez amené la police ici. Quand je l'ai vue, j'ai donné les détails à Chiun. Je ne sais pas comment vous faites tous les deux pour glisser entre les mailles des filets et de je ne sais quoi, mais pour moi cet endroit est dangereux. Tâchez de convaincre le Président qu'il est en danger. Adieu.

Remo laissa partir Smith au corps transpirant de lourdes odeurs de viande, à la figure perpétuellement acide, à la voix citronnée.

Smith laissait à Remo un problème redoutable. Car Smith, un Occidental, ne comprenait pas ce que les mots signifiaient quand il s'adressait à Chiun, un Maître de Sinanju, la Maison millénaire qui avait fourni des assassins aux monarques au fil de l'Histoire.

Remo comprit qu'il avait des ennuis dès qu'il vit le sourire radieux de Chiun, un délicat croissant aux coins retroussés dans une figure de parchemin jauni, ornée de petites touffes de barbiche et de cheveux légers, comme de la barbe à papa argentée.

— Enfin, un emploi convenable pour un Maître de Sinanju, dit Chiun, sa voix octogénaire aussi aiguë que des freins non graissés dans un désert de sable. Toutes ces années, nous nous sommes dégradés en travaillant contre les criminels et toutes sortes de vies inférieures de ton pays mais aujourd'hui, dans sa sagesse infinie, ton empereur Smith est revenu à la raison.

— Seigneur non, gémit Remo. Ne me le dites pas.

Les grandes malles-cabine laquées étaient déjà prêtes dans la chambre de Chiun, scellées à la cire de crainte qu'elles soient ouvertes à son insu.

— Premièrement, Smith a eu la sagesse de confier enfin le commandement au vrai maître, déclara Chiun.

— Vous n'êtes pas au commandement, petit père.

— On ne répond pas à ses supérieurs ! Tu n'es même pas courbé dans une position de respect.

— Allez, Chiun, ça suffit. Qu'est-ce que Smith a dit, au juste ?

— Il a dit, en regardant par la fenêtre ce spectacle répugnant, honteux, dans la rue, que toi, tout en apprenant d'un côté la grandeur de Sinanju, tu es devenu fou de l'autre.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— J'ai dit que nous avions fait des merveilles, compte tenu de ce que nous avions un homme blanc comme matériau.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il plaignait quelqu'un d'aussi bon et compréhensif que ton maître, qui a eu à endurer le lamentable laisser-aller de ta respiration et de ton contrôle sanguin.

— Il n'a pas dit ça.

— Ta respiration est devenue si irrégulière que même un mangeur de viande blanc perçoit les râles grossiers.

— J'ai corrigé ça et la seule chose que quelqu'un comme Smitty sait de la respiration c'est qu'il n'est pas bon qu'elle s'arrête définitivement. Il n'en sait pas plus sur la respiration que vous sur les ordinateurs.

— Je sais que les ordinateurs doivent être branchés dans une prise de courant. Je sais ça, répliqua Chiun. Je sais quand j'entends des calomnies diffamatoires d'un ingrat contre la noble Maison qui l'a trouvé dans le caniveau à l'état de poussière et, par le travail et la discipline et au prix d'un savoir impressionnant, a transformé un corps à moitié mort de larve en une grande partie de ce qu'il pourrait être.

— Petit père, dit Remo à celui qui l'avait effectivement transformé mais très souvent d'une manière fort irritante, Smith ne peut absolument rien comprendre à la respiration, pas plus que vous n'êtes capable de comprendre le processus démocratique.

— Je sais que tu te mens beaucoup. Tu te racontes que tu as des amis que tu choisis, mais en réalité tu as des empereurs, comme tout le monde.

— Qu'est-ce que Smitty a dit ?

— Il a dit que ta respiration était une horreur.

— Quels ont été ses mots exacts.

— Il a entendu le bruit, il a regardé par la fenêtre et il a dit « Quelle horreur. »

— C'était à cause des flics qui me suivaient. Et il ne voulait pas d'histoires. Il ne parlait pas de ma respiration.

— Ne sois pas stupide. Tu es tombé lourdement de ce véhicule, en respirant comme un hippopotame enrhumé, comme si tu devais te concentrer pour garder tes narines ouvertes. Smith voit ça et puis tu penses qu'il s'inquiète non pas de ta mauvaise respiration mais d'une police qui n'est un danger pour personne, surtout pas quelqu'un qui leur donnera des pièces ?

— Oui. Surtout depuis que j'ai corrigé cette histoire de respiration.

— Tu es allé haut ? demanda Chiun.

— Bien sûr.

— J'ai trouvé que tu avais l'air presque adéquat là en bas, dit Chiun.

Puis, avec une certaine joie, il répéta les instructions que Smith lui avait données à la hâte. Remo et lui s'introduiraient dans le palais présidentiel.

— La Maison-Blanche, dit Remo.

— Exact. L'empereur Smith veut que nous fassions savoir à cet autre homme qui se croit l'empereur où est le véritable pouvoir. Que nous lui apprenions que celui qui a Sinanju comme épée est empereur dans n'importe quel pays, et que n'importe qui peut se faire appeler empereur mais un seul homme l'est. Voilà ce que Smith veut.

— Je ne comprends pas.

— Nous appelons cela la feuille. C'est une chose ancienne mais j'ai laissé l'empereur Smith croire qu'il l'avait imaginée, même si depuis des générations la Maison a fait cela des centaines de fois. C'est très courant.

— Qu'est-ce que c'est que la feuille ? demanda Remo. Je n'en ai jamais entendu parler.

— Quand tu regardes une forêt de loin, au printemps, tu vois du vert. Alors tu te dis que le vert est la forêt parce que c'est ce que tu vois. Mais ce n'est pas vrai. Et quand tu t'approches, tu vois que le vert est fait de feuilles alors tu te dis, ah ah, les feuilles sont la forêt. Mais ce n'est pas vrai. Il faut que tu sois vraiment tout près pour te rendre compte que les feuilles ne sont que de petites choses fabriquées par les arbres et que les arbres sont la vraie forêt. Ainsi, le véritable pouvoir dans un pays n'est souvent pas qui le peuple prend pour l'empereur, mais quelqu'un d'infiniment plus sage, tel celui qui a serré la Maison de Sinanju sur son cœur. Alors c'est le devoir de l'assassin appartenant au véritable empereur de montrer au faux empereur *qui* est le véritable empereur, de lui montrer que la feuille n'est qu'une partie de l'arbre. C'est une chose courante. Nous l'avons faite souvent.

Par « nous », Chiun voulait dire la Maison de Sinanju, les Maîtres qui avaient loué leurs services aux rois, aux pharaons et aux empereurs depuis des millénaires pour faire vivre le pauvre village de Sinanju, au bord de la baie occidentale de Corée. Bien des années plus tôt Chiun, le dernier Maître, avait accepté d'entraîner Remo et, tous les ans, l'organisation secrète CURE envoyait un tribut au village nord-coréen de Chiun.

— Et nous sommes censés faire quoi, exactement ? demanda Remo.

— Mettre la peur dans le cœur du Président. Exposer sa vulnérabilité. Le terrifier et lui faire implorer la miséricorde de l'empereur Smith. C'est bon de travailler de nouveau parmi des gens comme il faut.

— Vous devez avoir mal compris quelque chose, petit père. Je ne crois pas que Smith voudrait que nous fassions ça au Président.

— Nous prendrons peut-être le Président une nuit et nous l'amènerons à une fosse pleine de hyènes, et nous le tiendrons au-dessus jusqu'à ce qu'il jure une loyauté éternelle à Smith.

— Je suis à peu près certain que ce n'est pas ce que Smitty veut.

Voyez-vous, petit père, Smith sert son pays, il ne le dirige pas.

— Ils disent tous ça, mais en réalité ils veulent régner. Peut-être, au lieu des hyènes, nous pourrions mutiler le meilleur général du Président. Qui est le meilleur général d'Amérique ?

— Nous n'avons plus de bons généraux.

Nous avons des comptables qui savent comment dépenser de l'argent.

— Qui est le plus redoutable guerrier du pays ?

— Nous n'en avons pas.

— Peu importe. Il est temps que l'Amérique apprenne ce qu'est un véritable assassin, au lieu de tous ces amateurs qui sont la plaie de ce pays.

— Petit père, je suis certain que Smitty ne veut pas qu'on fasse du mal au Président, insista Remo.

— Silence. C'est moi qui commande maintenant. Je ne suis plus un simple professeur. Nous pourrions peut-être couper les oreilles du Président, comme première leçon.

— Petit père, laissez-moi vous expliquer diverses choses. Si je peux l'espérer, dit Remo sans beaucoup d'espoir.

CHAPITRE III

Le Président entendait répéter par ses « bons vieux gamins » que « c'te Maison-Blanche-là, elle est mieux protégée qu'un putois de vingt ans avec une mauvaise haleine et un cul de pétrole ».

— Mes conseillers me disent que je ne suis pas assez protégé, dit tout bas le Président.

Il travaillait à une table couverte de rapports. Il pouvait lire aussi vite que certains hommes pensent et aimait travailler quatre heures de suite sans interruption. Dans ces moments-là, il absorbait une semaine d'information et ce ne serait toujours pas fini. Il avait découvert dès le début de sa présidence qu'à ces fonctions, un homme sans priorités était immédiatement débordé. Avec son équipe, on faisait ce qu'on avait à faire absolument et puis on ajoutait ce qu'on devait faire et ensuite on partageait ça en deux pour compresser en une semaine le travail de quinze jours.

À ce train-là, on vieillissait vite. Personne n'avait jamais quitté jeune la présidence des États-Unis.

— Faut pas oublier, Président, que ces gars-là, ici à Washington, ils savent drôlement se faire du souci.

— Ils disent que je suis un homme mort, si je ne les écoute pas. Ils disent que nous avons reçu de sérieuses menaces.

— Allez donc ! Ces gars-là vous vendraient la vapeur des naseaux d'un cheval. Tout le monde ici cherche à vous protéger de quelque chose. Pour des tas d'argent.

— Vous ne croyez pas que je sois en danger ? Un homme a été tué à Sun Valley, pour me servir d'exemple, à ce qu'ils disent.

— Sûr que vous êtes en danger, Président. Tout le monde l'est toujours.

— J'ai dit aux agents du *Secret Service* qui me gardent que j'estime avoir assez de protection et que je ne veux plus qu'on m'embête. Il y a des choses plus pressantes. Mais des fois, je me le demande. Ce n'est pas seulement ma vie. Ce pays ne peut pas supporter un nouvel assassinat de Président. L'atmosphère est déjà trop empoisonnée par des rumeurs et des doutes et des histoires de conspirations, de complots et de contre-complots.

— Sans parler qu'on perdrait notre premier Président depuis James K. Polk. Ça fait un bail que nous n'avons eu personne du Sud. Un bail. Vous en faites pas. On ne va pas vous perdre.

Le Président sourit aimablement. Son vieil ami du pays, qui avait

fait partie de la police routière, lui répétait tout ce que son propre *Secret Service* lui avait démontré, que la Maison-Blanche en soi était une forteresse imprenable et que le seul moment où quelqu'un arrivait à franchir les grilles, c'était quand le Président était en voyage quelque part.

— Vous avez déjà le meilleur, par ici. On ne peut pas faire mieux, Président, déclara le vieux copain de Géorgie. Même un moustique, il ne passerait pas. Ils ont des gardes qui gardent des gardes qui gardent des gardes et plus de radars et de machins comme ça que nulle part au monde.

— Je ne sais pas, murmura le Président.

Il savait que trop de gens s'étaient approchés trop près de trop de Présidents, récemment. Des fous avaient apporté un pistolet chargé à une poignée de main du précédent. Quelqu'un avait même tiré. Un homme au volant d'un camion avait forcé le portail de la Maison-Blanche un an plus tôt et une femme avec une cartouche de dynamite sur elle avait été appréhendée dans la Maison-Blanche même.

Des fous cinglés, disait le *Secret Service*. Ils ne pourraient jamais faire pire que s'approcher. Et les professionnels n'arriveraient même pas aussi près que ces fous qui voulaient bien risquer leur vie.

Peut-être, avait dit le Président.

Mais le vieil ami de Géorgie vit quelque chose qui aurait pu échapper à un ministre. Un imperceptible hochement de tête qui semblait approuver.

— Vous avez un tour dans votre sac, dit l'ami.

— Peut-être. Disons que j'espère. Je ne peux pas en parler.

— D'accord, si c'est un secret de défense nationale, ne dites rien. Je vous ai déjà fait perdre trop de temps. Comme le neuvième chiot d'une chienne à huit gougouttes.

— Non. J'ai été content de vous voir. Un homme finit par se croire trop grand et trop important s'il ne garde pas le contact avec ceux qui l'ont connu avant le reste du monde.

— Bonne chance avec votre atout dans la manche, dit l'ami avec un large sourire en demi-lune allant d'une oreille à l'autre et ils se serrèrent la main.

— Je ne suis pas joueur, dit le Président.

Il travailla encore deux heures, jusqu'à minuit moins le quart, puis il monta dans les appartements privés de ce qui était, en fait, le palais présidentiel américain. Il ne pouvait oublier ce qu'avait dit son ami, que même les gardes avaient des gardes, mais il n'arrivait pas non plus à chasser ce sentiment que le chef de l'État le plus puissant de la terre risquait d'être vulnérable.

Sa femme dormait quand il entra dans la chambre. Sans bruit, il s'approcha de la commode près de la porte de l'immense salle de

bains. Dans le tiroir du bas, il y avait un téléphone rouge dont il ne s'était servi qu'une seule fois auparavant.

Cet appareil ne lui plaisait pas parce qu'il savait que depuis vingt ans les Présidents américains avaient autorisé une organisation illégale, qui était censée faire son travail et disparaître quand la nation aurait surmonté sa crise. Et maintenant l'organisation, et la crise, semblaient permanentes. Il n'avait pas ordonné sa dissolution, quand il avait appris qu'une grande partie des activités criminelles auraient échappé à tout contrôle, sans l'organisation secrète CURE. Au moins deux fois, elle avait sauvé le pays.

Mais elle était absolument illégale.

Le Président porta le téléphone rouge dans la salle de bains, en traînant le long fil, et décrocha. L'appareil n'avait pas de cadran.

— Oui ? répondit le Dr Harold W. Smith.

— Est-ce que vous allez effectuer cette démonstration ?

— Oui.

— Quand ?

— Ce soir, probablement. Une journée pour arriver où vous êtes et dix minutes pour franchir ce qui vous sert de protection, dit Smith.

— Dix minutes ! s'exclama le Président ahuri.

— S'ils sont à pied.

— Ils n'ont pas à faire de reconnaissance ? À dresser un plan ?

— Non, monsieur le Président. Voyez-vous, l'Oriental est un maître et sa Maison fait cela depuis pas mal de siècles. Le *Secret Service* croit avoir quelque chose de nouveau mais l'Oriental et l'homme blanc ont déjà affronté des choses comme ça, et les ancêtres de l'Oriental depuis des milliers d'années. Leur habileté, c'est leur mémoire.

— Et l'électronique ? Il n'y a pas des siècles que l'électronique existe !

— Ils n'ont pas l'air d'avoir d'ennuis avec ça.

— Ils entrent tout simplement ? Avec tous les gardes ? Toute la surveillance ? Je ne peux pas le croire.

Le Président cala le combiné rouge entre son épaule et sa joue. Il tenait la base devant lui à deux mains comme un cierge de première communion. Soudain, le combiné glissa de sa joue et sa tête heurta son épaule. Pensant que l'appareil était tombé il tendit instinctivement une main pour le rattraper. Il sentit de la chair tiède. La chair repoussa sa main comme s'il avait rencontré un mur.

Un homme en tee-shirt noir et pantalon de flanelle grise, chaussé de mocassins, se trouvait dans la salle de bains présidentielle avec le téléphone rouge du Président. Et il parlait à l'appareil.

— Hé, Smitty. Nous avons de la confusion par ici... Ouais, tout est salopé comme d'habitude. Excusez-moi, monsieur le Président, les affaires.

— Dois-je attendre dehors ? demanda ironiquement le Président.

— Non, non, vous pouvez rester. C'est vos affaires. Oui, Smitty, il est là à côté de moi. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse de lui, d'abord ?... Oui, il va bien. Un peu éberlué, c'est tout... Eh bien, Chiun dit que vous voulez qu'on fourre le nez de ce type dedans ou je ne sais quoi... Ah, ah... Bon. Tenez, il veut vous parler.

Le Président prit l'appareil.

— Oui ? dit-il. Non. Mon Dieu, je ne l'ai même pas entendu. Il a surgi de nulle part.

Seigneur, je ne savais pas que des gens pouvaient... Oui, naturellement, docteur Smith. Merci à vous.

Il plaqua sa main sur le combiné et demanda à l'intrus :

— Y a-t-il un M. Chiun ici ?

— Hé, petit père, appela Remo. C'est Smitty. Pour vous.

Remo reprit l'appareil. Le Président vit une main aux ongles longs pénétrer dans la salle de bains, sortant d'une manche de kimono jaune d'or. La main était jaune et parcheminée. Les ongles étaient les plus longs qu'il avait jamais vus.

Le téléphone disparut derrière la porte.

— Oui, glorieux empereur Smith. Qu'il en soit fait selon votre volonté. Éternellement et dans les siècles des siècles. Régniez dans la gloire de votre trône.

Suivit le baragouin furieux d'une langue orientale grinçante alors que le téléphone était raccroché.

Un Oriental âgé suivit le bras et l'appareil dans la salle de bains. Il était plus petit que la fille de douze ans du Président et indiscutablement plus léger. Il était en colère. Sa barbiche frémissait. Il s'adressa à Remo pendant au moins trois minutes.

— Que dit-il ? demanda le Président.

— Qui ça ? Smitty ou Chiun ?

— Ce doit être Chiun, alors. Comment allez-vous, monsieur Chiun ?

Le Maître de Sinanju regarda le Président de la nation la plus puissante du monde. Il vit la main amicalement tendue, il vit le sourire de l'homme. Il lui tourna le dos, croisa les bras et glissa ses mains dans les manches de son kimono.

— J'ai dit quelque chose ? demanda le Président.

— Non, répondit Remo. Il est furieux pour autre chose.

— Est-ce qu'il sait que je suis le Président des États-Unis ?

— Oh oui, il le sait. Il est simplement déçu, c'est tout.

— À quel sujet ?

— Ça n'a pas d'importance. Vous ne comprendriez pas. C'est sa façon de penser et je ne crois pas que vous la comprendriez.

— Essayez toujours, dit le Président, en ordonnant plus qu'en demandant.

— Vous ne comprendriez pas, répéta Remo.

— J'ai l'habitude des Japonais.

— Oh, mon Dieu, ne le traitez pas de Japonais. Il est coréen. Ça vous plairait d'être traité de Français ?

— Ça dépend d'où je suis.

— Ou d'Allemand ? D'Anglais ? Vous êtes un Américain. Eh bien lui, il est coréen.

— De la meilleure espèce, déclara Chiun avec une froide arrogance. De la plus belle région et du plus beau village de la plus belle région. Sinanju, gloire du monde, nombril de la terre, que toutes les planètes contemplent avec respect.

— Sinanju ? Sinanju, murmura le Président.

Il avait été dans les sous-marins, au temps où il servait dans la Marine, et on y parlait alors du petit village au bord de la baie occidentale de Corée. Pour une raison qu'il ignorait, les sous-marins américains y allaient régulièrement depuis vingt ans. Le bruit courait qu'ils livraient de l'or à un réseau d'espionnage ou on ne sait quoi, mais tous les sous-marinières avaient entendu raconter que chaque année un sous-marin américain faisait le voyage dans les eaux ennemies.

— Gloire à ce nom, dit Chiun.

— Oui, oui, bien sûr. Gloire. Il semble y avoir un rapport avec les sous-marins.

— Le tribut, expliqua Remo. Les Américains paient un tribut à Sinanju.

— Pourquoi ? demanda le Président.

— Pour qu'il m'entraîne.

— À quoi ?

— Oh... à des choses, dit Remo et le Président entendit l'Oriental émettre un nouveau flot d'invectives en coréen.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda-t-il.

— Il dit que l'entraînement n'a jamais été bien utilisé. C'est pour ça qu'il est en colère.

— Quoi, ça ?

— Eh bien, Sinanju est la plus grande Maison d'assassins. Depuis la nuit des temps, ils sont tueurs à gages à la solde des rois et des empereurs et tout.

Chiun avança un long ongle effilé entre Remo et le Président.

— Pour que les enfants n'aient pas à être noyés le ventre vide dans les eaux froides de la baie. Nous sauvons les enfants, dit rageusement Chiun.

Remo se tourna vers le Président.

— Il veut dire qu'il y a... oh, dans les deux mille huit cents ans, bien avant Jésus-Christ, le village devait se débarrasser de ses bébés

parce qu'il n'avait pas de quoi les nourrir. C'était un village pauvre.

— À cause de la terre, dit Chiun. À cause des dégénérés au pouvoir. À cause des armées étrangères.

— Bref, reprit Remo, avant que les Maîtres de Sinanju louent leurs services autour du monde en échange d'un tribut, le village mourait de faim. Ils ont sauvé le village de la famine, mais ils aiment mieux dire qu'ils sauvent les bébés de la mort.

— Il y a beaucoup de Maîtres ? demanda le Président.

— Non. Il y a Chiun, maintenant, et puis moi. Mais nous faisons tous partie de la tradition de Sinanju, alors quand nous parlons des Maîtres, c'est comme s'ils étaient tous vivants. Vous voyez le temps comme une ligne et vous êtes au milieu avec le passé derrière vous et l'avenir devant vous. Mais nous l'envisageons comme une grande assiette alors n'importe quelle époque est simplement une partie de l'assiette ronde.

— Et ils sont des enseignants ?

— Non. Chiun est le premier qui a instruit un étranger.

— Alors que font-ils ?

— La Maison de Sinanju est composée d'assassins.

— Il est en colère parce qu'on lui a dit de ne pas me tuer, c'est ça ?

— Eh bien, à vrai dire, oui. Voyez-vous, vous êtes le premier Président qu'il ait jamais eu et nous n'avons pas fait de chefs d'État. C'est comme si vous étiez Président des États-Unis et puis brusquement vous êtes embauché comme président d'une épicerie. C'est une déchéance, vous voyez ? Non, vous ne voyez pas.

— Il allait me tuer, dit le Président, tout pâle.

— Je vous ai dit que vous ne comprendriez pas.

— Je comprends que ma vie est en danger. Oui vous a laissé entrer ?

— Nous n'avons pas besoin de permission, dit Remo.

— Votre incompetence, répliqua Chiun.

— Écoutez voir, Président. Laissez-moi vous montrer comment tout est ouvert par ici. Vous êtes de la viande froide. Offerte sur un plat, quoi. Nous pourrions vous poivrer comme des œufs brouillés, dit Remo en souriant. De la protection ? Vous n'en avez pas. Venez, Smitty dit que nous devons vous sauver la peau. Nous allons vous montrer.

Par la suite, le Président poserait des questions à des médecins, à des chefs de la CIA, pour savoir si certaines choses pouvaient être des illusions. « Disons, par exemple, que quelqu'un vous demande de respirer profondément. Est-ce que ça pourrait être le commencement d'une hypnose pour vous illusionner ? » demanderait-il.

Et il se souviendrait de ce qui était arrivé à la suite de la conversation au téléphone rouge dans la salle de bains présidentielle.

On le pria de respirer profondément parce qu'il était trop nerveux et que sa respiration, tout en ne pouvant être contrôlée, pouvait approcher de la régularité. Puis tous trois sortirent et il sentit deux mains à sa taille et même le frêle Oriental le portait sans effort.

Ils se déplaçaient dans un silence plus grand que le silence. C'était le silence du non-être si bien que lorsqu'ils arrivèrent derrière un des agents du *Secret Service*, ils n'attirèrent pas plus l'attention qu'un meuble. Cela faisait un très drôle d'effet de se trouver derrière un homme qui ne se doutait pas que vous étiez là.

Le Président ne vit pas bouger la main. Mais il vit retomber la manche du kimono d'où avait dû sortir la main. La tête de l'agent plongea en avant comme si elle avait été frappée par un magazine roulé. Remo retint l'homme et l'adossa à sa chaise.

— Vous ne l'avez pas tué, j'espère ? dit le Président.

— Pensez-vous. Il se réveillera dans quelques minutes et croira qu'il s'est assoupi. Chut. Il ne faut pas faire de bruit. Ce couloir est bourré d'yeux et d'oreilles. Vos machins électroniques.

Comme en rêve, le Président avançait, tenu par deux hommes dans ce monde de silence où il remarquait des sons imperceptibles, des sons qu'il n'entendrait jamais plus dans ces couloirs, comme un bourdonnement d'appareils. Plus tard, il demanderait quels appareils il y avait là et on lui dirait que c'étaient des caméras cachées, montées sur des pivots à moteur qu'il ne pouvait absolument pas les entendre parce qu'ils ne faisaient pas plus de bruit qu'un moustique à vingt mètres.

Près d'une porte blanche surmontée d'un aigle doré qui aurait été de mauvais goût partout ailleurs qu'à la Maison-Blanche, ils s'arrêtèrent. Le papier peint derrière un grand portrait d'un général américain de la guerre mexico-américaine s'ouvrit aisément, comme une blessure de bois. Derrière le papier, le bois était vermoulu, couvert de vieux vernis écaillé comme dans ces vieilles demeures de Géorgie avant leur rénovation.

Le Président entra par cette longue fissure dans le mur et sentit le plâtre frotter son dos. Et l'ouverture se referma sur eux, il se trouva dans les ténèbres, il se sentit compressé, rendu plus mince. Les parois l'écrasaient et il respirait mal. Il était serré dans un espace de plus en plus étroit et ne pouvait gonfler sa poitrine. Et, ne pouvant gonfler sa poitrine, il était incapable de respirer. Il se sentit mourir.

Soudain, il respira de nouveau, à grandes goulées d'air, dans une pièce éclairée. Il était dans le Bureau Oval. Derrière lui il y eut comme un déclic et il ne put voir où le mur s'était ouvert pour leur permettre d'entrer.

— Mon Dieu, souffla le Président.

— Oui, dit Chiun.

— La Maison-Blanche est un labyrinthe de passages secrets.

— Non, dit Chiun. Elle en a moins que la plupart des palais. Il n'en existe pas un qui n'ait pas ces entrées. Les pharaons le savaient.

Ce fut alors que le Président commença à comprendre ce que les dirigeants du monde avaient su avant lui. Ils étaient des objectifs exceptionnels et plus ils étaient importants, plus on cherchait à les tuer. Les pharaons avaient compris que de grosses sommes d'argent pouvaient corrompre et que les plus fortes sommes étaient offertes pour leur tête. Ils réagirent en faisant couper celle de leurs architectes dès qu'un palais était fini de construire pour que les passages secrets le restent. Secrets.

— Je vois que j'ai beaucoup à apprendre. Je n'aime pas employer des gens comme vous, mais je comprends que c'est vous ou la mort.

— Quel malheur, dit Chiun en inclinant sa tête chenue.

Il y avait des problèmes, dit-il. De grands problèmes. Il avait un accord avec l'empereur Smith et maintenant il ne pouvait pas résilier cet accord de crainte que les malheureux bébés meurent à Sinanju. Cependant, si le Président, qui était un bien plus grand personnage que l'empereur Smith, offrait plus d'argent en tribut, Chiun serait dans l'impossibilité de refuser. Son village l'exigerait. De plus, déclara le Maître de Sinanju, il en avait assez de travailler pour des hommes laids et voulait être au service d'un bel empereur dont la sagesse était appréciée dans le monde entier.

— Merci, dit le Président, mais en travaillant pour Smith, vous travaillez pour moi et pour tout le peuple américain.

Le Président avait-il confiance en Smith ? Le Président connaissait-il les ambitions de Smith, tard dans la nuit quand tout homme s'imagine régner sur le pays ? Si Smith devait mourir, alors Chiun serait libre de signer un nouveau contrat avec le Président. Le Président avait-il réellement confiance en Smith ?

— Implicitement, affirma le Président.

Dans ce cas, reconnut Chiun, si le Président voulait confier sa vie à n'importe quel crétin ambitieux du Nord, qui détestait les gens du Sud, qui toisait les gens du Sud et les trouvait inférieurs, qui convoitait la femme du Président, eh bien, dans ce cas, le Maître de Sinanju ferait ce qu'il pourrait contre d'aussi redoutables forces.

— Je n'ai jamais su que Smith toisait quelqu'un pour des raisons régionalistes.

— Mais non, monsieur le Président, il ne fait pas ça, dit Remo.

— Je dois savoir ce que vous allez faire. Comment vous proposez-vous de me sauver la vie, qui est paraît-il en danger pour des raisons que je ne comprends pas ? Quelles sont vos méthodes ?

— Désolé, monsieur le Président, mais la Maison de Sinanju ne se propose pas de sauver des vies. Elle les sauve. Elle ne révèle pas ses

méthodes à tous les pays vieux de deux cents ans. C'est Sinanju. Tout le reste ne vaut rien, déclara Remo.

— Il n'en pense pas un mot, ô gracieux empereur américain, intervint Chiun. Nous vous aiderons mieux en vous gardant dans l'ignorance. Permettez-nous simplement de garantir votre vie sans conditions.

Ainsi en fut-il décidé. Mais ce soir le Président paraissait plus vieux parce qu'il venait d'accepter une dure réalité : il devrait y avoir dans ce monde des gens qui feraient en son nom des choses qu'il n'approuvait pas.

Une fois dehors, Chiun reconnut que Remo commençait à apprendre. Il avait particulièrement aimé l'attitude de Remo à l'égard des pays neufs. Mais, surtout, sa faculté nouvelle de comprendre des choses sans avoir besoin d'explications.

— Quoi, par exemple ? demanda Remo.

— Promettre de lui sauver la vie, par exemple. Nous ne pouvons pas faire ça, bien sûr. Personne ne peut garantir qu'il sauvera une vie pas plus qu'il ne peut garantir de créer une vie. On ne peut garantir que la mort.

— J'ai l'intention de lui sauver la vie.

— Cela m'attriste infiniment, dit Chiun. Je croyais que tu commençais à devenir un sage.

Car, expliqua-t-il, c'était une vieille garantie que l'on donnait à un empereur en promettant qu'il aurait la vie sauve, puisque, si l'on échouait, la seule personne qui aurait entendu la promesse ne serait plus là pour se plaindre.

Mais peu importait et Chiun s'appliqua à rassurer Remo.

— La situation la moins périlleuse du monde entier est celle de l'empereur ou du roi.

— Je croyais que tout le monde voulait les tuer.

— C'est vrai. Mais est-ce que la mort d'un empereur a jamais signifié qu'il n'y en aurait plus ? Il y a toujours quelqu'un tout prêt à assumer cette position dans le monde. Et c'est la moindre de toutes les positions. La plupart y accèdent par la naissance. Et quel bébé a jamais choisi sa famille ou fait un effort pour naître ? C'est pourtant ainsi que sont faits la plupart des empereurs. C'est la moindre des situations, tout en paraissant la plus haute.

Ainsi parla Chiun en cette nuit de printemps à Washington. Ainsi parla le Maître de Sinanju.

Mais son disciple n'était pas aussi philosophe à propos des ascensions et des chutes des souverains du monde.

— J'aime bien ce Président, Chiun. Je vais le sauver. D'ailleurs, j'ai vu le vice-président.

CHAPITRE IV

Le couteau arriva très lentement. L'homme qui était derrière aussi. Il sauta d'une Buick noire brillante, ses bottillons noirs brillants de para tapant lourdement sur le trottoir.

— Blanchets, vous crevez ! rugit-il. Mourez pour Allah !

Il portait une serviette éponge autour de la tête avec un bijou en verroterie orangée au centre. Il était costaud, au moins un mètre quatre-vingt-dix et cent vingt-cinq kilos, avec une figure orageuse et des narines dilatées.

— Je suis occupé, dit Remo.

Il l'était. Ils étaient sortis de la Maison-Blanche par le portail de devant et avaient été suivis, et Chiun était en pleine explication de la politique de l'assassinat, qui avait de nombreuses raisons mais rarement ce genre d'attentat ne s'abaissait à l'inanité de la haine ou de la vengeance. La haine était à l'accomplissement d'une fonction ce qu'était une ampoule au talon au saut en longueur. Au mieux une distraction, au pire un inconvénient crucial.

Et au milieu de ces propos élevés, alors que Remo essayait d'établir un rapprochement entre une explosion à Sun Valley, Utah, et la crainte présidentielle de l'attentat, un type armé d'un couteau le dérangeait en barrant la rue devant eux.

— C'est pas une attaque de nègre, gronda l'homme. C'est la guerre sainte de la justice musulmane.

— Je suis très occupé, dit Remo.

— Moi Arabe. J'ai nom arabe. Hamis Al Boreen. Ça veut dire sauveur de son peuple.

— Ça ne veut rien dire du tout, dit Chiun à Remo.

Chiun connaissait l'arabe et il avait expliqué un jour à Remo que le mot occidental d'assassin venait de l'arabe, dérivé du hachisch que les assassins prenaient pour se donner du courage. « Hachchâchi » était devenu « assassin ». Ils étaient de bons assassins mais pas exceptionnels. Souvent, ils sabotaient le travail. Ils tuaient inutilement et, ce qui était une horreur pour Chiun, ils n'hésitaient pas à tuer des enfants pour parvenir à leurs fins.

— Ce n'est pas un nom arabe, déclara Chiun.

— Moi Hamis Al Boreen, insista l'homme.

Il leva son couteau à lame courbe. Il le plongea vers la poitrine de Remo. Remo passa à l'extérieur du bras et le mouvement du lourdaud l'entraîna au-delà de Remo et Chiun.

— Il y a deux sortes d'assassinats. La première est la stupide effusion de sang par vengeance qui devient de plus en plus courante dans ton pays. Ce n'est même pas de l'assassinat. C'est de la tuerie pure et simple. L'autre est l'élégante et parfaite fonction d'une civilisation à son apogée, honorant son artisan. Ce sont les assassinats payés d'avance.

— Lequel doit craindre le Président ? demanda Remo.

— Les deux, tous. Mais il y en a un qui le vise particulièrement et il ne le voit pas.

Le colosse noir avec la serviette éponge imitant un turban et une imitation de nom arabe ramassa sa masse du trottoir et reprit son équilibre. Trois autres, couronnés également de serviettes éponge, dont une avait encore son étiquette de Sears, sortirent de voitures un peu plus loin dans la rue et vinrent vers lui. Manifestement, le premier devait aborder Remo et Chiun et détourner leur attention pendant que les trois autres se livraient à l'attaque proprement dite. Maintenant, tous quatre couraient après Chiun et Remo.

— Tuons au nom du Tout-Puissant miséricordieux ! glapit le premier alors que tous quatre chargeaient.

Ils étaient dans la pire des positions d'assaut, constata Remo. Le meilleur coup était le coup équilibré. Il avait plus de force. Courir sur quelqu'un et frapper en même temps donnait une impression de grande puissance mais ce n'était qu'une illusion. La puissance était dans l'équilibre et ces quatre-là étaient déséquilibrés et couraient. Les trois assistants avaient des machettes.

— Un exemple a été donné à ton Président, dit Chiun.

— Comment le savez-vous, petit père ?

— Si on se sert de sa tête, si on regarde et on écoute au lieu de répondre, on peut aisément déduire qu'il y a eu une menace que ton Président n'a pas prise au sérieux. Mais l'empereur Smith l'a prise au sérieux et il voulait que le Président la prenne au sérieux, alors il nous a envoyés. Et nous l'avons convaincu.

— Mais comment savez-vous que c'est une menace ? Une menace particulière ?

— Non seulement c'en est une mais l'exemple était dans ta Sun Valley de l'Utah, dit Chiun non sans fierté.

— Comment en arrivez-vous là, petit père ?

— Et on te confie le commandement ! soupira Chiun.

L'assaut des quatre malandrins fut repoussé par un petit pas de côté comme si Remo et Chiun laissaient dans le métro une foule pressée les devancer. Cette légère collision s'accompagna de grands cris sur la grandeur d'Allah, par les quatre assaillants qui allaient laver les rues avec le sang des envahisseurs infidèles.

Un des quatre perdit sa serviette éponge blanche de Sears.

— Ils ont déshonoré mon turban ! Ils ont déshonoré mon turban !

Remo et Chiun enjambèrent les quatre hommes gigotants.

— Je suis au commandement, petit père, dit Remo. Comment connaissez-vous Sun Valley ? Et pourquoi Sun Valley ?

— Le seul endroit logique.

— Vous n'avez même jamais entendu parler de Sun Valley.

— Smith m'en a parlé.

— À l'hôtel de Los Angeles, c'est ça ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit qu'il s'inquiétait de la mort qui était un exemple.

— Et ensuite ?

— Ensuite il m'a trahi en te remettant au commandement.

— Bon, mais qu'est-ce qui vous dit que c'est une personne ou un groupe qui représente le danger ?

— C'est un des dangers. Un seul. C'est celui que nous connaissons. Il peut y en avoir d'autres. L'important, c'est que le nom de la Maison de Sinanju ne soit pas associé à ton Président parce que si un autre de nos empereurs disparaît, ce serait la honte de la Maison de Sinanju. Et ce ne serait pas notre faute parce que ton pays est plein de fous sanguinaires déments qui ne sont pas payés pour leur travail.

Hamis Al Boreen et son équipe se regroupèrent pour un nouvel assaut.

— Arrêtez ou on frappe, menaçait-il. Vous avez pas affaire à des nègres ordinaires. On a tous des noms islamiques. Les seuls qui peuvent arrêter un musulman c'est un autre musulman, voilà qui c'est. C'est écrit dans le machintruc sacré.

— Je ne veux pas que ce Président meure, petit père.

Chiun sourit.

— Nous mourons tous, Remo. Tu veux dire que tu ne souhaites pas que sa mort survienne trop tôt ou trop violemment.

— Oui. Vous n'avez jamais écouté notre vice-président ?

— Tu veux dire que si ton Président meurt, sa femme ne monte pas sur le trône ?

— Non.

— Ni ses enfants ?

— Non.

— Ce vice-président, quelle parenté il a avec le Président ?

— Aucune.

— Il n'est pas son fils, ce vice-président ?

— Non.

— Alors nous savons qui est sous ce complot d'assassinat, et qui fait probablement faire le travail pour rien, tant cette personne est déshonorable. C'est lui qui veut la mort de ton Président. Nous allons offrir à ton Président sa tête au bout d'une perche et nous en aurons fini avec cette sale affaire où des gens en tuent d'autres pour rien.

Le quatuor revenait à la charge, deux par deux cette fois et par les flancs. Comme ils paraissaient curieusement entêtés, Remo se débarrassa de l'un d'un coude dans les côtes et d'un autre d'une ruade au sternum. Il s'apprêtait à achever les deux autres quand Chiun lui dit :

— Ne tue pas devant moi, s'il te plaît. C'est très impoli.

Et sur ce les doigts aux longs ongles se dardèrent comme une langue de lézard et un petit point rouge apparut à la place d'un œil, le cerveau par derrière réduit en bouillie à travers le lobe frontal, et une autre main caressa une lame levée si bien que son mouvement circulaire fut intensifié et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut plongée dans le ventre de l'homme. La serviette au bijou de verroterie orangée sauta de la tête. Les yeux s'arrondirent.

— Jésus miséricorde, dit Hamis Al Boreen qui avait découvert son nouveau nom en achetant par erreur un paquet de lessive à la place de la farine de maïs qu'il voulait.

Après tout, qui pouvait manger du borax ?

Et puis il eut la bouche et la figure pleines de sang et fut incapable de rester debout.

— D'accord, Sun Valley, dit Remo. C'est une station à la mode, vous savez.

— Je rencontrerai les stars ? demanda Chiun qui suivait de près les acteurs américains à la télévision.

Ces derniers temps, cependant, il ne l'avait pas regardée régulièrement car les émissions, disait-il, avaient « abandonné toute décence ». Il y avait trop de violence.

Il se baissa pour ramasser la verroterie orangée et la haussa à la lumière d'un lampadaire.

— Du verre, dit-il avec dédain. Rien n'est donc vrai ? C'est même une mauvaise imitation. Il n'existe pas de bijoux orangés dans le monde entier. Ce toc n'est pas même une imitation de quelque chose, grogna-t-il en donnant un grand coup de pied au cadavre. La violence. La violence dans mes beaux drames de la journée, même. Ce pays ne mérite pas d'être sauvé. Ses pires éléments remontent à la surface comme les déchets humains dans les égouts.

— Vous pouvez regarder les anciennes émissions, petit père, dit Remo en retournant dans la nuit vers la Maison-Blanche où ils pourraient trouver un taxi pour aller à l'aéroport.

— Ce n'est pas la même chose. Je les connais toutes. Je connais les ennuis de toutes les stars. Les stars ne sont plus pareilles aujourd'hui. Aujourd'hui, il y a du sexe. Aujourd'hui, ils se flanquent des coups. Ils parlent d'une manière obscène. Où sont les bons, les innocents et les purs ? demanda Chiun, Maître de Sinanju et fervent spectateur de *Ainsi tournent les planètes* qui venait de quitter récemment l'antenne au

bout de vingt-cinq ans. Où sont la pure innocence et la décence ?

— Où sont-elles dans la vie, petit père ? demande Remo non sans un brin de sagesse.

— Tu es à côté d'elles, répliqua Chiun.

Il n'y avait pas de vol pour Sun Valley avant la matinée et, en attendant à l'aéroport Dulles, Remo songea à tous les aéroports où il avait dû attendre pendant d'innombrables nuits et à ses espoirs perdus d'un foyer où reposer sa tête, où il verrait au matin les mêmes personnes que la veille.

À la place, il avait autre chose, une unité, une plénitude de l'utilisation de son corps qu'une poignée seulement de personnes avait jamais eues.

Parce que Remo était Sinanju, il partageait la source solaire de tous les arts martiaux, chacun comme un rayon de l'original et du plus puissant. Et pourtant, il y avait trop de nuits dans trop d'aéroports et il n'avait même pas un village natal à qui envoyer de l'argent. Chiun lui avait dit que Sinanju était son village mais cela ne pouvait être qu'un foyer spirituel, au mieux. Remo était incapable de se considérer comme un Oriental, comme un Coréen. Il avait toujours été orphelin et c'était pourquoi Smith l'avait choisi pour être le bras armé de CURE et l'avait fait disparaître, il y avait longtemps, pour faire de lui un homme qui n'existait pas, au service d'une organisation qui n'existait pas.

Le lendemain, un policier local sommeillait dans la chaleur, assis sur le coin des fondations de ce qui avait été une maison. Il y avait un trou dans la terre là où Ernest Walgreen avait passé ses derniers jours pour tenter d'échapper à un assassinat.

Chiun se pencha sur le trou et sourit. Il fit signe à Remo. Remo regarda au fond du trou. Il vit ce qui restait des fondations, en morceaux, un tas de décombres qui n'avaient pu être provoqués que par des explosifs implantés dans les fondations mêmes.

— Eh bien ? demanda Chiun.

Le gardien se réveilla en clignant des yeux. Il dit à l'Oriental et à l'homme blanc qu'ils n'avaient rien à faire là. Ils lui répondirent que s'il continuait de les embêter ils planteraient le fusil qu'il avait sur les genoux dans sa cage thoracique. Il remarqua la souplesse de ces deux hommes, présuma qu'ils pourraient lui faire du mal et se rendormit. Il avait quinze ans à tirer avant la retraite et ne tenait pas à y arriver plus vite en harcelant des fauteurs de troubles.

— Eh bien ? répéta Chiun.

— Affaire liquidée, dit Remo.

— N'y a-t-il rien de neuf à part la détérioration ? se lamenta Chiun. Une chose aussi vieille !

— Ma première leçon, dit Remo. Le Trou. Et il y a même un trou

ici, ce qui est bizarre parce que, à la fin du « Trou », si c'est bien fait, le trou disparaît.

Remo se souvenait très bien. C'était une histoire que chaque Maître transmettait à son successeur. C'était une technique pour accomplir un travail qui à première vue paraissait impossible. Et l'histoire était la suivante :

Il y avait une fois, avant que Sinanju atteigne sa pleine puissance et quand les Maîtres se faisaient souvent tuer dans de vaines tentatives pour parvenir à leurs fins, il y avait une fois un shogun du Japon qui vivait dans un grand château. Et un de ses vassaux souhaitait son élimination pour devenir shogun et régner sur le Japon. C'était il y a longtemps, avant les samouraïs et le code de Bushido. Pour les Japonais, très, très longtemps. Pour Sinanju, un certain temps.

Ce shogun avait de courageux fidèles. Ils étaient toujours près de lui, en rangs par trois. Trois en gardaient trois qui en gardaient trois.

C'était comme une ruche et le shogun était la reine. Il était extrêmement puissant et vivait dans un très grand château. Or, le Maître de Sinanju n'était pas le plus fort et cela se passait avant que l'emploi total de la respiration soit connu. On l'appelait La Mouche, parce qu'il savait se déplacer très vite, s'arrêter très vite et repartir vite.

Il savait qu'il ne pouvait pas tuer le shogun dans son château. Étant Sinanju, il était meilleur que n'importe quel guerrier japonais de cette époque. Mais il n'était pas meilleur qu'eux tous réunis. Les temps étaient particulièrement durs à Sinanju, il y avait une grande famine au village et le peuple se tournait vers le Maître qui ne pouvait dire : « Le shogun est trop fort et je suis trop faible. » On ne dit pas cela à des bébés. On dit à des bébés affamés : « Voilà de quoi manger, mes trésors. »

Ce fut donc ce que La Mouche leur dit. Il prit une partie de l'argent payé par le seigneur qui voulait la mort du shogun et acheta de quoi nourrir son village. Le reste du paiement serait remis après qu'il aurait réussi.

Le Maître arriva par mer au Japon. Et telle était la puissance du shogun qu'on sut tout de suite qu'un assassin était venu pour le tuer.

Mais si à cette époque reculée Sinanju n'avait pas atteint sa pleine force, on avait déjà la sagesse. Et, dès le commencement, on avait su que pour chaque force il y a une faiblesse et pour chaque faiblesse une force. Le fer qui détourne une flèche noie celui qui le porte en l'entraînant au fond. Le bois qui flotte s'émiette sous la main. Le couteau lancé laisse son possesseur désarmé.

Tout cela, La Mouche le savait. Il savait aussi qu'il était observé car le shogun avait des yeux dans la terre même du Japon. Dans les villes saintes et les villages. Partout.

Alors La Mouche feignit de boire trop de vin, et, tout en buvant, il vit approcher un des yeux du shogun et il lui apprit les secrets de la force, que pour toute force il y a une faiblesse. Et il cita des exemples.

Il dit que les murailles étaient si épaisses que l'on ne pouvait donner d'ordres à travers et que les hommes entourant le shogun étaient si nombreux qu'il devait fatalement y en avoir un déloyal.

Or ce shogun avait la réputation d'acheter la lame la plus acérée ou le guerrier le plus fort. Il renvoya son espion pour demander au Maître ce qui serait mieux que son château et ses nombreux gardes. Et La Mouche répondit qu'il y avait un trou où le plus grand voleur du Japon se cachait et ne pouvait être pris.

L'espion demanda alors où était ce trou et La Mouche répondit que seuls le grand voleur et lui le savaient et qu'il ne le dirait à personne parce que c'était une promesse faite à un mourant. Le voleur avait vécu et il était mort paisiblement et seul le Maître de Sinanju savait où se trouvait le lieu le plus sûr et il emporterait ce secret dans la tombe. Jamais il ne livrerait un tel trésor.

Or le shogun, étant très japonais, prit avec discipline et ferveur la résolution de dévoiler le mystère de ce lieu le plus sûr de son royaume. Et le Maître de Sinanju fut soumis à la torture mais il ne révéla toujours pas où était cet endroit et finalement il fut conduit devant le shogun et là il fit ce que jamais aucun Japonais n'aurait osé. Il traita le shogun d'imbécile.

— Toi, qui es le pouvoir derrière l'empereur, toi qui as fait tomber des têtes par milliers, tu es le plus grand imbécile du pays. Tu ferais aussi bien de te mettre à feu que de continuer sur ta voie insensée. Car si je te disais où est ce lieu sûr, tu n'aurais pas de lieu sûr mais un lieu à la merci de mes bourreaux. Leur confierais-tu ta vie ? Après leur avoir livré la mienne ? Même maintenant je ne puis te le dire car tu n'es pas seul. Des gardes t'entourent. Tu n'es pas digne de ce lieu sûr. Je l'emporterai dans la tombe avec moi.

Et l'ordre fut donné de conduire le Maître de Sinanju hors du vaste palais vers une petite maison au bord de la mer, où on le soigna et le fit manger. Quand il fut remis, il reçut un visiteur seul, juste avant le lever du soleil. C'était le shogun.

— Maintenant, Maître, tu peux m'indiquer le lieu sûr. J'en suis digne.

Alors le Maître dit au shogun d'aller dans trois jours aux abords de la ville sainte d'Osaka, et de là ils marcheraient pendant une nuit. Le Maître indiqua le lieu du rendez-vous et précisa que le shogun devait venir seul.

Mais, naturellement, le shogun se fit accompagner. À une courte distance suivaient trois fidèles seigneurs bien armés. Aucun ne succéderait au shogun s'il mourait. Il pouvait donc avoir un peu plus

confiance en eux.

Il suffisait que le shogun soit à une longueur de bras. Le Maître l'emmena sur une petite colline et lui dit :

— C'est là. Le lieu dont je t'ai parlé.

Et le shogun répondit :

— Je ne vois rien.

— Tu ne dois rien voir. Car si tu voyais quelque chose, d'autres verraient aussi. C'est pourquoi ce lieu est si sûr. Prends mon épée. Creuse.

— Je suis shogun. Je ne creuse pas.

— Tu ne peux pas le trouver sans creuser. C'est très spacieux. Mais l'entrée est scellée, tu vois bien. Et je suis encore trop faible, après les tortures infligées par tes bourreaux.

Alors le shogun creusa avec l'épée du Maître, pendant presque toute la nuit, jusqu'à ce que le trou soit aussi grand que lui. Et quand le trou fut aussi profond le Maître, qui n'était pas tellement blessé car il y a un moyen de permettre au corps d'être torturé en faisant paraître les choses plus douloureuses et plus terribles qu'elles ne le sont, souleva au-dessus de sa tête une énorme pierre. Et il chuchota :

— Shogun, tu es maintenant dans le seul lieu sûr qui a jamais existé dans le monde. La tombe.

Et, sur ce, le Maître abattit la pierre sur la tête du shogun.

Puis il appela les trois seigneurs qui se déployaient maintenant à découvert contre un Maître de Sinanju et il les occit tous les trois. Il leur coupa la tête, les planta sur des perches et s'enfuit du pays.

Quand le seigneur qui avait acheté la mort du shogun devint lui-même shogun, il envoya un grand tribut à Sinanju, du riz et du poisson en abondance, des bijoux, de l'or et des épées. Et, durant son règne, il employa beaucoup La Mouche et fut considérée comme le meilleur monarque que le Japon avait jamais eu.

Voilà comment Remo avait entendu l'histoire et quand il avait recherché dans une encyclopédie le nom du nouveau shogun, il avait découvert que cet homme avait été un des souverains les plus sanguinaires du Japon, ce qui était logique pour quelqu'un qui employait Sinanju si régulièrement.

La morale de cette histoire, c'était que si on ne peut pas atteindre quelqu'un là où il est, il faut l'amener là où on peut l'atteindre.

Remo regarda au fond des décombres des fondations.

— Des explosifs dans les fondations mêmes, Chiun, dit-il.

Il sauta dans le trou. Il émietta des pierres et du mortier entre ses doigts.

— Alors il est probable que celui qui a fait venir ce type ici a agi comme La Mouche dans le temps. Mais pourquoi se donner la peine de l'amener ici ?

— Qui peut savoir comment pensent les Blancs ? dit Chiun.

— Je ne sais pas, petit père.

Remo était soucieux. Et il le fut plus encore quand, après s'être renseigné à Minneapolis, il découvrit qui avait placé Ernest Walgreen, homme d'affaires, dans ce chalet de Sun Valley. C'était une agence de sécurité.

— Ça n'a pas de sens, Chiun. Maintenant nous savons que quiconque a placé Walgreen ici l'a tué. Mais pourquoi une agence de sécurité qu'il avait embauchée pour le protéger ?

— Tu conclus à la légère. L'agence a peut-être été dupée pour amener ce Walgreen à Sun Valley. Est-ce que l'histoire de La Mouche serait différente s'il n'était pas allé lui-même avec le shogun pour lui faire creuser le trou mais avait berné quelqu'un d'autre pour le faire ? La leçon serait la même, le résultat aussi. La mort du shogun.

— Vous avez sans doute raison, marmonna Remo en marchant le long des pelouses bien tondues de la banlieue de Minneapolis où avait vécu Walgreen. Mais j'ai peur pour le Président. Comment vont-ils l'attirer dans un trou ? Et qui sont-ils ? Smitty ne vous a rien dit d'autre ?

— Qui se rappelle ce que racontent les menteurs ? demanda Chiun.

— Smitty n'est pas menteur. C'est bien la seule chose qu'il ne soit pas.

— Non seulement c'est un menteur mais un imbécile. Il m'a promis de me confier le commandement et devant ton empereur, le Président, il m'a retiré cette promesse et m'a fait perdre la face.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Allons, Chiun. Quel est le rapport ? Le rapport entre la mort de ce Walgreen et un attentat contre le Président ?

— C'est tout à fait évident, répliqua Chiun avec un sourire hautain. Ce qu'ils ont tous deux en commun est simple.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ils sont blancs tous les deux.

— Merci du grand secours, Chiun.

Remo essaya de réfléchir, en contemplant l'allée qui contournait la maison de Walgreen, l'ouvrant effectivement à une attaque par n'importe quel côté. À l'intérieur, les meubles étaient couverts de housses. Il y avait un écriteau « À vendre », sur la pelouse qui n'était pas tondu fraîchelement.

De l'autre côté de la rue, une femme aux cheveux blond très vifs regardait trop souvent Remo et Chiun pour ne pas être intéressée. Remo la vit sortir de sa voiture.

Elle s'approcha avec une grâce voluptueuse, en personne accoutumée à assaillir les yeux masculins par sa séduction. Une robe de soie bleu pâle se collait à ses seins généreux. Elle avait des lèvres

pulpeuses et brillantes. Elle souriait comme si elle était capable de renverser une équipe de rugby d'un simple geste de la main.

— C'est la maison Walgreen, dit-elle. Je n'ai pas pu éviter de remarquer que vous l'examiniez d'assez près. Je suis une investigatrice pour la Commission sur les Assassinats, Complots et Attentats. Voici ma carte officielle. Voudriez-vous me dire ce que vous faites là ?

Elle tendait un petit portefeuille de cuir. À l'intérieur il y avait sa photo, la mine sévère et pas du tout sexy, et le sceau du Congrès sur la carte d'identité. Glissé sous la carte, il y avait un bout de papier plié que Remo retira.

— Vous n'avez pas à voir ça, protesta-t-elle.

C'est une correspondance importante du Congrès. C'est une communication privilégiée. C'est une communication parlementaire.

Remo déplia le bout de papier. C'était une feuille de papier à lettres du représentant Orval Creel, président de la Commission sur les Assassinats, Complots et Attentats (entre parenthèses CACA). Il lut le message :

Chez toi ou chez moi ?

C'était signé Poopsie.

— Vous investigatez quoi ? demanda Remo.

— C'est moi qui pose les questions, répliqua-t-elle en lui arrachant le feuillet.

Son nom, d'après ses papiers, était Viola Poombs.

— Alors, que faites-vous là ? demanda-t-elle en lisant une carte qui lui disait de demander cela.

— Nous envisageons d'assassiner la Cour Suprême, le Congrès et tous les membres de l'Exécutif gagnant plus de trente-cinq mille dollars par an, répondit Remo.

— Vous avez un crayon ? demanda miss Poombs.

— Pour quoi faire ?

— Pour que je puisse noter vos réponses. Comment ça s'écrit, « envisageons » ?

— Que faisiez-vous avant de devenir investigatrice parlementaire ?

— J'étais modèle dans une académie de peinture abstraite, déclara fièrement miss Poombs et ses seins se soulevèrent comme une vague rose houleuse répandant un parfum humide dans l'air printanier. Mais là-dessus, le représentant Creel m'a nommée investigatrice. Mon problème, c'est que je ne sais pas encore quelle différence il y a entre un assassinat et un attentat.

— Dans ce pays dégénéré, mon enfant, on ne peut pas le savoir, dit Chiun. Mais vous apprendrez. J'ai décidé de vous apprendre. Entre toutes les personnes de votre espèce, vous comprendrez mieux que toutes la différence. Votre commission aura de la sagesse et vous, parmi votre espèce, serez vénérée comme une sage.

— Mon espèce ? C'est quelle espèce mon espèce ? demanda miss Poombs.

— L'espèce blanche pigeonnante houleuse, répliqua Chiun comme s'il décrivait un oiseau qu'il avait aperçu sur une prairie hivernale.

— C'est mignon, ça, dit Viola.

— Allons, allons, Chiun, je travaille, grogna Remo. Vous n'allez rien apprendre à personne.

— Vous, vous n'êtes pas mignon, lui dit Viola, vous êtes vilain. Et d'abord, j'ai toujours voulu être aimée pour mon esprit.

Remo plongea le regard dans ses seins.

— Les deux ?

CHAPITRE V

Viola Poombs était tout excitée. Elle allait découvrir qui tuait tout le monde. Et ce gentil monsieur oriental, il lui racontait tant de choses, personne, mais personne n'en savait tant sur les assassinats et les attentats et Poopsie et sa commission seraient ravis de tout savoir. Tout ! Il pourrait même se présenter au Sénat et comme gouverneur et alors elle aurait de meilleurs emplois que simple investigatrice, elle pourrait même devenir vice-gouverneur ou quoi que ce soit qu'on soit quand on est si près de son gouverneur.

Mais d'abord, elle avait des choses à faire.

— Avec vos vêtements ? demanda le vilain Remo.

— Je n'allais pas les enlever. Je ne me déshabille jamais en public. Je suis pas exhibitionniste. Je suis une employée du gouvernement fédéral des États-Unis et je ne me déshabillerais que sur un ordre exprès d'un représentant élu au suffrage universel par le peuple américain.

Et vlan, dans les dents, pensa-t-elle. D'accord, ce Remo en savait peut-être plus qu'elle sur les tueries et les crimes et ce genre de choses mais elle avait aussi des droits. Et elle collaborait assez. Elle avait téléphoné au *Secret Service* et pris rendez-vous avec le directeur adjoint et il avait dit qu'il la recevrait. Et puis ils étaient tous allés à Washington et ils allaient tous voir cet homme et lui poser des questions. Des questions importantes. Viola Poombs savait qu'elles seraient importantes parce qu'on lui avait dit qu'elle ne les comprendrait pas. Cela ne pouvait signifier que deux choses : ou ils ne voulaient pas le lui dire ou elle ne les comprendrait vraiment pas. La plupart du temps, elle ne comprenait rien. Ce qu'elle savait, c'était que l'on demandait des trucs quand les hommes étaient tout excités et c'était le meilleur moment. Après, ils étaient à l'aise et détendus et c'était le plus mauvais moment.

Ce n'était pas tant ce que Viola comprenait mais cette simplicité qui lui avait valu, à vingt-quatre ans, le commencement d'un fonds de retraite de soixante-dix-huit mille dollars, trois mille actions de Dodge-Phillips, huit mille trois cent vingt-cinq dollars dans un compte épargne et au moins deux ans à vingt-huit mille dollars par an payés par les contribuables américains. Elle comprenait très bien que ses bonnes années se situaient entre maintenant et ses trente ans. Entre les deux, il lui faudrait apprendre à faire quelque chose de son cerveau. Ou alors se marier. Mais le mariage n'était plus tellement facile, à

présent, d'autant qu'elle cherchait quelqu'un de beaucoup plus riche qu'elle.

La première chose, avant qu'aucun d'eux pénétre dans le bureau du directeur adjoint du *Secret Service*, c'était de téléphoner au président de la commission pour laquelle elle travaillait.

— Salut, Poopsie, dit-elle quand la secrétaire du représentant Creel lui passa enfin la communication.

Il y avait des mois que la secrétaire s'efforçait d'apprendre le maniement des fiches et des boutons mais chaque fois qu'elle croyait tout savoir sur le bout du doigt, elle devait demander un congé pour se préparer à un nouveau concours de beauté. Elle espérait être Miss Walpole, Indiana, l'année prochaine.

— Je suis à Washington, dit Viola.

— Tu ne dois pas être à Washington. Nous sommes censés nous retrouver ce week-end à Minneapolis. Tu te rappelles ce tuyau ? Que le meurtre de ce Walgreen a un rapport avec les assassinats présidentiels ? C'est pour ça que je t'ai envoyée là-bas.

— J'investigue. Et je vais te rendre célèbre. Nous allons savoir tout ce qu'il y a à savoir sur les assassinats.

— La seule chose que j'ai besoin de savoir, c'est où trouver plus d'argent pour ma commission.

— Il y a de l'argent dans les assassinats ? demanda Viola.

— Des fortunes. Tu ne regardes pas les vitrines des libraires, ni le cinéma, ni la télé ?

— Combien d'argent ? demanda Viola Poombs.

— Peu importe, répliqua le représentant Creel. Retourne à Minneapolis et surveille cette maison. Ou ne la surveille pas. Mais retourne là-bas pour être là quand nous arriverons.

— Combien d'argent ? répéta Viola qui, sur des sujets pareils, ne se laissait pas détourner de son propos.

— Je ne sais pas. Un type vient de toucher trois cent mille dollars d'un éditeur pour *Miséricorde*. Ça raconte que la cupidité pourrie de l'Amérique a provoqué tous ces attentats, ma chérie.

— Trois cent mille dollars, tu dis ? murmura Viola.

— Oui. Maintenant retourne à Minneapolis, mon lapin.

— En édition reliée ou en poche ? demanda Viola. Qui a gardé les droits pour l'étranger ? Et les droits du cinéma ? Est-ce qu'on a parlé de feuilleton télévisé ? De livres du mois ? C'était combien pour les clubs de livres ?

— Je ne sais pas. Comment ça se fait que tu sois tellement technique dès qu'il est question du dollar tout-puissant ? Tu es une personne cupide, Viola. Viola ? Tu es là, Viola ?

Viola Poombs entendit encore son nom dans le combiné quand elle raccrocha.

Elle sortit de la cabine dans le ministère des Finances, alla tout droit au mignon vieux petit Oriental et posa un gros baiser sur son adorable joue.

— Ne touchez pas. Si vous voulez toucher, touchez-le, lui, dit Chiun en désignant Remo. Il aime ça.

— Êtes-vous prête, Miss Poombs ? demanda Remo avec un soupir exaspéré.

— Prête, déclara Viola.

— La première chose qu'il faut vous rappeler, dit Chiun comme ils se dirigeaient vers l'ascenseur, c'est que les assassinats ont mauvaise réputation dans ce pays à cause de l'amateurisme. L'amateurisme, le meurtre gratuit sans paiement, est un fléau dans n'importe quel pays. Je vous le dis pour que vous compreniez bien tout et le disiez à votre commission et alors tout le monde saura la vérité, parce que je vais être blâmé si quelque chose tourne mal. Et ça tournera mal, parce que je ne suis pas au commandement.

— Chiun, dit Remo. Ça suffit.

Le directeur adjoint du *Secret Service* dirigeait la sécurité du Président. Il ne recevait jamais personne dans son bureau parce qu'il y avait des organigrammes des hommes chargés de missions, de la protection de la Maison-Blanche, de la protection en voyage et, le pire, du contrôle de la foule et de la protection.

Le directeur adjoint avait quarante-deux ans et en paraissait soixante. Il avait des cheveux blancs, des rides autour de la bouche et des yeux et de grands cernes foncés agrémentés de grosses poches. Il avait toujours l'air de regarder fixement une horreur quelconque. Il souffrait de l'estomac et rêvait en code. Il fonctionnait au Maalox et à l'Alka-Seltzer.

Quand il était entré en fonctions pour la protection du Président des États-Unis, il avait signalé à son médecin qu'il faisait une dépression nerveuse. Le médecin lui dit qu'il allait beaucoup mieux, physiquement et mentalement, que ses prédécesseurs. Pour son emploi, il y avait de nouvelles normes de dépression nerveuse.

— Quelles nouvelles normes ? demanda-t-il. Quels sont les symptômes ?

— Quand vous commencerez à arracher des morceaux de vos joues avec un ouvre-lettres, alors nous commencerons à envisager la dépression nerveuse. Et nous ne parlons pas simplement de la couche externe. Une bonne entaille, jusqu'à l'os. Le dernier gars s'est usé les dents en chicots à force de grincer.

Aussi, quand la pulpeuse blonde, l'Oriental et l'Américain incroyablement détendu en teeshirt noir et pantalon gris, avec une façon très relâchée de s'asseoir dans un fauteuil, posèrent la question clef, le Maalox du matin remonta sur toute la table de conférence.

— Si je comprends bien, dit Remo, il y a un rapport entre la mort par explosion de l'homme d'affaires de Minneapolis à Sun Valley et la sécurité du Président des États-Unis.

L'homme du *Secret Service* hocha la tête et s'essuya la bouche avant que la bile vienne lui ronger les lèvres et les gencives. Il avala une grande gorgée d'Alka-Seltzer et plusieurs comprimés de Maalox.

— Un rapport direct, dit-il. Et nous sommes inquiets. La façon dont on a tué Walgreen nous fait penser que nous affrontons un nouveau niveau d'assassin, probablement le meilleur qui soit.

— Non. Nous sommes de *votre* côté, dit Chiun.

— Pardon ? demanda le directeur adjoint.

— Rien, dit Remo. Ne faites pas attention à lui.

— Vous êtes sûr que vous êtes de la commission CACA de la Chambre ?

Viola Poombs exhiba de nouveau sa carte. Le responsable du *Secret Service* hocha la tête en cadence avec ses crampes d'estomac.

— Très bien. Rapport direct. Absolument direct. Sans le Président des États-Unis, Ernest Walgreen et sa femme seraient vivants aujourd'hui. C'est pas direct, ça ?

— Expliquez, dit Remo.

— Expliquez, dit Viola parce que ça avait l'air de la chose officielle à dire.

— Pas la peine, dit Chiun. C'est évident.

— Comment le savez-vous ? demanda le *Secret Service*.

— Parce que ça se fait dans tous les autres pays, répliqua Chiun avec mépris.

Et il expliqua à Remo, en coréen, que c'était une variante du Trou. Quand on voulait un tribut d'un empereur pour ne pas le tuer, on choisissait quelqu'un de très bien protégé et on le tuait. Ce n'était pas fait par la Maison de Sinanju parce que, essentiellement, cela revenait à recevoir un paiement pour ne pas travailler et cela coûtait au corps ses talents. Être payé pour ne rien faire produisait la faiblesse et la faiblesse produisait la mort.

Remo hocha la tête. Il comprenait de mieux en mieux le coréen, maintenant, mais seulement le dialecte nordique de Sinanju.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda le directeur adjoint.

— Il dit qu'il y a quelqu'un qui exige un tribut.

— C'est ça. Comment le savez-vous ? Comment ? Comment ?

— C'est une vieille histoire, dit Remo. Qui reçoit le tribut et combien ?

— Je n'en sais rien. Le Président doit l'autoriser et ce nouveau que nous avons, il n'a pas compris ce que c'était et il a annulé les paiements. C'est déjà arrivé, mais avant nous avons toujours pu faire

écouter le Président. Ce type-là ne veut même pas écouter. Il dit qu'il a à se soucier d'un pays.

— Vous dites que c'est déjà arrivé ? Et quoi, avant ?

— Eh bien, avant qu'on menace le Président. Le dernier Président, celui d'avant. Ils ont mis la main sur une dingue et ils lui ont donné un 45 et l'ont amenée tout près, ils lui ont dit exactement comment arriver tout près et puis, comme si ça ne suffisait pas, ils se sont emparés d'un autre dingue avec un fusil qui est parti et ils ont dit la prochaine fois, ça sera pour de vrai, alors la Maison-Blanche a payé.

— Et ça dure depuis combien de temps ?

— Depuis la mort de Kennedy. C'était la fin du bon vieux temps.

La main du directeur adjoint trembla quand il porta le verre à ses lèvres et jeta la plus grande partie du liquide dans sa gorge. Il portait des chemises à petits dessins blancs et gris pour que l'Alka-Seltzer renversé et le Maalox écrasé ne se voient pas.

— Être chargé de la sécurité du Président, c'est comme si on avait une bombe comme oreiller. On ne peut pas dormir.

— Bien, dit Remo. Donc, le Président a annulé les paiements. Que s'est-il passé depuis ?

— Nous avons été prévenus que le Président allait être tué.

— Qui vous a prévenus ?

— Un coup de téléphone. Un homme. Proche de la cinquantaine. Peut-être du Sud. Une voix gaillonneuse. Aucune trace de son identité.

— Reprenez les paiements. Ça devrait l'arrêter, conseilla Remo.

— Nous y avons pensé. Mais nous ne savons pas comment joindre le type. Supposez qu'il décide simplement que c'est le moment de tuer un Président ? Pour n'importe quelle raison. Il a peut-être perdu la boule. Qui peut savoir ?

— Vous avez des raisons de le penser ?

— Rien qu'une. Il nous a dit qu'il allait tuer quelqu'un comme exemple, avant de tuer le Président.

— Et c'était Walgreen.

— Oui. Et vous savez qui était Walgreen ?

— Un homme d'affaires.

— Oui. Et un ancien agent du *Secret Service*. Et après sa retraite, il a été rappelé pour une mission occasionnelle spéciale.

— Laquelle ?

— Remettre l'argent du tribut pour empêcher l'assassinat du Président. Quand il a été tué, c'était plus qu'un simple exemple pour nous prouver que l'assassin pouvait tuer. Il a tué l'homme qui était directement responsable de la remise de l'argent. C'est ce qui me fait peur. C'est comme s'il nous disait maintenant j'ai assez d'argent, et cette fois je n'en veux pas, je veux simplement me farcir le Président.

Le directeur adjoint se jeta de nouveau sur son verre d'Alka-Seltzer. Chiun repoussa d'une chiquenaude le verre de la main tremblante.

— Imbécile. Arrêtez. Arrêtez ce que vous faites à vous-même.

— Je ne fais rien, c'est l'emploi qui veut ça.

— Vous le faites. Et je vais le prouver, déclara Chiun. Quand il y a une mort dans la famille, est-ce que vous tremblez comme ça ?

— Je ne suis pas responsable de la vie de ma famille.

— Vous l'êtes, mais vous ne le savez pas. Vous souffrez de ce que vous savez. Vous savez que votre travail est important et presque impossible. Alors vous vous inquiétez. *Vous*.

— Comment voulez-vous que je m'arrête ?

— En acceptant la simple vérité que vous ne pouvez pas garantir votre réussite et en considérant votre Président comme un œuf. Vous le protégerez tout aussi bien, mais vous ne vous inquiéteriez pas pour un œuf, n'est-ce pas ?

L'agent du *Secret Service* réfléchit un moment et puis son corps relâcha son assaut chimique contre son estomac et il éprouva un grand soulagement. Il considéra le Président comme un œuf et ressentit aussitôt un bien-être qu'aucun médicament ne pouvait lui apporter. Pour la première fois depuis des mois, il se sentait extraordinairement bien du fait qu'il ne se sentait pas extraordinairement mal.

Viola Poombs avait été perdue en chemin au cours de la conversation entre Remo et le directeur adjoint et avait cessé de prendre des notes avec un crayon d'emprunt sur un bloc-notes d'emprunt.

— Le Président va mourir ? demanda-t-elle alors.

Elle se demandait si elle pourrait faire un livre, en le prédisant. Peut-être quelque chose sur la manière de faire, exactement. Peut-être un peu de sexe. Elle pourrait poser nue pour le dépliant central. Un dépliant central dans un livre, peut-être. Elle aurait besoin d'un rapport entre la photo nue et le très pudique et très dévot Président. Après tout, elle écrirait elle-même le livre. Ce serait un rapport suffisant. Les auteurs ont souvent leur photo sur la jaquette des livres. La sienne serait un dépliant central. Les hommes n'avaient pas besoin d'un bien grand prétexte pour regarder des photos de culs nus. Et elle avait le cul pour ça.

Quand Viola Poombs posa la question, l'homme du *Secret Service* pensa à l'assassinat de son Président et plongea vers le flacon. Mais un long ongle délicat arrêta son geste presque miraculeusement.

— Pensez œuf. Toute votre inquiétude n'arrange rien. Elle vous fait mal, c'est tout. Pensez œuf, ordonna Chiun.

Le directeur adjoint obéit. Il imagina un œuf cassé par la balle d'un tireur d'élite, cassé ploc et étalé partout par une balle de 45. Un œuf explosif. Un œuf incendié. Un œuf frit. Un sandwich d'œuf. Qui se

souciait des œufs ? Il se sentit mieux. Il se sentit merveilleusement bien.

— Bon Monsieur, comment puis-je vous remercier ?

— En cessant de répandre des calomnies diffamatoires sur la Maison de Sinanju.

— La Maison de Sinanju ? Mais je n'en ai pas parlé. Et d'ailleurs, ce n'est qu'une légende.

— Ce n'est pas une légende. C'est les assassins les plus sages, les plus pénétrés de bonté et les plus vénérables qui aient jamais honoré cette maigre planète. Cessez d'appeler les autres « probablement le meilleur qui soit ». Vous insultez les meilleurs quand vous appelez les autres les meilleurs. Savez-vous, tremblant jeune homme, que la Maison de Sinanju peut mâter et humilier ces parvenus ? Les meilleurs ? Ha ! Compareriez-vous un égout avec tous les océans du monde ? Alors ne comparez pas de plats valets meurtriers à la Maison de Sinanju.

— Qui êtes-vous, Monsieur ? demanda le directeur adjoint, des larmes de reconnaissance dans les yeux.

— Un spectateur objectif, qui n'a d'intérêt que pour la vérité, répondit Chiun.

Une fois sorti du bureau, Chiun prit une mine grave. À quelques pas de Viola Poomb, pour qu'elle n'entende pas, il confia à Remo :

— Nous sommes dans de sales draps. Nous devons partir. Le désastre est proche.

Remo n'avait remarqué personne faisant le moindre geste menaçant. Il regarda autour de lui.

— Remo, nous ne pouvons pas permettre que la Maison de Sinanju soit associée à cette prochaine catastrophe. Que pensera le monde si jamais ton Président est haché menu ou explosé ou tiré en pleine tête alors que la Maison de Sinanju n'était non seulement pas celle qui l'a tué mais avait été embauchée pour le protéger ? C'est mauvais, Remo. Les pays naissent et disparaissent, mais la réputation de la Maison de Sinanju est importante.

— Voyons, Chiun, il y a peut-être cinquante personnes dans le monde entier qui ont entendu parler de Sinanju et quarante-sept y habitent.

— Ton Président va mourir et nous embarrasser. Voilà ce que ton Président va nous faire. Si ce n'était pas contre mes principes, je le tuerais moi-même tant je suis en colère. Comment ose-t-il se faire bêtement assassiner pour humilier notre nom ? C'est bien vrai ce qu'on dit, que les pays neufs sont de mauvais pays.

— Quelle catastrophe ? Qu'est-ce qui vous rend si sûr qu'il va mourir ?

— Tu n’as pas entendu ? Tu n’as pas écouté ? Pendant des années, ton pays a payé un tribut pour sa peur. Un tribut à d’autres alors que la Maison de Sinanju était dans son sein. Néanmoins, les gens ne paient pas de tribut pour rien.

— Ils font ça tout le temps, déclara Remo. Demandez à un agent immobilier. Ils vendent un quart de maison et trois quarts de mensonge.

— Mais pas les gouvernements avec tant de policiers et de militaires désireux de montrer à leurs chefs leur efficacité. Ça n’arrive pas, à moins que ses protecteurs sachent au fond du cœur qu’ils ne peuvent pas le sauver. Chaque paiement est une honte pour eux. C’est ainsi, Remo. Pourtant, ils ont recommandé de payer ce meurtrier parce qu’ils le savent capable de mettre sa menace à exécution. Pendant des années, ils l’ont payé. Et voilà qu’il a tué l’homme qui était le messager de l’argent. Ce Walgreen.

— Walgreen.

— Quoi que ce soit. Ces tueurs l’ont tué. Ils ne l’ont pas fait parce qu’ils veulent encore plus de tribut. Ils ont fait ça parce qu’ils vont tuer ton Président et ils veulent que ses protecteurs sachent qu’ils ne peuvent pas le protéger.

Viola Poombs arriva vers eux en se trémoussant, ses seins la précédant comme une cabine avancée.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

Remo ne répondit pas ; Chiun sourit.

— Dans votre récit sur la mort de ce Président, vous devrez surtout noter qu’il a refusé de profiter des services de la Maison de Sinanju.

— Ne faites pas attention à lui, dit Remo. Ce Président se sert de la Maison de Sinanju. Et la Maison de Sinanju le sauvera. Je le garantis. Alors notez ça pour la postérité. Le Maître de Sinanju promet qu’aucun mal ne sera fait au Président. Ne manquez pas de noter ça. C’est important.

— Jusqu’à ce moment, Remo, murmura Chiun, je ne m’étais jamais rendu compte que tu étais si cruel.

— Je veux simplement vous donner un mobile puissant, petit père, pour traîner dans le coin et protéger l’Homme.

— Tu es un être maléfique, dit Chiun.

— Exact, reconnut Remo. Vous avez noté ça, Viola ?

— Presque. Comment ça s’écrit, garantie ? Et est-ce que vous auriez un crayon à me prêter ?

CHAPITRE VI

Lester Pruel, de Paldor Security, regardait la lame descendre sur le cou luisant de sueur du garçon. Il avait une douzaine d'années, un pied bot, et deux gardes en uniforme resplendissant l'avaient jeté à genoux tandis que le Président à vie de la République démocratique populaire d'Oumbassa parlait de sécurité et des garanties que M. Pruel pourrait lui donner pour que sa propre excellence ne succombe pas comme tant d'autres chefs d'État africains.

— Je ne peux rien garantir, Votre Grandeur. Personne ne le peut. Mais je peux vous donner la meilleure protection que la technologie et notre expérience peuvent offrir. À Paldor, nous comprenons vos problèmes et nous n'avons encore jamais perdu un client.

— Jamais ? demanda le Président à vie.

La lame s'abattit en sifflant, accompagnée du bruit mou d'un melon fendu en deux par une hachette. La nuque avait été tranchée la première, puis la gorge. C'était pourquoi la plupart des bourreaux plaçaient la tête de la victime face au sol, pour que la lame frappe d'abord l'os au plus fort de sa lancée. La tête du garçon roula par terre.

Ma foi, pensa Pruel, sa misérable vie est enfin terminée. Vivre dans ce royaume, c'est vivre trop longtemps.

Il se dit qu'il avait peut-être vécu trop longtemps. Il avait été fortement déprimé, depuis que Paldor avait perdu Ernest Walgreen. Ernie aussi avait appartenu au *Secret Service*. La maison de Sun Valley était sûre. Il en était convaincu. Et pourtant il ne pouvait chasser la pensée douloureuse qu'il avait conduit l'ancien agent à sa mort. Il l'avait placé dans ce chalet aussi sûrement que s'il l'avait assis sur une bombe.

C'était stupide. On conduisait les gens en lieu sûr, dans de bonnes cachettes, pas vers des bombes. Il avait sombrement ruminé tout cela dans les bureaux de Paldor, pendant des semaines, avant que le président-directeur général de Paldor, le seul membre de cette équipe d'élite à ne pas avoir fait partie du *Secret Service*, l'appelle dans son bureau et lui déclare :

— Pruel, nous avons deux espèces d'employés. Ceux qui vendent Paldor et ceux qui ne font pas partie de la maison. Je ne veux plus vous voir broyer du noir par ici parce qu'aucune entreprise n'a besoin de broyeurs de noir. Nous avons besoin de vendre. V, e, n, d, r, e. Vendre, et par un nom d'une pipe de petit bonhomme, je veux dire

VENDRE.

C'était ainsi que parlait Sylvester Montrofort. Et quand M. Montrofort parlait, les gens écoutaient. Il avait pris en main le groupe désenchanté des agents du *Secret Service* après la mort de Kennedy et les avait embauchés pour un salaire fixe, qu'il payait lui-même, il leur avait parlé, les avait dorlotés et chouchoutés et poussés jusqu'à ce qu'ils deviennent tous de riches hommes d'affaires. Il leur avait rendu la fierté. Une motivation. Il les avait convaincus qu'ils avaient quelque chose à vendre et pouvaient en tirer un bon prix. Ce qu'ils avaient fait. Pruel avait oublié le temps où il regardait à droite d'un menu pour voir les prix. Maintenant, il ne cherchait que ce qui pourrait le tenter.

Jamais personne ne discutait avec Sylvester Montrofort. Il n'avait pas de jambes, il était bossu et pourtant il savait transmettre tant d'enthousiasme qu'il était capable de vous convaincre que vous et lui pourriez faire équipe dans une course de relais aux Jeux Olympiques.

Alors, dans la déprime générale après la perte d'Ernest Walgreen, M. Montrofort ne partagea non seulement pas la tristesse mais déclara qu'il était temps que les bons vendeurs montrent leurs talents. N'importe qui pouvait vendre un puits de pétrole à une compagnie pétrolière, dit-il. Mais essayez un peu de vendre un trou sec. Ça, c'est un vendeur.

Lester Pruel n'arrivait pas à retrouver le sourire, alors M. Montrofort l'avait expédié en Oumbassa.

— Vendez les gadgets. Ils adorent les gadgets. Les gadgets étincelants, avait dit M. Montrofort.

— Ils ne savent pas s'en servir.

— Allez donc. S'ils les veulent, vendez-les-leur. Ils savent qu'ils ont des gens qui ne peuvent même pas se servir de leurs pouces. Vendez des gadgets. Du radar.

— Le radar n'est bon que pour les avions.

— Dites au type qu'un autre chimpanzé de la jungle va le bombarder. Je vendrai deux ou trois bombardiers à son voisin. Allez-y.

Et Pruel était donc en Oumbassa. Et le Président à vie de la République démocratique populaire d'Oumbassa voulait des radars. Des tas. Des radars avec des boutons brillants. Pour qu'il puisse abattre les avions dans tous les cieux du monde.

Lester Pruel dut expliquer que le radar n'abattait pas des avions. Il montrait simplement où ils étaient pour qu'ils ne viennent pas vous surprendre et vous tuer quand vous dormez dans votre palais, entouré de vos fidèles maréchaux et généraux. C'était à ça que servait le radar.

Le Président à vie voulait l'espèce de radar qui abat des avions dans les cieux du monde entier.

Ça n'existe pas, lui dit Pruel.

— Les Russes m'en vendront, déclara le Président à vie.

— Ah, vous voulez dire le déstabilisateur. C'est celui grâce auquel vous ne pouvez jamais être tué par une bombe tombant du ciel. Mais il a ses problèmes.

— Quels problèmes ?

— Il ne peut sauver qu'une seule personne.

Le réseau tout entier ne peut sauver qu'une seule personne dans un pays. Avez-vous cette personne, qui doit être sauvée même si le pays tout entier périt ? demanda Pruel.

Ils avaient cette personne.

C'était le Président à vie, bien sûr. Et Pruel installa le système bidon à côté des avions que les pilotes ousébais ne savaient pas piloter. Il y avait là pour quatre cent quarante dollars de vieux matériel de hi-fi et de télévision, astiqué et poli pour jeter mille reflets. Il y avait une vieille grille de haut-parleur de poste de TSF Zénith. Les artisans de Paldor avaient découpé une petite plaque de tôle en forme de bombe, y avaient fixé une petite pile dessous et une ampoule dedans. L'ampoule était rouge et elle clignotait.

Le Président à vie devait garder ce minuscule appareil protecteur dans sa poche, constamment, et jamais il ne serait touché par une bombe. Cela ne coûtait que deux millions cinq cent mille dollars. Encore moins qu'un des avions russes bon marché.

Le Président à vie raconta promptement à un journaliste américain qu'il avait acheté, grâce à de l'ingéniosité technologique, un système de défense aérienne moins cher qu'un avion. Mais c'était un secret militaire et il ne voulut pas dire au journaliste ce que c'était, simplement qu'il ne pourrait jamais être touché par une bombe. Durant toute l'interview, il garda sa main dans sa poche.

Reconnaissant, le Président à vie fit cadeau à Lester Pruel d'une épée. Mais pour rien au monde il ne l'aurait donnée sans qu'elle subisse le baptême du sang car ce serait une insulte. Alors il fit apporter l'épée, quelqu'un amena le garçon au pied bot et Lester Pruel regarda la tête rouler et se dit qu'il ne travaillerait plus pour Paldor. Il était devenu un des vendeurs de Sylvester Montrofort et il ne s'aimait plus. Il n'aimait pas le produit, si tant est qu'il existe un vrai produit, et il n'aimait pas les clients. Il ne s'aimait pas lui-même.

Le soir même, il était à bord d'un avion d'Air Oumbassa. L'appareil était construit par McDonnell Douglas, piloté par un équipage français, entretenu par des mécaniciens ouest-allemands. Les trois diplômées d'université d'Oumbassa étaient les hôtes. Elles savaient lire les instructions presque sans aide.

Dans le cadre du programme éducatif de l'Oumbassa, elles avaient obtenu leur doctorat après avoir couché avec le Président à vie. Deux d'entre elles savaient compter jusqu'à dix les poings fermés.

L'une des deux avouait cependant que lorsqu'elle allait jusqu'à dix, c'était plus pratique de voir ses doigts.

Lester Pruel ne voulait pas de café, de thé ni de lait. Il ne voulait pas de boisson alcoolisée.

— Y a-t-il quelque chose que vous voulez ? demanda l'hôtesse de l'air.

— Je voudrais m'aimer de nouveau.

Et, avec une sagesse presque choquante par sa clarté, elle répondit :

— Alors vous devez cesser d'aimer mieux quelqu'un d'autre.

— Vous êtes plutôt intelligente, dit Pruel. Vous êtes très intelligente.

— Seulement parce que vous ne savez pas ce que je sais. Vous me paraissez intelligent parce que vous savez des choses que je ne sais pas, dit-elle.

Lester Pruel ferma les yeux mais fit un rêve troublant. Il regardait une représentation de Guignol. Guignol prenait un couteau et se ruait brusquement sur Pruel mais passait juste à côté de lui, tombait dans un feu et se faisait consumer. L'horreur, c'était que Guignol avait la tête de Pruel. Il était la marionnette et il allait essayer de tuer mais, en fait, serait tué dans l'affaire.

Au cours d'une précédente crise de dépression, il avait consulté un psychanalyste et appris à étudier ses rêves, c'est-à-dire à chercher ce qu'il essayait de se dire. Mais que cherchait-il à se dire ? Était-il une marionnette ? Il se réveilla en hurlant.

— Monsieur Pruel, monsieur Pruel !

C'était l'hôtesse, qui le calmait. Il lui dit qu'il avait fait un mauvais rêve. Elle l'avertit que lorsqu'on était en voyage, très haut au-dessus de la terre, il fallait prendre les rêves au sérieux.

— Vous croyez de drôles de choses à propos des rêves, mais nous savons qu'ils prédisent l'avenir, dit-elle. Surtout quand on rêve dans les airs. Méfiez-vous.

— Je veux bien me méfier, mais je n'ai à me méfier de rien, répliqua-t-il en riant.

Il commanda alors un verre et se sentit bien.

Il avait de quoi prendre confortablement sa retraite, sans luxe peut-être, mais assez pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille et n'importe quel travail valait mieux que de regarder rouler des têtes et de vendre des articles inutilisables à des assassins illettrés.

Il n'attendit pas d'avoir surmonté les effets du décalage horaire. Il avait l'esprit assez clair, sans se remettre de cette maladie physique et mentale qui afflige les voyageurs internationaux.

Il était midi à Washington quand l'avion se posa et une heure quand Pruel monta au bureau de Sylvester Montrofort. Le bureau

avait un plancher à contrôle hydraulique, pour que le visiteur soit assis au niveau que souhaitait M. Montrofort. Il ne cherchait pas tant à ce que le visiteur soit au-dessous de lui pour l'écraser de sa puissance, mais plutôt à ce que le visiteur se sente en sécurité et supérieur en regardant de haut M. Montrofort, si la vente se révélait trop facile. Il faut rendre une vente dure, disait-il à l'occasion.

Pas rasé, la démarche résolue, la mâchoire serrée, Lester Pruel entra dans le bureau de Montrofort.

— Monsieur Montrofort, je vous plaque, annonça-t-il d'une voix forte.

La figure de rat et les yeux noirs perçants de Sylvester Montrofort s'illuminèrent d'une joie soudaine. Il sourit du meilleur sourire que pouvait vendre l'art dentaire moderne. Il appuya sur un bouton de son fauteuil roulant.

Lester Pruel vit le fauteuil et son occupant plonger au-dessous de lui, comme si le plancher était posé sur des sables mouvants. Quand le crâne chauve de M. Montrofort fut à la hauteur des genoux de Pruel, le plancher arrêta de s'enfoncer.

— Allez-y, mon garçon. Je n'ai pas eu de vente dure depuis que le Sud a pris la pâtée.

— Je ne veux plus travailler ici, monsieur Montrofort.

— J'ai un contrat de dix ans là à côté chez ma secrétaire et il aura votre nom dessus quand vous sortirez de ce bureau, Pruel. Nom d'un chou farci, vous vous figurez que je vais renoncer à quelqu'un qui est capable de vendre plus de deux millions de dollars un tas de vieilles pièces de télévision et de gramophone de quatre cents dollars ? Mon garçon, vous n'allez pas m'échapper. Je vous aime. A, i, m, e. Aime.

— Je sais épeler, monsieur Montrofort. P, l, a, q, u, e. Je vous plaque.

— Quelque chose vous turlupine et ça ne devrait pas. Vous avez le plus formidable emploi dans la plus formidable compagnie avec le plus formidable avenir du monde. Vous ne serez jamais heureux ailleurs, alors nous allons régler ça tous les deux. Vous êtes plus qu'un employé-actionnaire à primes. Vous êtes la vie de cette compagnie et quand vous cesserez de respirer avec nous, nous allons tous mourir un petit peu. Alors, quel est le problème ?

— Ernie Walgreen. Nous l'avons perdu et nous n'aurions pas dû. J'étais tellement occupé à vendre que j'ai oublié que j'ai été entraîné pour protéger les gens. J'en étais fier. J'étais fier de ce que je faisais. Je ne suis plus fier, monsieur Montrofort.

Cela fit du bien à Pruel de dire ça. Il regarda ses mains. Il sentit monter le soulagement des larmes.

— Quand je gagnais ce qui ne compterait même pas pour moi aujourd'hui, quand j'étais chargé de protéger le Président, quand je

n'avais pas les moyens d'emmener ma famille au restaurant, j'étais quand même fier. Fier de mon travail. Même quand nous avons perdu Kennedy, j'avais de la peine mais j'étais fier parce que nous avons agi de notre mieux. Je n'ai plus de fierté, monsieur Montrofort.

La tête chauve remonta, suivie des yeux noirs étincelants, du nez qui paraissait avoir été mal cassé et remis de travers et la bouche aux dents parfaites, une bouche transplantée d'une cover-girl de vingt ans posant pour une marque de dentifrice. Les épaules voûtées s'élevèrent au-dessus des genoux de Pruel. Les roues du fauteuil d'infirme apparurent. Enfin la figure fut au même niveau que celle de Pruel et elle ne souriait pas.

— Je n'ai jamais été fier, Pruel, dit Montrofort.

Une grosse goutte de sueur frémit sur le lobe de son oreille et tomba, comme un congrès sur la viscosité où tout le monde votait à l'unanimité qu'il était trop difficile de rester plus longtemps sur la tête de cet homme. Pruel la regarda descendre. C'était la première fois que Montrofort ne vendait pas quelque chose. Au prix d'un grand effort, il prit une bouteille de liqueur foncée dans son tiroir du bas. Il en retira aussi deux verres, d'une seule main, et les remplit.

Ce n'était pas un verre offert mais un verre commandé.

— Très bien, vous êtes viré. Buvez ça. À votre tour d'écouter.

— Je sais que vous avez des problèmes, monsieur Montrofort.

— Des problèmes, Pruel ? Non. Plutôt des tortures. Vous n'avez jamais vu ce large sourire spécial quand des gens vous voient pour la première fois et que vous savez que c'est le genre de sourire soyez-gentil-avec-le-gnome. Les gens sourient parce que vous leur répugnez. Et les femmes ? Que croyez-vous que je doive faire pour avoir des rapports normaux avec une femme ? Je ne suis pas comme n'importe quelle personne qui souffre d'un handicap. Le fait que je sois tordu et ne puisse pas marcher n'est pas le plus important. Un nain difforme. Voilà ce que je suis. Ne me dites pas que je suis une personne handicapée. Je ne suis pas une personne. Je suis un nain difforme et une horreur pour les gens. Vous êtes une personne. Je suis un mutant. Si le processus de sélection normal avait fonctionné, je n'aurais pas été capable de me reproduire. C'est comme ça, voyez-vous, que les espèces survivent. Les mutants, les inférieurs infirmes comme moi ne se reproduisent pas.

— Mais vous n'êtes pas inférieur. Pas par votre esprit ni votre volonté, protesta Pruel.

M. Montrofort semblait se tasser par-dessus son corps frêle, comme s'il souffrait de l'estomac. Il fit signe à Pruel de boire.

L'alcool était très sucré, comme du sirop. Cependant, il avait un goût piquant, comme si on y avait ajouté une décoction d'agrumes, une sorte de pamplemousserie envahissante. Il remplit Pruel de bien-

être. Il en voulut encore. Il vida son verre et s'étonna aussitôt d'avoir dans la main celui de Montrofort, qu'il buvait aussi.

— Pruel, je suis un monstre. J'ai un meilleur cerveau que le vôtre et une volonté plus forte mais je ne suis pas vous. Je suis meilleur que vous. Je suis pire. Et, surtout, je suis différent. Vous avez un peu trop bien vécu pour un ex-flic. C'est tout ce que vous êtes, les hommes du *Secret Service*. Des ex-flics.

— Oui. Un ex-flic.

— Je ne vous ai jamais dit l'effet que ça faisait, Pruel, d'être un nain difforme et de voir passer toutes les dames aux seins rebondis. Je n'avais même pas une jambe mais j'ai toujours eu une double dose de désir. Alors que fait un homme quand il répugne aux femmes ? Comment apaise-t-il cette grande soif ? Il devient le meilleur vendeur qu'on ait jamais vu.

— Oui, le meilleur, dit Pruel.

Il avait fini le merveilleux verre de liqueur et il se leva pour arracher la bouteille à Montrofort. C'était sa bouteille à lui, elle était bonne. Le monde était bon.

— Vous aimiez Ernest Walgreen, dit Montrofort.

— Je l'aimais, marmonna Pruel et il but au goulot.

— Vous tuerez ses tueurs.

— Tuer ses tueurs, répéta Pruel en se le promettant avec ferveur.

— Vous êtes un ange exterminateur.

— Ange. Exterminateur.

— Vous collerez des balles dans deux hommes. L'un est blanc, l'autre coréen. On vous montrera où ils sont. Voilà leurs photos. Ils sont en compagnie d'une jeune femme blonde aux seins monstrueusement adorables, des montagnes de gloire pulpeuse la précédant comme les trompettes devant le Seigneur.

— Tuer, dit Pruel, et le goût de pamplemousse se répandit dans son corps.

Il venait d'éprouver de très agréables sensations de confort alcoolisé et maintenant tout était clair pour lui. Il savait qui avait tué Ernest Walgreen. Ce bon vieil Ernie qu'il aimait. Les deux types sur la photo que M. Montrofort venait de lui montrer.

Il s'était senti mal parce qu'il n'avait pas tué ces deux-là par vengeance. S'il les tuait, tout irait de nouveau bien. Il était au-delà du bien-être. Le bien-être c'était pour les gens qui ne connaissaient pas la seule bonne et grande chose qui remettrait tout d'aplomb. La chose à faire. L'unique raison de la vie d'un homme. Il savait ce que c'était. Sa raison était de tuer. Ces deux hommes. Qui étaient avec une femme aux gros seins.

Est-ce que M. Montrofort lui disait au revoir ? Oui, probablement. Il était maintenant dehors et le soleil tapait, les rues de Washington

étaient étouffantes et il avait l'impression qu'il allait vomir tous les pamplemousses qui avaient jamais été cultivés. Il vit le soleil qui bourdonnait autour de sa tête. Il respira une odeur de vergers de pamplemousses tout autour de lui et sa tête heurta quelque chose de très dur. Crac.

Des mains, des mains douces appuyèrent des choses douces sur sa tête et il ressentit une terrible douleur. Mais la douleur n'avait pas d'importance.

Une très forte détonation retentit près de son oreille. Le soleil disparaissait. Quelqu'un frottait des choses froides sur sa tête. Il voulait un pamplemousse. Ils n'avaient pas de pamplemousse mais une fois qu'il aurait rectifié le tort fait à Ernie Walgreen, il y aurait cette liqueur de pamplemousse.

— Tuez le gosse, dit une voix.

— C'est ça, dit Pruel.

Où était son pistolet ? demanda-t-il. On ne pouvait pas tirer sans pistolet.

— Nous vous donnerons un pistolet qui ne rate jamais, souffla la voix.

Une femme hurla. Pourquoi hurlait-elle ?

— Cet homme a tué un enfant. Il a tué un enfant !

Elle le montrait du doigt.

— Tuez la femme, ordonna la voix.

Là. Maintenant elle ne criait plus. Et c'était bien parce que tout était bien. Et c'était bien parce que tout le monde était juste devant le nouvel immeuble J.-Edgar-Hoover et il y avait là les deux hommes qui avaient tué Ernie Walgreen. L'Américain aux pommettes saillantes et aux yeux noirs et l'Oriental en kimono.

Il entendit de nouveau la voix et comprit qu'elle n'était pas dehors mais dans sa tête. Il se dit qu'il écouterait la voix et ferait ce qu'elle lui ordonnait et alors tout irait bien et il serait éternellement en paix.

— Tuez le Coréen, dit la voix.

Le Coréen tomba dans un envol de kimono.

— Tuez le Blanc, dit la voix.

Et le Blanc s'écroula, pivotant sur lui-même dans son tee-shirt noir.

— Bien, dit la voix. Maintenant, tuez-vous.

Lester Pruel vit alors qu'il était armé. Il avait un fusil, avec un long canon, et tout en bas du canon il y avait sa main qui pressait la détente.

Mais... et le pamplemousse ?

Et la blonde aux gros seins qui hurlait à en perdre la tête ?

Et le gentil M. Montrofort infirme avec ses problèmes sexuels ?

Et Ernie Walgreen ? Ce bon vieil Ernie. Et lui ?

— Pressez la détente, dit la voix.

— Ah oui. Pardon, dit Pruel.

La balle de calibre 30 pénétra dans son maxillaire comme un camion traversant une pastèque. L'os éclata, le sinus ethmoïde se déchira dans le bulbe olfactif, ce qui fit que Lester Pruel ne put plus rien sentir, et la balle à pointe de cuivre fit une purée mousseline du cerveau en faisant sauter le sommet du crâne comme une coquille d'œuf cédant à l'action de l'air comprimé. Pouf.

Le cerveau cessa de fonctionner au commencement de la question qu'il se posait pour savoir s'il allait voir la bouffée de poudre à l'autre bout du canon. Il le découvrit un instant avant que le cerveau s'en rende compte. La réponse était oui.

Il n'y eut plus de questions.

Et plus besoin de bulbe olfactif.

CHAPITRE VII

Remo sentit le fragment de crâne sous ses doigts. Du sang coulait sur son front et en l'essuyant il sentit la chaude humidité familière. Il avait été trop lent. Et il le payait maintenant. Beaucoup trop lent.

Écœuré, il laissa le fusil de 30-30 tomber sur le trottoir. Il avait atteint l'homme au moment précis où il appuyait sur la détente et c'était trop tard. L'homme s'était fait sauter la tête. Il avait été la canalisation que Remo aurait pu suivre pour atteindre la source. Mais l'homme était mort et Remo n'avait rien.

— C'était rapide, murmura miss Viola Poombs.

— Lent, dit Chiun. Il a laissé cet homme se tuer. On ne peut pas se permettre ça. Nous avons besoin de cet homme et nous l'avons perdu.

— Mais il tirait sur tout le monde, dit Viola.

— Non. Il tirait sur moi. Et sur Remo.

— Mais il a abattu cette pauvre, pauvre femme. Il a tué cet enfant.

— Quand on se sert d'une machine pour la première fois, on l'essaye.

— Vous voulez dire qu'il a tué deux personnes rien que pour voir si son fusil marchait ? Oh, mon Dieu ! cria Viola.

— Non, expliqua Chiun. La machine, c'était lui. Quand vous écrirez votre poème sur les assassins, ne manquez pas de mentionner que le Maître de Sinanju, le plus grand et le premier des assassins, a critiqué l'amateur au travail. Et il a montré qu'il était cruel d'en employer un. Les innocents sont tués quand les fous ont des armes. L'arme à feu n'aurait jamais dû être inventée. Nous l'avons toujours dit.

— Comment ça, il était la machine ?

— C'était dans ses yeux, déclara Chiun. Écrit clairement pour que tout le monde puisse lire.

— Comment avez-vous pu voir ses yeux ? demanda Viola, cherchant toujours désespérément à se cramponner à un semblant de raison. Comment avez-vous pu voir ça ? Il y avait des coups de feu et des gens qui se faisaient tuer et c'était horrible. Comment avez-vous pu voir ses yeux ?

— Quand vous, ravissante dame, entrez dans une pièce pleine d'autres femmes, vous savez qui porte quel genre de peinture sur sa figure alors que pour moi c'est un chaos de beauté. Mais vous le savez parce que vous l'avez déjà vu et vous avez été entraînée à voir. Ainsi Remo et moi sommes entraînés à voir. La mort n'est pas déroutante mais familière. Vous pourriez également noter, pour votre livre, que

non seulement Sinanju est efficace mais que nous avons les assassins les plus plaisants que l'on puisse rencontrer. Si l'on ne compte pas Remo.

Et Chiun replia dans les manches de son kimono ses mains délicates aux ongles longs, en ce plaisant après-midi de printemps devant le nouvel immeuble massif du FBI.

À l'intérieur, des agents fédéraux téléphonaient à leurs avocats personnels pour savoir s'ils avaient le droit de procéder à une arrestation à la suite de la tuerie dans la rue, parce que, techniquement, le trottoir pourrait être propriété de la ville et non pas propriété fédérale, et quelque procureur local voudrait peut-être se faire un nom en poursuivant un autre fonctionnaire fédéral. De plus en plus, en Amérique, personne ne se faisait poursuivre en justice pour avoir laissé un criminel s'échapper. Les gens obtenaient ce qu'on leur avait assuré être des libertés civiques qui ouvriraient la porte à un nouvel âge d'or d'amour, et des fusillades dans ce qui avait été leurs villes pendant que les policiers regardaient peureusement de l'autre côté.

Quand les premiers coups de feu avaient éclaté, tous les stores de l'immeuble du FBI s'étaient aussitôt baissés.

Viola Poombs se tourna vers le bâtiment et personne n'en sortit. Et puis elle vit quelque chose qui lui donna la nausée.

Remo buvait du sang.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Chiun.

— Il boit le sang de cet homme, gémit-elle.

— Non. Il le touche avec son doigt et le renifle. Le sang est la fenêtre de la santé. Dans le sang on peut sentir, et par conséquent voir, ce qui ne va pas chez une personne. Mais il n'avait pas besoin de faire ça. Car, dans sa gracieuse sagesse, Sinanju sait déjà que ces actes étaient ceux d'un homme drogué. Il est probable qu'avant de se tuer, il a cru nous avoir tués.

— Vous savez aussi lire dans la pensée ?

— Non. C'est vraiment très simple, si on a déjà vu ça. Si vous lancez un caillou contre un gong et le touchez, et lancez un autre caillou et touchez le gong, puis un troisième caillou et vous manquez le gong, que faites-vous ?

— Je jetterais un autre caillou sur le gong que j'ai manqué.

— Très bien. Et quand le mort a tiré sur moi et m'a manqué, il n'a pas tiré encore sur moi mais sur Remo, et quand il l'a manqué il n'a pas tiré de nouveau sur Remo mais sur lui-même, pour éliminer le lien avec ceux qui se sont servis de lui. Mais il n'a pas tiré encore sur nous parce qu'il croyait nous avoir touchés. Quand on embauche Sinanju, pourrez-vous écrire, ce qui peut paraître cher est en réalité une économie. Car quel est le prix d'un assassinat manqué ? Nous allons

vous le montrer pour votre livre.

— Est-ce que les assassins ne sont pas censés rester secrets ?

— Les amateurs ont besoin de secret parce qu'ils ne sont que du rebut. Le monde souffre à cause de meurtres d'amateurs qui se prétendent assassins. Regardez vos deux guerres occidentales, la première déclenchée par un amateur à Sarajevo, et aboutissant à la deuxième qui mènera à la troisième.

— Vous parlez des guerres mondiales ?

— La Corée n'y était pas, dit Chiun et cela signifiait que puisque le pays le plus important n'y était pas mêlé, peu lui importait ce que se faisaient entre eux les Européens, les Américains et les Japonais.

On devait garder sa perspective. Ces deux guerres avaient lâché les uns sur les autres des milliers de fous avec des armes extrêmement destructrices, au lieu du bon assassinat simple, net, sans bavures et sain qui est commis, enterré et mis de côté tandis que le corps politique éprouve le bien-être d'être débarrassé d'une gêne.

Viola Poombs se retourna vers Remo et vit les trois cadavres et l'enfant si pitoyables qu'elle eut un vertige, avant que les longs ongles de Chiun glissent le long de son dos et lui permettent de revoir clairement le soleil et la foule. L'Oriental avait dissipé le vertige de peur par un bref massage.

— Nous parlions de voir, dit Chiun. Alors dites-moi, qu'est-ce qui se déplace différemment, par ici ?

Viola regarda autour d'elle. Des gens hurlaient. Une personne s'était évanouie devant une petite borne d'incendie. Une importante foule s'amassait. Une voiture garée à côté démarrait lentement et s'éloignait, à une allure très régulière et posée.

— Je sais que ça paraît idiot, mais cette voiture est différente.

— Précisément, dit Chiun. Elle ne réagit pas à l'affolement général. Vous pourriez faire observer dans votre livre qu'un assassin amateur ne remarque pas ces choses. La main-d'œuvre bon marché et vulgaire ne remarque jamais rien. Je sais que vous êtes un écrivain et que vous n'avez pas besoin qu'on vous dise comment travailler, mais dans votre livre vous voudrez peut-être décrire la chose ainsi : « Le Maître de Sinanju porta son regard glorieux sur la mer de Blancs affolés, courant sans défense en pleine confusion. En vérité, s'écria-t-il, ne craignez point car Sinanju est parmi vous. » Vous pourrez employer vos propres termes, naturellement, dit secourablement Chiun.

Viola vit Remo partir à la poursuite de la voiture qu'elle avait remarquée. Il ne courait pas comme les autres hommes. Les autres pompaient avec leurs jambes. Ils faisaient des efforts et bondissaient. Celui-là avait l'air de flotter.

Elle ne le vit pas prendre le départ. Elle ne sut qu'il courait qu'au bout d'un petit moment. Au début, elle trouva qu'il allait très vite

pour quelqu'un qui courait si lentement, et puis elle s'aperçut qu'il ne courait pas du tout lentement. Il y avait simplement une telle économie de mouvements qu'ils paraissaient lents.

Remo rejoignit la voiture, s'y colla et puis pop, bang, vlan et une portière s'envola suivie d'un homme qui alla s'écraser contre une borne d'incendie. La borne ne bougea pas. L'homme bougea un peu. Il laissa le sang couler du grand trou dans sa poitrine qui était entrée en collision avec la borne. Il avait eu l'air d'être projeté hors de la voiture par compression hydraulique.

— Mince, dit Viola.

La voiture s'arrêta. Une main au poignet épais fit signe à Viola et à Chiun.

— Qu'est-ce qui est mince ? demanda Chiun. Pourquoi ouvrez-vous de grands yeux ?

— J'ai eu l'impression qu'il sortait comme un boulet de canon de cette Buick Electra.

— Qu'est-ce qu'une Buick électrique ?

— Electra. La voiture d'où votre ami vient de jeter cet homme.

— Ah ! Venez. Allons. Il nous a fait signe.

— Comment est-ce qu'il a fait ? demanda Viola.

— Il a sorti sa main et l'a agitée pour que nous venions. C'est un signal que nous employons. N'importe qui peut en faire autant. Il suffit d'agiter la main, dit Chiun.

— Non, je veux dire pour jeter si fort ce type hors de la voiture. Comment est-ce qu'il a fait ça ?

— Il a jeté, dit Chiun en essayant de comprendre la stupéfaction de Viola.

Quand on exécutait correctement ce que l'on avait appris et si c'était correct pour la situation, n'importe qui pouvait frapper à peu près n'importe quel objet avec une personne. Il se dit qu'elle était peut-être étonnée que Remo ait touché cet appareil d'eau de trottoir américain avec tant de précision.

— Si la voiture bouge, on doit viser devant la cible pour ne pas la manquer, expliqua-t-il.

— Non. La force. Comment est-ce qu'il a fait ?

— En écoutant la sagesse de la Maison de Sinanju, répondit Chiun qui n'était pas encore très sûr de ce que voulait dire miss Poombs.

Bien souvent, les gens qui ne savaient pas contrôler leur corps et leur respiration étaient ahuris par les choses les plus simples que pouvait faire le corps humain quand il s'y prenait comme il fallait.

Chiun guida Viola vers le siège arrière de la voiture. Un homme avec une main sur un revolver de calibre 45 était assis dans le fond. Le revolver était sur ses genoux. Il avait un petit sourire. Très petit. Le genre de sourire que l'on a quand on s'aperçoit qu'on a fait quelque

chose de très stupide. Dans le cas de l'homme au 45 sur ses genoux, la stupidité était d'avoir essayé de tirer sur l'homme aux poignets épais qui avait envahi la voiture.

Sa vie s'était terminée au milieu de la tentative. Il y avait une légère dépression concave au-dessus de son oreille gauche, juste assez pour comprimer le lobe temporal et le repousser dans l'hypothalamus et le chiasma optique. Ce sont des régions du cerveau. Le message que le cerveau reçut quand la tempe cessa de se renfoncer fut : « C'est fini. Arrêtez le travail, les gars. » Cela avait été un message très rapide. Le cœur avait encore pompé deux fois sur sa lancée mais comme l'organe vital du cerveau était en panne, il s'arrêta aussi.

Les reins et le foie, ne recevant plus de sang du cœur pour fonctionner, se préparaient aussi à fermer boutique. Cette grève générale du corps est connue sous le nom de mort.

— Tout va bien, miss Poombs, dit Chiun. Il ne vous embêtera pas.

— Il est mort, murmura Viola.

Remo, assis avec ses bras par-dessus le dossier du siège avant à côté d'un chauffeur qui répondait à la vocation impérative d'être incroyablement docile avec celui qui avait vidé la voiture de toutes les autres choses vivantes, s'offensa du ton de miss Poombs.

— Il n'est pas mort. Il vivra éternellement dans le cœur de ceux qui font des gestes stupides.

— Qu'est-ce qu'il a fait, pour que vous ayez voulu le tuer ? demanda-t-elle.

— Ce qu'il a fait ? Il a fait ce qui vous fait presque toujours tuer, mon lapin. Il n'a pas pensé. Son second grand crime a été de ne pas bouger assez vite avec ce revolver. La stupidité et la lenteur sont les deux crimes de ce monde qui sont toujours punis.

Chiun posa une main rassurante sur le bras tremblant de Viola.

— Miss Poombs, cet homme est mort parce qu'il a terni notre honneur, dit-il. Il a violemment offensé notre honneur. Il a été tué en l'honneur de la grande artiste qui va écrire l'histoire de Sinanju.

— Je veux m'en aller ! cria Viola. Je veux retourner près de Poopsie ! Au diable l'argent et les livres sur les assassins.

— Nous avons tué parce qu'il avait de mauvaises idées dans la tête, sur la manière de diriger le monde, hasarda Chiun en pensant que ce serait plus perceptible à un esprit blanc.

— Viola, dit froidement Remo, bouclez-la. Il est mort parce qu'il a essayé de me tuer. Cette voiture était le lien avec l'homme qui a tué la femme et le gosse. Ces morts ont été commandées de cette voiture. Notre mort aussi. Ils ont commis une faute. Ils n'ont pas réussi. Ils sont morts parce qu'ils n'ont pas réussi à nous tuer. C'est pour ça qu'ils sont morts.

— J'aime mieux la politique. Personne ne se fait jamais blesser ni

tuer en se déshabillant pour un parlementaire américain.

— Viola, dit Remo, vous êtes dans ce coup. Quand tout sera fini, vous pourrez partir.

Chiun essaya de calmer miss Poombs mais quand le cadavre s'affala en avant, elle laissa tomber sa tête dans ses mains et sanglota.

Remo parla au chauffeur. Il y eut quelques questions amicales. Il y fut répondu avec une grande sincérité. Et aucune information. Le chauffeur avait été embauché cet après-midi chez Megargel Location-Auto. Et il avait peur. La peur au ventre. La courante. Ce qu'il prouva.

CHAPITRE VIII

Les trois premières fois où le Président s'était assis à la Maison-Blanche, sous l'œil des caméras de télévision, pour recevoir les appels téléphoniques du peuple américain, les indices d'écoute avaient été assez bons. Mais les quatrième et cinquième fois furent désastreuses. Il était dépassé de loin à New York par la rediffusion de *Montefuescos* et à Las Vegas par la neuf cent quatorzième diffusion du film favori de Howard Hughes.

Un des directeurs de la chaîne expliqua à un collaborateur du Président :

— Faites-vous une raison. Comme intérêt pour le téléspectateur, ce truc du téléphone se situe entre regarder de l'herbe pousser ou regarder de la peinture sécher. Disons que c'est à égalité avec le spectacle de l'eau qui s'évapore. Alors nous n'allons plus diffuser ces trucs-là... Navré que vous le preniez comme ça, mon vieux. Vous en êtes un autre.

Le fidèle collaborateur expliqua cela au Président, avec son accent traînant du Sud, sans consonnes.

— Comme qui dirait que ça ne sert à rien de continuer, dit-il.

— Nous continuerons, déclara le Président sans lever les yeux de la haute pile de papiers sur son bureau.

Il entendait toujours les fonctionnaires se plaindre des énormes quantités de paperasses inhérentes à leur travail. Mais les paperasses étaient de l'information et l'information indispensable à la présidence. Le pays pouvait survivre à une décision mauvaise, même stupide ; il était plus difficile de survivre à une décision ignorante, mal informée, parce qu'elle avait bien trop tendance à devenir la politique du gouvernement en place. Il était le premier Président qui aimait les papiers parce qu'il était le premier depuis Thomas Jefferson à comprendre la méthode scientifique et le besoin d'information.

— Mais, monsieur le Président...

Le Président posa avec soin son crayon Excellent Numéro Deux dans une timbale d'argent et regarda son collaborateur.

— D'abord, je reçois ces coups de téléphone pour garder le contact avec l'Amérique, pas pour passer à la télévision. Si je voulais que les gens de la télévision s'intéressent à moi je n'aurais qu'à me mettre en tutu et danser un ballet sur la pelouse ouest. Enregistrez simplement le programme au magnétoscope et peut-être un jour en aurons-nous besoin.

Il regarda le collaborateur avec une expression neutre, qui ne contenait pas une question, une demande de confirmation, mais réclamait simplement le silence. Le collaborateur hocha la tête et sourit.

— Bonne politique, monsieur le Président.

Le Président reprit son crayon et recommença à noter des chiffres dans la marge d'un rapport sur la distribution de denrées alimentaires outre-mer.

— Bon gouvernement, dit-il.

Le collaborateur, la mine terriblement déconfitée et chagrinée, se dirigea vers la porte. Il entendit la voix du Président et se retourna.

— *Et bonne politique*, ajouta le Président avec un grand sourire chaleureux.

Après le départ de son collaborateur, il se permit un soupir. Le plus dur, dans la fonction de n'importe quel chef d'État, était toujours les rapports personnels. Même des hommes qui étaient avec lui depuis des années continuaient à prendre le désaccord pour de la désapprobation, pensaient toujours que si le Président ne faisait pas ce qu'ils préconisaient, cela les rendait indignes.

Il se dit que s'il n'avait pas à passer tellement de temps et à consacrer autant d'énergie à caresser son équipe, à caresser le Congrès et même sa propre famille, il... eh bien, il pourrait lire encore plus de papiers. Avec un sourire résolu, il se remit au travail.

Ce fut ainsi que quatre soirs plus tard il s'assit à un bureau dans une autre aile pour appuyer sur des boutons à la base d'un téléphone et parler à des Américains qui appelaient la Maison-Blanche afin de parler à leur chef et qui avaient réussi à franchir le barrage de trois collaborateurs séparés.

— Un certain M. Mandell, monsieur le Président. Sur la deux. Avec une question sur l'énergie.

Le Président enfonça le deuxième bouton sur le socle de l'appareil.

— Bonjour, monsieur Mandell. C'est le Président qui vous parle. Vous voulez m'entretenir de l'énergie ?

— Oui. Vous allez en manquer.

— Ma foi, Monsieur, nous affrontons tous ce danger, à moins de réduire notre...

— Non, monsieur le Président. Pas nous. Vous. C'est vous qui allez manquer d'énergie. Samedi.

La menace de mort, si c'était cela, lui donna à réfléchir. Quelque chose dans la voix disait que ce n'était pas celle d'un fou. Elle n'avait pas cette intensité zélée, ce fanatisme aigu qu'ont toujours les correspondants haineux. C'était une voix posée, ordinaire, laconique. On aurait dit celle d'un aiguilleur du ciel et d'un dispatcher de la police.

Le Président nota sur un bloc : « Quarantaine. Léger nasillement. Peut-être Virginie. »

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? demanda-t-il.

— Vous vous rappelez Sun Valley, Utah ? Ce sera votre tour samedi. Vous allez mourir et je vais vous dire où. Sur les marches du Capitole. Je vous ai averti que ça vous arriverait si vous refusiez de payer.

Le Président agita une main en direction de ses assistants pour qu'ils coupent leurs propres appels et écoutent celui-là. Il espérait qu'ils avaient assez de procédures de recoupement téléphonique pour savoir d'où cet appel provenait.

— Qu'entendez-vous, Monsieur, par Sun Valley ? demanda le Président.

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Cet homme se croyait protégé aussi et nous l'avons tué rien que pour montrer qu'il ne l'était pas. Nous pensions que la leçon ne serait pas perdue pour vous. Mais au contraire, vous avez fait venir du personnel supplémentaire. Ces gens-là ne vous aideront pas, pourtant. Vous allez mourir.

— Supposons que nous acceptions de payer ce que vous réclamez ?

Le Président croisa l'œil de son assistant qui parlait déjà dans un autre poste, pour mettre en marche l'appareil fédéral luttant contre le crime et l'envoyer là où ce coup de téléphone était donné et arrêter le correspondant.

— Il est trop tard pour ça, monsieur le Président, reprit l'inconnu. Vous allez mourir. Et je ne vais pas rester où je suis assez longtemps pour que vos gens me trouvent, alors ne perdez pas votre temps et le mien. Vous pourriez tout de même laisser un mot à votre successeur. Dites-lui que nous n'aimons pas être ignorés et que lorsque nous lui téléphonerons – dimanche prochain quand il sera Président – il fera bien de ne pas nous repousser. Adieu, monsieur le Président. À samedi.

Un déclic et le Président n'entendit plus que la tonalité.

Il raccrocha et se leva. Il portait un cardigan bleu pâle aux manches retroussées au-delà de ses solides poignets de cultivateur.

— Je n'ai plus envie d'accepter d'appels, dit-il.

Les hommes qui l'entouraient se rapprochèrent. Son plus proche collaborateur était toujours penché sur son téléphone et parlait rapidement, le dos tourné au Président.

Le collaborateur raccrocha brutalement et se retourna en secouant la tête, « non ».

— Continuez, lui dit le Président.

Avant de quitter la pièce, il lui chuchota :

— Rien à la presse. Rien du tout. Pas avant que j'ai eu le temps de bien y réfléchir.

— Oui, monsieur le Président. Vous vous sentez bien ?

— Je vais bien, je vais bien. Je dois monter, maintenant. J'ai mon propre coup de fil à donner.

Sylvester Montrofort était voûté dans le fauteuil roulant derrière son bureau et feignait d'écouter Remo, mais ses yeux étaient rivés, comme par radar, sur un point à mi-chemin entre les deux promontoires antérieurs de l'anatomie de Viola Poombs.

Il avait ouvert la séance avec les trois inconnus en étant assis au niveau de leurs yeux. Mais le surplomb du bureau restreignait sa vision des seins, du ventre et des jambes de Viola alors, furtivement, centimètre par centimètre, il avait élevé son fauteuil, jusqu'à ce qu'il soit à plus de trente centimètres au-dessus d'eux avec une vue plongeante dans le décolleté de Viola.

Elle s'appliquait à prendre des notes. Comme la plupart des gens pour qui l'écriture n'est pas une fonction naturelle, elle accomplissait cela avec des élans d'enthousiasme, par à-coups, et chaque nouvel élan provoquait d'intéressants mouvements pectoraux qui flanquaient un coup à Montrofort.

— Ce Pruel était un des vôtres, dit Remo. Alors que lui est-il arrivé ?

— Je ne sais pas, répondit Montrofort sans changer l'axe de son regard. Il revenait juste d'une mission en Afrique. Il était très déprimé, vous savez. Il voulait donner sa démission. Il disait qu'il avait assez d'années de meurtres et de crainte d'assassinats.

— Qu'est-ce qu'il avait à voir avec des assassinats ?

— Pas si vite, dit Viola à Remo en relevant la tête. Vous parlez trop vite.

Ses seins se soulevèrent. Montrofort fut d'accord avec elle.

— Oui. Ralentissez. J'ai tout mon temps.

Remo haussa les épaules.

— Qu'est-ce. Qu'il. Avait. À voir. Avec. Des. Assassinats ? Vous avez noté ça ?

— Presque, dit Viola.

— Il s'occupait de sécurité. Nous fournissons de la sécurité à nos clients, expliqua Montrofort. Des chefs d'État, des hommes riches, des hommes que quelqu'un cherche toujours à tirer comme des lapins de garenne.

— C'est vous, maintenant qui allez trop vite, se plaignit Viola.

— Excusez-moi, mon enfant.

Il s'interrompit pour la laisser rattraper et attendit jusqu'à ce qu'elle lève les yeux vers lui et hoche la tête.

— Pruel avait aussi passé de nombreuses années dans le *Secret Service*, à veiller sur la sécurité des Présidents. Comme tous nos

hommes, d'ailleurs. Cela les soumettait à de fortes tensions. Je suppose que la tension a fini par l'accabler. Vous savez ce que c'est.

— Il sait ce que c'est, dit Chiun. Il réagit très mal lui-même à la tension.

Remo parut écœuré.

— Et ces deux hommes dans la voiture ? Ils travaillaient aussi pour vous ?

— À vrai dire, je payais leur salaire mais ils travaillaient pour Pruel. Ils faisaient partie de son équipe personnelle. Cette affaire me dérouta et j'ai l'impression de me débattre comme une mouche dans de la soupe. Je ne sais pas pourquoi Pruel a voulu vous tuer. Pour quelle raison ? Je ne vois pas. Et ces deux autres, ils devaient l'aider. Ne me demandez pas pourquoi. Ils n'aimaient peut-être pas votre tête, simplement. Vous leur avez peut-être fait peur, mon vieux.

— Hautement improbable, dit Chiun. Regardez-le. Qui aurait peur de ça ?

— Silence, dit Remo.

— Plus lentement, pria Viola. Je n'en suis qu'à improbable.

— J'ai tout ici, dit Montrofort en ouvrant un tiroir où il prit un petit magnétophone. Quand nous aurons fini, restez donc et vous pourrez transcrire d'après la bande.

— Vous ne pourriez pas simplement me confier la bande ?

— Je suis désolé, mon enfant, mais c'est impossible. La politique de la compagnie. Mais je me ferai un plaisir de vous aider à tout recopier, si vous le désirez.

— Ma foi, peut-être...

— Bien sûr, dit Remo. Ce sera bon pour vous. Et Chiun et moi avons des choses à faire.

— Si vous croyez que c'est bien, murmura Viola.

— Rien ne pourrait être mieux, assura Remo.

Sur le seuil il s'arrêta et se retourna vers Montrofort qui avait ramené son fauteuil roulant au niveau du plancher et contournait le bureau, en direction de Viola.

— Un dernier mot, monsieur Montrofort. Connaissez-vous Ernest Walgreen ?

— Un de nos clients. Un autre ancien du *Secret Service*. Nous l'avons perdu. Le premier client que nous perdons.

Tout en parlant, il regardait les seins de Viola et s'en rapprochait inexorablement. Soudain, il releva la tête vers Remo.

— Walgreen était l'affaire de Pruel, aussi. Pensez-vous que tout ça se tient ?

— On ne sait jamais, répondit Remo.

En sortant de l'immeuble de verre et d'acier de quarante étages, Chiun dit à Remo :

- Le désir le consume, celui-là.
- Je le plains un peu.
- Ça ne m'étonne pas de toi.

CHAPITRE IX

— Le Président a été averti qu'il serait tué samedi.

La voix de Smith était celle du bulletin météo au téléphone, moins le feu et la passion qu'entraînent généralement les précipitations et les anticyclones.

— Où ça ? demanda Remo.

— Devant le Capitole. Il doit s'adresser à je ne sais quel rallye des Jeunes Étudiants Unis contre l'Oppression outre-mer.

— Simple, dit Remo. Dites-lui de rester chez lui.

— Je l'ai fait. Il refuse. Il insiste pour aller à ce rallye.

— Alors qu'il aille se faire foutre. Il est moins intelligent que je le croyais.

— J'aimerais mieux essayer de le protéger, dit Smith. Vous n'avez rien ?

— Comment, je n'ai rien ? J'ai tout. J'en ai trop et tout ça ne mène nulle part.

— Dites toujours. À nous deux, nous verrons peut-être quelque chose qui vous aura échappé.

— À votre service. D'abord Walgreen. Après l'assassinat de Kennedy, le *Secret Service* a commencé à payer quelqu'un qui menaçait de tuer le prochain Président. Walgreen avait quitté le service mais on l'a fait revenir pour servir d'agent payeur. Jusque-là, tout va bien. Maintenant, ce Président que nous avons ne veut pas payer. Alors notre aimable assassin tue Walgreen. Très bien aussi. Il le colle dans un trou sûr et puis il le fait sauter. Vous me suivez toujours ?

— Je vous suis, assura Smith.

— Faites bien attention. Je poserai des questions plus tard. Or Walgreen tentait de se faire protéger. Il s'est adressé à une agence de sécurité appelée Paldor. Elle est pleine d'anciens du *Secret Service*. Ils n'ont pas pu le protéger. À présent, Paldor. Hier, trois de ses types ont essayé de me tuer.

— Et moi, lança Chiun de l'autre bout de la pièce. Je ne compte pour rien, par ici ?

— Et Chiun, dit Remo. J'aurais bien pensé que ces gars qui voulaient me tuer étaient ceux qui menaçaient le Président mais... Quand est-ce que vous dites que la menace lui a été faite ?

— Je ne l'ai pas dit mais c'était hier soir.

— Bon. C'est venu après la mort de ces trois-là. Alors ils n'ont rien à y voir. Et je ne sais pas qui il reste. Nous ne pouvons pas simplement

payer ces salauds ?

— Le Président l'a demandé. Ils ont dit non.

— Alors ils ne font pas ça uniquement pour l'argent. Ils ont autre chose en tête, dit Remo.

— C'est bien ce qu'il me semble.

— Ou alors c'est une bande de dingues et ils ont perdu les pédales.

— C'est possible aussi.

— Qui a menacé le Président ? demanda Remo.

— Un coup de téléphone. Accent du Sud. Quarante à cinquante ans. On a retracé l'appel, jusqu'à un appartement minable du quartier est. Le loyer était payé d'avance pour trois mois, en espèces. Personne n'a jamais vu ou se rappelle le locataire. Le téléphone était en service depuis deux mois mais c'était le premier appel. On cherche quelqu'un, dans l'immeuble ou à la compagnie du téléphone ou quelque part qui aurait pu voir le locataire mais sans résultat jusqu'à présent. Et on a cherché des empreintes mais on n'a rien trouvé.

— Samedi, hein ?

— Oui. Deux jours pour travailler.

— C'est tout le temps qu'il faut, dit Remo.

— Vous avez une idée ? demanda Smith.

— Ouais. Mais je ne peux pas en parler maintenant..

Après avoir raccroché, Remo parla à Chiun de la menace contre le Président.

— Ce que nous devons faire est clair, déclara Chiun.

— Quoi donc ?

— Nous devons dire à cette Viola Poomb que le Président a rejeté nos conseils, pour qu'elle ne manque pas de l'écrire dans son livre. Et puis nous devons quitter ce pays. Personne ne pourra nous reprocher ce qui arrivera si nous ne sommes pas là et d'ailleurs il n'a pas suivi nos conseils.

— Franchement, Chiun, j'espérais que nous pourrions trouver quelque chose de mieux que de protéger simplement notre réputation. Sauver la vie du Président, par exemple.

— Si tu tiens absolument à minimiser tout, vas-y. Mais l'important c'est l'important. La réputation de la Maison de Sinanju doit être protégée.

— Oui, mais ce n'est pas grave. J'ai un plan.

— Est-ce qu'il est aussi bon que ce plan que tu avais une fois pour chercher Smith à Pittsburgh parce que tu savais qu'il était à Cincinnati ou un nom comme ça ?

— Encore meilleur.

— J'ai hâte de connaître ce plan merveilleux.

— Je ne peux pas vous en parler, dit Remo.

— Pourquoi ?

- Vous allez rire.
- Comme la sagesse te vient vite ! dit Chiun.

Quand on avait donné l'argent à Osgood Harley, il avait reçu des instructions précises. Il devait aller dans deux cents magasins différents. Il devait acheter deux cents appareils Kodak Instamatic et quatre cents boîtes de flashcubes. Un appareil et deux boîtes dans chaque magasin. Les ordres étaient bien précis et il avait été averti de ne pas s'en écarter.

Mais deux cents magasins ? Vraiment !

Il acheta quatorze appareils dans quatorze magasins différents et les cacha soigneusement dans son appartement du quatrième sans ascenseur de North K Street. Mais au drugstore Whelan, au coin de son immeuble, il se mit à réfléchir. Qui le saurait ? Et qu'est-ce que ça changerait ?

— Je voudrais une douzaine d'Instamatic, dit-il à l'employé.

— Plaît-il ?

— Une douzaine. Douze. Je voudrais douze appareils Kodak Instamatic, répondit Harley.

Il n'était pas très grand et avait des cheveux pauvres et raides, pas assez blonds pour être d'une autre couleur que sale. L'employé le remarqua en examinant ce jeune homme à la bouche molle qui portait quatre badges. L'un d'eux protestait contre le racisme, les brutalités policières et la pauvreté ; les trois autres défendaient les Indiens d'Amérique, l'IRA et la reprise du commerce avec Cuba.

— Douze appareils. Ça fait plutôt cher. Vous comptez ouvrir votre propre magasin ? plaisanta l'employé d'un certain âge avec ce qu'il pensait être un sourire.

— J'ai l'argent, ne vous en faites pas, affirma Harley en tirant de la poche de son jean délavé une liasse de billets de cinquante dollars.

— Je n'en doute pas, Monsieur. Quel modèle aimeriez-vous ?

— Farrah Fawcett-Majors.

— Plaît-il ?

— Le modèle que j'aimerais. Farrah Fawcett-Majors.

— Ah oui. Bien sûr. Comme nous tous.

— Le moins cher, dit Harley.

— Certainement, Monsieur.

L'employé ferma sa caisse à clef et passa dans l'arrière-boutique d'où il rapporta une douzaine d'Instamatic. Il se dit que ça ne le regardait pas, mais qui voudrait acheter des Instamatic à la douzaine ? Le jeune homme était peut-être instituteur et c'était pour un nouveau cours de photographie ?

La facture, toutes taxes comprises, se monta à près de deux cents dollars. Harley commença à compter des billets de cinquante.

— Ah merde. Des flashcubes. J'ai besoin aussi de deux douzaines de boîtes de flashcubes.

— Je les ai ici, dit l'employé en les jetant dans un sac en plastique. Et des pellicules, Monsieur ?

— Des pellicules ?

— Oui. Pour les appareils-photo.

— Non. Je n'ai pas besoin de pellicules.

L'employé haussa les épaules. Ce garçon était peut-être fou mais les billets de cinquante garantissaient assez de raison pour faire des affaires avec lui. Il en prit cinq des mains de Harley et rendit la monnaie.

— Pourrais-je avoir votre nom, Monsieur ?

— Pour quoi faire ?

— Nous avons souvent des ventes promotionnelles. Je pourrais vous mettre sur notre liste de correspondance.

Harley réfléchit un moment.

— Non. Je ne veux pas laisser mon nom.

— À votre aise.

Harley sortit en sifflotant, avec deux grands sacs. L'employé le regarda partir, en remarquant les jambes légèrement arquées, les Hush-Puppies éculées et exerça ses facultés d'observation en se rappelant les quatre badges politiques qu'Osgood Harley portait sur sa chemisette à carreaux.

Du nougat, se disait Harley. Et il pourrait économiser beaucoup de taxis en achetant par paquets. Il se demanda s'il n'y avait pas dans le quartier un endroit, un centre de distribution Kodak, où il pourrait acheter les 174 appareils restants. Peut-être pourrait-il les faire livrer. Qui le saurait ? Qui s'en soucierait ?

Sylvester Montrofort, enfermé dans son bureau, parlait au magnétophone caché dans le tiroir du haut à droite de son bureau.

— Naturellement, cet imbécile achète maintenant des appareils photo par douzaines. Il n'est pas de la génération qui sait suivre les instructions ou faire les choses correctement et avec soin. Sa bêtise le rendra encore plus facile à attraper le moment venu. Le crétin.

Montrofort voulait rire mais ne le pouvait pas. Il essaya d'imaginer Osgood Harley mais tout ce qu'il voyait c'était les formidables encorbellements de Viola Poombs, qui venait dîner ce soir chez lui.

CHAPITRE X

— Salut, jeune homme.

— Comment allez-vous, monsieur le Président ?

Le président de la Chambre des Représentants avait près de vingt ans de plus que le Président et avait combattu dans des guerres politiques alors que le Président était encore au lycée. Mais il acceptait l'accueil chaleureux du Président avec l'éternel optimisme du politicien patenté, en essayant de se convaincre que ce n'était pas simplement une chaleur de rigueur mais la preuve de quelque profonde admiration, affection et confiance. C'était plutôt difficile du fait qu'il savait que ce Président, comme tous les autres, lui arracherait la peau et la tannerait pour faire des *huaraches* si c'était exigé par l'intérêt national ou un caprice présidentiel.

— Nous devons déjeuner un de ces jours, dit le Président.

— Chez moi ou chez vous ?

— Je sais que je suis nouveau par ici, mais c'est la première fois qu'on me prend pour un rigolo, répliqua le Président sur un ton léger. Mieux vaut que ce soit chez moi. La dernière fois que j'ai mangé au Capitole, il y avait des cancrelats. Je ne peux pas supporter les cancrelats.

— C'était il y a longtemps, monsieur le Président. Nous n'avons plus de cancrelats depuis deux ans.

— Je vous crois sur parole, jeune homme, mais ce sera ici.

— À quelle heure, monsieur le Président ?

— Disons une heure... Et n'allez pas raconter à ces sacrés politiciens irlandais de Boston où vous serez. Nous aurons à parler sérieusement.

Le président de la Chambre écouta pendant la soupe et hocha la tête pendant la salade mais avant l'arrivée du foie au bacon et aux oignons, il déclara :

— Vous ne pouvez pas faire ça. C'est tout ce que j'ai à dire. Vous ne pouvez pas.

Le Président leva un doigt avertisseur à ses lèvres et les deux hommes attendirent dans un silence gênant que le valet de chambre change leurs assiettes et emporte la soupière et le saladier.

Quand ils eurent de nouveau pour eux seuls la salle à manger privée de la Maison-Blanche, le Président reprit :

— J'ai mûrement réfléchi. Je ne peux pas ne pas le faire.

— Vous êtes mon Président, bon Dieu. Vous ne pouvez pas aller

risquer votre vie comme ça.

— Peut-être. Mais je suis aussi le Président de ce pays et si le Président doit être gardé en coulisses à cause du caprice de quelque, je-ne-sais-pas-quoi, cinglé, alors ce pays a besoin de le savoir parce qu'il ne peut plus être gouverné et nous ferions bien de le savoir tout de suite. Je ne vais pas passer quatre ans à me cacher ici, à tourner en rond et à me baisser chaque fois que je passe devant des fenêtres.

— C'est un point de vue étroit, monsieur le Président, protesta le président de la Chambre. J'ai eu un Président abattu sous mon nez et un autre chassé par sa propre stupidité. J'aime mieux avoir un Président qui se cache et une présidence qui dure que d'avoir un Président courageux assassiné. Et sur les marches du Capitole, pardessus le marché ? Vous ne pouvez pas faire ça. L'affaire est classée. *Roma locuta est.*

— Je me suis toujours douté qu'un jour vous autres Yankees alliez me jeter à la tête ce foutu latin d'enfant de chœur, dit le Président en forçant ses lèvres charnues à sourire. Mais réfléchissez un peu. Si je me cache, qui dira que la présidence tient le coup ? Elle tient à un fil depuis 1963. Un Président abattu et un autre obligé de se terrer dans la Maison-Blanche, et encore un qui se prend pour Louis XIV. Alors qu'est-ce que nous avons ? Une présidence qui est une prison et un Président prisonnier. Si je me cache pendant quatre ans, il n'y aura plus de présidence. Le chef de ce crétin de pays pourrait être une foutue bande d'émeutiers, aussi bien. J'y vais et voilà tout, déclara-t-il fortement et il précipita son débit pour couper court à toute interruption. Maintenant, voilà pourquoi je vous ai fait venir ici. Je vais faire en sorte que le vice-président reste à son bureau samedi et ne sorte d'ici pour rien au monde. Et je ne veux pas de vous sur les marches du Capitole avec moi. Ni personne d'autre si vous pouvez l'arranger. Gardez tous vos gars à l'intérieur.

— Ils vont râler sec et dire que vous cherchez à les priver de passage à la télévision. Encore un sale coup politique.

— Très bien. Laissez-les râler. Qu'ils râlent comme un chien de chasse constipé. Et, avec un peu de chance, ils râleront encore à la fin de la journée parce que tout se sera passé sur des roulettes et nous pourrons peut-être le leur expliquer.

— Et si nous ne pouvons pas... si...

Le président de la Chambre ne pouvait se résoudre à prononcer le mot « attentat ».

— Dans ce cas, nous saurons que nous avons fait ce qu'il fallait. Ayez confiance en moi. C'est ce qu'il faut faire.

Après un long silence, le président de la Chambre hocha lugubrement la tête et se mit à grignoter son foie de veau. Il se disait que c'était peut-être juste, après tout. Il regarda en face de lui

l'homme qui occupait la plus haute fonction du pays. Sa figure était ridée par les soucis, il avait la peau tannée d'un homme qui sait ce que c'est que de tirer sa subsistance d'une terre inhospitalière, dont les racines en Amérique remontaient au temps où pour survivre il fallait se battre parce que c'était une terre hostile et seuls les forts survivaient. Il considéra le Président. Et il eut confiance en lui.

Remo n'avait pas confiance.

Il se déplaçait dans les couloirs obscurcis de la Maison-Blanche comme une volute de fumée silencieuse montant d'un fume-cigarette.

Des agents du *Secret Service* étaient postés à chaque escalier, cachés dans des renforcements au croisement de tous les corridors dans les appartements privés du Président au deuxième étage. C'était la garde du palais, la première garde du palais dans l'Histoire à poser des questions d'abord et à tirer ensuite, pensait Remo. Mais pourquoi pas ? L'Amérique était une première dans l'Histoire, aussi. Le bâtiment où il se trouvait était un exemple de l'architecture anglaise néopalladienne, conçu par un Irlandais pour le chef de l'État américain. C'était toute l'histoire des États-Unis. Ils avaient été fondés par les meilleurs, venus de partout et par conséquent, entre toutes les nations du monde, ils fonctionnaient mieux. Pas parce que leur système était nécessairement le meilleur mais parce que le peuple était le meilleur. C'était pourquoi, quoi que tentent l'Amérique et ses chefs, ils ne pouvaient pas exporter le système démocratique américain. C'était un système conçu par les meilleurs du monde pour les meilleurs du monde et espérer que le bétail le comprendrait, c'était trop exiger du bétail.

— Laisse pisser le mérinos et garde ta poudre sèche, marmonna Remo.

Il s'aperçut qu'il avait parlé tout haut quand une voix répondit derrière lui :

— Ma poudre est très sèche. Ne la faites pas parler.

Il se retourna lentement et se trouva nez à nez avec un agent du *Secret Service*. L'homme portait un costume gris et une chemise sans cravate. Il braquait sur le ventre de Remo un 45 tenu à la hanche, en position sûre pour qu'aucun geste brusque de la main ou du pied ne puisse atteindre l'arme avant qu'elle tire.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Remo comprit que c'était un nouveau. La bonne procédure ne demandait pas d'interrogatoires sur-le-champ. Elle demandait que l'intrus soit retiré du secteur dangereux et, ensuite, longuement interrogé ailleurs.

— Je cherche la chambre Rose, dit Remo.

— Pourquoi ?

— Je passe la nuit ici et je suis allé à la salle de bains mais je me suis perdu en revenant. Je suis le Dalai Lama.

Il n'y eut qu'un instant d'hésitation, une fraction de seconde de confusion dans les yeux de l'agent et Remo se déplaça lentement sur sa droite puis très rapidement sur sa gauche. L'automatique avait quitté la main de l'agent et le pouce et l'index droits de Remo se posaient sur son artère carotide, en pinçant juste assez pour interrompre l'arrivée du sang et tout bruit. L'homme s'écroula, Remo le retint dans ses bras et le porta vers une chaise, sous un grand miroir ovale dans un cadre doré.

Il remit l'automatique dans l'étui sous l'aisselle de l'agent. Il n'avait que cinq minutes et devait maintenant se dépêcher.

Silencieux comme une ombre, flottant au lieu de marcher, apparemment, Remo arriva bientôt à la chambre présidentielle et y entra. La Première Dame était couchée sur le côté, les deux mains sous l'oreiller, et ronflait légèrement. Elle portait sur les yeux un masque bordé de strass pour ne pas être gênée par la lampe de chevet de son mari quand il lisait au lit. Le Président dormait sur le dos, les mains croisées sur son torse nu, le corps couvert du seul drap.

Les mains du Président remontèrent quand il sentit un objet léger tomber sur sa poitrine. Sa formation militaire lui avait appris à ne dormir que d'un œil. Il se réveilla tout de suite, tâta l'objet mais ne put déterminer ce que c'était, dans le noir. Il tendit la main vers sa lampe mais elle fut arrêtée en chemin par une autre main.

— C'est l'appareil qui redresse les dents de votre fille, dit Remo. C'était aussi facile de le prendre que ça le sera de vous avoir samedi.

— Vous êtes ce Remo, n'est-ce pas ? demanda le Président à voix basse.

— Oui. Toujours le même. Je viens vous dire que vous restez à la maison samedi.

— Vous n'avez encore rien découvert ?

— Juste assez pour me convaincre que vous êtes un foutu crétin si vous pensez aller à un fichu rallye en plein air pour caresser un tas de mômes alors que quelqu'un veut vous abattre.

— Nous ne sommes pas d'accord, Remo. J'irai.

— Vous serez un cadavre courageux. Nous vous avons déjà averti. Vous êtes de la viande froide. Vous êtes encore de la viande froide.

— C'est une opinion, dit le Président en baissant encore la voix parce que le petit ronflement régulier de sa femme s'était interrompu un instant. Je ne peux pas rester caché dans ce bâtiment pendant quatre ans.

— Pas pendant quatre ans. Rien que samedi.

— Bien sûr. Rien que samedi. Et puis dimanche. Et toute la semaine prochaine... le mois prochain... l'année prochaine.

Éternellement. J'irai.

La voix du Président était douce mais avec une intensité obstinée qui fit soupirer Remo.

— Je pourrais vous garder ici, dit-il.

— Comment ?

— Je pourrais vous casser la jambe.

— J'irais sur des béquilles.

— Je pourrais faire quelque chose à vos cordes vocales et vous réduire au silence pour quatre-vingt-seize heures.

— J'irais quand même et je regarderais quelqu'un lire mon discours.

— Vous êtes la plus entêtée des foutues mules de Sudistes que j'ai jamais connues.

— Avez-vous fini de me menacer ?

— Sans doute. À moins que je trouve autre chose à vous faire.

— Très bien. J'irai. C'est tout. Si vous ne pouvez rien faire, laissez tomber. Je tenterai ma chance.

— Aaaaah, vous me rendez malade, tous les politiciens, grommela Remo.

Il se dirigea dans l'obscurité vers la porte. La voix du Président le suivit.

— Je ne suis pas vraiment inquiet, Remo.

— Ça prouve une chose, sur deux. Vous êtes courageux ou stupide.

— Non. Simplement confiant.

— Ah oui ? Et quelle raison avez-vous d'être confiant ? demanda Remo, une main sur le bouton de porte.

— Vous. Vous imaginerez quelque chose. J'ai confiance en vous.

— Merde, grogna Remo, je n'avais pas besoin de ça. Et ne perdez pas l'appareil de votre fille. Les dentistes ne sont pas donnés, pour les gosses dont le père est mort.

CHAPITRE XI

À vrai dire, les infirmes n'excitaient pas Viola Poombs mais elle était prête à se sacrifier pour son art.

Alors elle s'habilla d'un chandail d'angora bleu pâle, qu'elle avait acheté exprès parce qu'il rétrécirait, et d'une jupe de toile blanche qui serrait ses fesses comme une paire de mains amoureuses.

Elle n'avait aucune intention de se déshabiller, pas ce soir et pas pour Sylvester Montrofort. Les yeux, mais pas les mains. Peut-être un petit pince-mi mais nettement pas de pelotage.

Elle fut introduite dans l'appartement de Montrofort par un maître d'hôtel en jaquette qui prit son léger châle blanc et parvint à restreindre son expression de mépris pour la tenue de Viola à un imperceptible haussement de sourcil.

Quand il la fit entrer dans la salle à manger, Montrofort était déjà assis dans son fauteuil roulant de l'autre côté de la table couverte de verres de cristal étincelants, de porcelaine fine et de couverts de vermeil.

— Miss Poombs, Monsieur, annonça le maître d'hôtel en escortant Viola dans la pièce uniquement éclairée par de vraies bougies dans de vrais chandeliers placés un peu partout.

Quand Montrofort la vit, il écarquilla les yeux. Il fit reculer son fauteuil d'entre les pieds de la petite table et, comme un crabe dément, il roula autour à toute allure. Déjà le maître d'hôtel retirait une chaise de la table. Montrofort lui donna une tape sur la main.

— Je ferai ça, dit-il.

Viola resta debout à côté de la chaise pendant que Montrofort l'écartait de la table. Elle s'approcha pour s'asseoir mais au même moment le pied arrière droit de la chaise se prit dans la roue droite du fauteuil d'infirme. Viola s'assit, tout au bord du siège, menaçant ainsi de faire basculer la chaise en avant.

Elle baissa les mains pour la tirer sous elle. La chaise ne bougea pas. Elle tira fort. La secousse fit avancer la chaise. Elle fit aussi avancer le fauteuil de Montrofort parce que le frein était desserré. Le dossier de la chaise poussée par Montrofort en roue libre se plaqua contre le dos de Viola avec assez de force pour la projeter sur la table. Sa tête tomba dans une assiette. Deux verres de cristal roulèrent par terre et se brisèrent.

Viola avait le souffle coupé parce que le bord de la table lui comprimait les poumons. La tête dans l'assiette, elle haletait en

cherchant à respirer.

— Quel plaisir de vous voir, mon enfant, dit

Montrofort qui s'efforçait subrepticement de dégager le pied de la chaise de sa roue.

Il finit par l'en arracher d'un tiraillement violent de ses bras musclés. Au même instant, Viola retrouva son souffle et se redressa. Le dossier de la chaise pointé vers le plafond manqua d'un cheveu l'assommer à la base de la nuque.

Viola était maintenant debout et Montrofort tenait sa chaise à deux mains à hauteur des yeux.

— Merde, souffla-t-il puis il dit d'une voix normale : Allons-nous essayer encore une fois, ma chère enfant ?

Il fit reculer son fauteuil, posa la chaise par terre, les quatre pieds solidement plantés et fit signe à Viola de s'asseoir. À cinquante centimètres de la table.

— Confortable, mon enfant ? demanda-t-il.

— Oui. Très, dit-elle.

Elle se leva, se pencha pour prendre un verre d'eau sur la table et se rassit. Montrofort ne quitta pas ses fesses des yeux quand elle bougea. Le maître d'hôtel croisait dans les parages, ne sachant s'il devait ou non porter secours. Il se baissa pour ramasser les morceaux de cristal par terre.

— Pas maintenant, Raymond, dit Montrofort. Apportez le vin.

Montrofort laissa Viola sur sa chaise, à cinquante centimètres de la table, et roula de l'autre côté.

Il prit place face à Viola, toujours largement écartée de la table. Il portait un foulard de soie bleu pâle dans l'échancrure de sa veste d'intérieur en velours bleu marine. Il le toucha et sourit.

— Nous sommes assortis, dit-il.

Viola resta sans expression.

— Mon foulard et votre chandail. Les couleurs sont assorties.

— Vous devriez parler plus fort, dit Viola. Je suis trop loin pour vous entendre.

Montrofort laissa échapper un grognement d'animal. Il allongea les deux bras sous la table surchargée, la souleva et pencha son corps pour faire avancer le fauteuil. Les roues s'immobilisèrent quand le bord de la table fut à quelques centimètres du joli ventre de Viola et il la reposa par terre avec précaution. Et sur le pied droit de Viola. Elle poussa un cri et arracha son pied de sous celui de la table.

— Ça va bien ? demanda Montrofort.

— Très bien, très bien, dit-elle en souriant. C'est vraiment une jolie table. Je suis contente d'être assise là.

Montrofort se roula en position devant son couvert, posa les coudes sur la table, le menton sur ses mains et sourit de son riche et beau

sourire.

— Je suis vraiment heureux que vous ayez pu venir.

Il contemplait les seins de Viola. Elle remarqua le regard et baissa les mains pour qu'aucun obstacle ne gêne le panorama. Elle colla ses épaules contre son dossier, en imaginant qu'elle essayait de réunir ses omoplates.

Les yeux de Montrofort s'arrondirent.

— Où est ce maître d'hôtel avec le vin ? gronda-t-il.

Viola feignit de bâiller et leva les bras au-dessus de sa tête. Ses seins se soulevèrent sous le chandail fin. L'angora chatouillait agréablement sa peau nue.

Les yeux de Montrofort ne la quittaient pas.

— Vous êtes ravissante ce soir, mon enfant. Particulièrement ravissante.

— Est-ce que vous savez quelque chose des droits d'adaptation d'un livre pour la télévision ? demanda-t-elle.

Raymond reparut avec une bouteille de vin, le premier pas de l'élégant plan de séduction de Montrofort. Il allait verser dans Viola Poombs autant de vin qu'il faudrait pour la bourrer et puis il la baiserait à mort.

— Je sonnerai quand j'aurai besoin de vous, Raymond, dit-il et il leva le verre que Raymond avait rempli pour l'admirer à la lueur des chandelles. Unouvray pétillant. Très rare. Très exquis. Comme vous. Vous permettez que je porte un toast ?

Viola haussa les épaules. Elle avait déjà vidé la moitié de son verre. Elle l'abaissa.

— Non, ce sera moi.

Elle se versa encore généreusement de ce vin à trente et un dollars la bouteille et en renversa sur la nappe. Elle haussa le verre au-dessus de sa tête.

— À l'argent, dit-elle.

— À nous, rectifia suavement Montrofort.

— À l'argent et à nous, déclara Viola puis elle vida le verre d'un trait. Versez-moi encore de ça, vous voulez ?

— Certainement, ma chère petite. Je ne partage pas entièrement votre toast à l'argent parce que j'ai tout l'argent dont j'aurai jamais besoin.

Les yeux de Viola se levèrent de la table pour croiser ceux de Montrofort. Tout l'argent qu'il voulait ?

— Tout l'argent que vous voulez ? dit-elle.

— Tout et plus encore, assura-t-il en lui rendant le verre rempli.

Il lui sourit. Il avait vraiment un beau sourire, pensait Viola. De belles dents. Il devait avoir un bon dentiste. Une bonne équipe de dentistes travaillant dans sa bouche. Quand on avait tout l'argent

qu'on voulait, et plus encore, on pouvait se permettre n'importe quelles dents qu'on voulait. C'était bon pour les nains infirmes d'avoir de bonnes dents. Les gens qui aimaient les dents pourraient avoir de l'attirance pour eux. Viola, elle, avait toujours eu un faible pour les gens qui avaient de belles dents.

— J'adore vos belles dents, dit-elle en buvant et renversant.

— Merci, mon enfant. Toutes à moi. Jamais une carie de ma vie.

Il était peut-être radin. S'il avait tout l'argent qu'il voulait et plus encore, pourquoi est-ce qu'il n'en dépensait pas pour ses dents ?

— Pourquoi ? demanda Viola en présentant son verre vide.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi est-ce que vous n'avez rien dépensé pour elles ?

Montrofort, un peu égaré, essaya de rire légèrement. Peut-être était-elle un peu folle, pensa-t-il.

— Votre travail au Congrès doit être très intéressant, dit-il en rendant un verre plein.

— Il a coûté combien, ce vin ? demanda Viola.

— Qui se soucie des prix ? Quel qu'il soit, c'était un bien petit prix à payer pour votre plaisir. Qui pense à l'argent ?

— Les gens qui sont trop radins pour faire bien arranger leurs dents ! cria Viola.

Elle punctua sa phrase en plaquant son verre de cristal sur la table. Le pied se cassa net, à deux centimètres de la base. Elle tint le reste comme si c'était un gobelet, et avala le vin. Quand elle eut tout bu, elle lança le verre apode sur la cheminée. Elle la manqua.

— Nous parlions de votre travail au Congrès, reprit Montrofort.

Il chercha des yeux un autre verre pour Viola, mais trois avaient déjà été cassés. Il ne restait que le sien. Il le remplit et l'offrit.

— C'est un boulot, dit Viola. Le salon de massage où je travaillais, ça c'était intéressant.

— Vous avez travaillé dans un salon de massage ? Comme c'est amusant.

— Ouais, dit Viola par-dessus le verre. Trois ans. C'est là que j'ai connu... oups, pas de noms.

— Je comprends, mon enfant, je comprends.

D'un salon de massage au Congrès. Comme c'est intéressant.

— Ouais. Il y avait plus d'argent dans le massage. Jusqu'à maintenant en tout cas. Avec ce livre que je vais écrire. Encore un peu de ce vin, d'accord ?

— Votre livre devrait être très intéressant.

Montrofort vida la bouteille dans le verre de Viola, le remplissant à moitié. Elle le prit.

— Ouais. Sur les achash... acha... sur les meurtres et tout ça.

— Ah oui. Les assassinats.

— Vous allez m'aider, dites ?

— Jour et nuit. En semaine et le dimanche. Nous pourrions aller visiter les lieux des grands assassinats de l'Histoire. Rien que vous et moi.

— Vaudra mieux amener quelqu'un pour vous pousser partout aussi. Je ne pousse pas trop bien.

— Naturellement, mon enfant.

— J'ai besoin de vous pour m'aider au livre parce que j'écris pas trop bien, et vous parlez comme si vous saviez vraiment écrire et tout et puis vous savez des choses.

— Non seulement je vous aiderai pour votre livre, mais quand vous aurez gagné votre million de dollars, je vous aiderai à gérer votre nouvelle fortune, si vous désirez.

— Pas la peine, déclara Viola. Je travaille pour le Congrès. Je sais tout sur les banques chui... chuiches.

— Ce n'est que le jardin d'enfants, vous savez, pour l'évasion des capitaux. Pour vraiment éliminer tout risque de découverte ; on doit laver ses fonds en Suisse et ensuite passer par d'autres comptes dans d'autres nations compréhensives. Les pays africains sont particulièrement précieux parce qu'ils font leurs lois bancaires à la mesure du client et pour cinq dollars on peut acheter tous les ministres des Finances de ce continent.

— Bien. Je vois. On s'inquiétera de ça plus tard.

— Très sage. D'abord le livre, ensuite l'argent.

La tête de Viola dodelinait. Ses paupières s'alourdissaient. Il était temps pour Montrofort de passer à l'action.

— Si nous allions dans mon studio discuter de cela plus longuement ? proposa-t-il. Nous pourrions attribuer les responsabilités à chacun de nous, pour assurer une bonne rédaction de ce livre.

— D'accord. Montrez le chemin. En avant ! cria-t-elle comme si elle commandait une charge de cavalerie. Allez roulez ! Vous saisissez ? Allez roulez ! Vous pigez ?

— Oui, ma chère enfant. Suivez-moi.

Montrofort recula de la table et roula vers une porte sur le côté de la salle à manger, une porte coulissante qu'il ouvrit avant de se retourner pour laisser passer Viola. Elle n'était pas avec lui. Elle était toujours assise à table, la tête dans son assiette, l'assiette à moitié pleine du vin de son verre renversé, et dormait paisiblement.

Montrofort roula vers elle. Elle respirait profondément, régulièrement.

Avec prudence, il avança un index et toucha un des seins de Viola.

— Unnnh, nnnh, marmonna-t-elle, les yeux toujours fermés. Pas les pattes. Les yeux.

— Je vous en prie, dit Montrofort à la fille endormie.

— Jush pince-mi. Pas les pattes. Mon dernier mot chur le chujet. Pas touche ou je vous roule dans la cheminée.

— Non, ma chère enfant.

Montrofort roula jusqu'à la porte principale de la salle à manger, l'ouvrit et appela Raymond d'un geste impérieux de l'index. Le maître d'hôtel se précipita.

— Emportez-la d'ici, ordonna Montrofort.

— Dois-je lui appeler un taxi, Monsieur ?

— Non, Raymond. Déposez-la simplement sur le trottoir. Je vais me coucher.

La risée de tout le monde, lui ? Il verrait bien qui allait rire samedi. Personne, personne dans tout le pays, sauf lui.

CHAPITRE XII

Le noir du ciel se diluait dans du gris foncé quand Remo revint dans la chambre d'hôtel. Chiun observait la porte, assis dans un coin sur une natte en paille de riz.

— Comment a marché ta merveilleuse idée ? demanda-t-il quand Remo entra.

— Je ne veux pas en parler.

— Cet homme est un idiot.

— Quel homme ?

— Quel homme ? L'homme à qui tu parlais. L'empereur aux drôles de dents.

— Comment savez-vous que je suis allé le voir ?

— Est-ce que je ne te connais pas, Remo ? Après toutes ces années, tu crois que je ne sais pas quelles bêtises tu vas imaginer ?

— Il ne veut pas m'écouter. Il ira au rallye samedi.

— C'est pour ça qu'il est idiot. Seul un idiot s'en va se jeter à la légère au-devant du danger, dont il ne connaît pas les dimensions. Vraiment, Remo, je ne sais pas comment ce pays a duré assez longtemps pour célébrer son bicycliclaire.

— Bicentenaire.

— Oui. En étant tout le temps gouverné par des idiots. Les Américains agissent toujours comme s'ils étaient protégés par Dieu. Ils conduisent ces horribles machines pétantes les uns contre les autres. Ils s'empoisonnent avec ce qu'ils appellent des aliments. Il y a un fumoir à Sinanju où on fume la morue et il sent moins mauvais que l'air qu'on respire ici. Malgré ça, vous avez duré pour célébrer votre bicycliclaire. Dieu protège peut-être les idiots.

— Alors il protégera peut-être le Président.

— Je l'espère. Mais pour ce qui est de savoir comment Dieu peut distinguer un de tes idiots d'un autre, ça me dépasse. Puisque vous vous ressemblez tous.

— À vrai dire, le Président a dit qu'il avait entière confiance dans le Maître de Sinanju. Qu'il se savait entre les mains les plus fortes, les meilleures du monde.

— Les mains, même les plus fortes et les meilleures, ne travaillent que lorsqu'elles ont quelque chose à saisir.

— Il a dit qu'il est sûr que vous allez le protéger.

— Impossible.

— Il dit que rien ne peut vous arrêter.

— Sauf la chose dont nous ne savons rien.

— Il a dit que s'il survit à cela, il passera à la télévision pour dire à tout le monde que la Maison de Sinanju était responsable de sa protection.

Chiun décroisa les bras et les laissa retomber à côté de lui.

— Il a dit ça ?

— C'est exactement ce qu'il a dit. Je me souviens de ses mots précis. Il a dit : « Si je survis à cela, je passerai à la télévision et je dirai que je dois tout au plus courageux, au plus merveilleux, au plus impressionnant, au plus magnifique... »

— Assez. Il est évident qu'il parlait de moi.

— Tout juste, dit Remo. Enfin, vous allez recevoir tout le respect que vous méritez.

— Je retire ce que j'ai dit. Cet homme n'est pas un idiot. Il n'est que malveillant.

— Il a foi en vous, c'est tout, protesta Remo.

— Dès que je l'ai entendu parler bizarrement, j'aurais dû m'en douter. On ne peut pas se fier à lui.

— Pourquoi êtes-vous tout fâché ? À cause d'un compliment ?

— Parce que si cet homme plein de dents passe à la télévision et dit que nous sommes responsables...

— Je suis heureux de constater que c'est nous, maintenant.

— S'il dit que nous sommes responsables de sa protection et puis si quelque chose lui arrive, que deviendra la bonne renommée de Sinanju ? Oh, la perfidie de cet homme !

— Alors nous devons le sauver, c'est tout, dit Remo.

Chiun hocha sombrement la tête.

— Il est de Géorgie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Staline était de Géorgie.

— C'est une autre Géorgie. Là-bas en Union soviétique, expliqua Remo.

— Ça ne change rien. Tous les Géorgiens sont pareils, d'où qu'ils soient. Staline ne valait rien non plus. Des millions de morts et pas de travail pour nous. Je n'ai jamais été aussi heureux que lorsque cet homme a été tué par sa propre police secrète.

— Allons, ne vous laissez pas abattre. Vous travaillez pour un Géorgien, maintenant, et vous avez beaucoup de travail. Vous devez m'aider à sauver le Président.

Les premiers rayons du soleil pénétraient dans la chambre et à travers le rideau rose diaphane ils traçaient des rais de lumière sur le visage jaune parcheminé de Chiun. Il se retourna vers la clarté et, le dos tourné à Remo, il murmura :

— Un Trou.

— Quoi ?

— Tu ne te rappelles jamais rien ? Le Trou. Ils vont l'attaquer et le forcer à entrer dans le Trou pour la véritable attaque. Nous devons trouver comment.

— Comment savez-vous qu'ils vont faire ça ?

— Les tueurs vont, les tueurs viennent, mais tout ce qu'ils ont jamais su ou été ou peuvent espérer savoir ou être, vient de la sagesse de Sinanju. Je sais qu'ils feront ça parce qu'ils semblent moins stupides que les meurtriers courants que vous avez dans ce pays. Par conséquent, ils imitent Sinanju et c'est ainsi que je m'y prendrais.

— Très bien, dit Remo. Nous devons trouver le Trou.

À l'autre bout de la ville, Sylvester Montrofort roulait dans le couloir vers son bureau personnel, à Paldor Services SA. Il appuya sur un bouton de l'accoudoir droit de son fauteuil et la porte coulissante de son bureau s'ouvrit devant lui. Il y avait déjà un homme à l'intérieur. Il était debout à une des fenêtres allant du sol au plafond et contemplait Washington à ses pieds à travers le verre teinté de marron. Il était très grand et avait des cheveux si noirs qu'ils en étaient bleus. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-cinq et son costume était large aux épaules et cintré à la taille mince, si admirablement coupé que le tailleur devait savoir que son unique fonction était de draper quelque chose de bien coupé autour d'une œuvre d'art déjà créée par la nature.

Montrofort détestait cet homme. Il le détesta encore plus quand il se retourna en entendant coulisser la porte et sourit à Montrofort avec autant de dents parfaites qu'en avait le nain. L'homme avait un beau hâle sain, une figure masculine mais pas burinée. Ses yeux étincelaient d'une vitalité qui apprenait au monde qu'il voyait de l'humour et de la gaieté où personne d'autre n'en voyait. Les mains qu'il levait vers Montrofort pour l'accueillir étaient longues, délicates et manucurées et capables, à l'occasion, d'enfoncer un pic à glace dans la tempe d'un ennemi.

Benson Dilkes était un tueur à gages et ses redoutables talents avaient contribué à la réussite de Paldor dans le monde international de la protection. Aucun des vendeurs de Paldor ne l'avait jamais su mais s'ils étaient si chaleureusement reçus dans les nouvelles nations en voie de développement par les présidents-à-vie, les empereurs-à-vie et les chefs invulnérables-à-vie, c'était parce que Dilkes était passé par ces pays quelques jours plus tôt pour monter un attentat qui avait l'air d'un vrai, mais en le manquant d'un cheveu. Il préparait le terrain, il labourait le champ où les vendeurs de Paldor moissonnaient de très riches contrats.

Et en ces rares occasions où un chef d'État étranger décidait qu'il

n'avait pas besoin de protection, même si la récente tentative d'assassinat l'avait manqué de peu, Dilkes lui prouvait généralement qu'il se trompait. Et, généralement, le successeur de ce chef d'État était plus circonspect. Et embauchait Paldor.

— Sylvester, comment allez-vous ? demanda Dilkes.

Il s'avança pour prendre les deux mains de Montrofort. Il avait une voix un peu grailonneuse, avec un léger nasillement virginien. Montrofort ne se laissa pas prendre les mains, et roula jusque derrière son bureau.

— Exactement comme la dernière fois que vous m'avez vu il y a deux jours, dit-il sèchement.

Dilkes sourit, ses dents blanches régulières superbes dans sa figure bronzée.

— Même deux jours sans vous voir me semblent une éternité.

— Épargnez-moi les conneries. Vous savez que Pruel a échoué hier ?

— J'ai vu ça dans les journaux du matin. Malheureusement. Il me semble, si vous avez bonne mémoire, que je m'étais porté volontaire pour cette mission.

— Et vous vous souviendrez que je vous ai dit d'être particulièrement prudent. Je ne veux pas de pans de chemise qui dépassent. Votre mission, c'est ce petit merdeux de révolutionnaire, Harley. Comment se débrouille-t-il ?

Avant de répondre, Dilkes alla s'asseoir dans un des trois fauteuils face au bureau de Montrofort. Il joignit les mains sous son menton.

— Comme nous nous y attendions. Il s'est très vite lassé d'acheter des appareils photo un par un et il achète maintenant à la douzaine, en exhibant ses liasses de billets et en se faisant bien remarquer pour l'enquête qui suivra éventuellement.

Montrofort hocha la tête, les yeux rivés sur la figure de Dilkes, maudissant la beauté de cet homme.

— Il faut pourtant que je vous avoue, Sylvester, que je ne sais toujours pas pourquoi vous persistez dans votre projet. Ils ont offert de reprendre les paiements.

— Je persiste parce que j'en ai assez d'être trimballé partout. Je ne suis pas une voiture d'enfant.

— Qui est-ce qui vous trimballe ? Payer un tribut, ce n'est guère une conduite offensante.

— Écoutez. Ils payaient. Et puis ils ont cessé de payer. Si je laisse passer ce coup-là, ils recommenceront à refuser de payer à un moment ou un autre. Il faut qu'ils sachent que nous sommes sérieux, sérieux, sérieux. C'est tout.

Dilkes haussa les épaules puis il acquiesça. Naturellement, cela n'avait rien à voir avec le sérieux de l'affaire. Le sérieux, c'était que

Sylvester Montrofort était un nain difforme et décidait finalement de prouver que, quel que soit l'aspect de son corps, il était un homme dont on devait tenir compte. Le raisonnement avait autant de chances de l'arrêter qu'un argument de renverser la marée.

Dilkes prit dans sa poche un jeton de casino et le fit tourner entre ses doigts.

— Bien sûr, le Président aura déjà prié le Congrès de se tenir à l'écart, dit-il.

— Plus probablement rien que les leaders. S'ils arrivent à imposer la discipline, nous aurons nos parlementaires massés juste à l'entrée du Capitole, attendant à l'intérieur.

Montrofort sourit pour la première fois de la journée et agita ses mains vers le ciel, imitant un oiseau qui s'envole.

— Le piège le plus sûr est celui que l'on pose sur le chemin d'un homme qui court pour éviter un piège, dit Dilkes.

— Encore un brin de votre sagesse orientale ? railla Montrofort.

— Vous devriez en lire davantage, Sylvester. Vous ne la trouverez pas dans les bibliothèques, Sylvester, mais si vous savez où chercher, il y a là toute une littérature qui nous dit à tous, dans ce curieux métier, tout ce que nous avons besoin de savoir.

— Je crois à la technologie, bébé, déclara Montrofort.

Il se sentait mieux, maintenant, et il haussa le niveau de la plateforme derrière son bureau, pour être à quinze centimètres au-dessus de Dilkes.

— Et moi je crois à Sinanju.

Cela rappela quelque chose à Montrofort. Il examina vivement Dilkes.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Je crois à Sinanju.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un très ancien ordre d'assassins. Les créateurs des arts martiaux. Invisibles au combat. Au cours des âges, ils ont exercé leurs activités dans toutes les cours, tous les palais, tous les empires. Il y a un vieil adage : « Quand la Maison de Sinanju ne bouge pas, le monde est en danger. Mais quand la Maison de Sinanju bouge, le monde ne survit que par tolérance. »

— Ce sont des Coréens, n'est-ce pas ? demanda Montrofort et il sourit légèrement en regardant le flegmatique, impeccable et imperturbable Dilkes continuer de faire rouler entre ses doigts le jeton de casino.

— Étaient des Coréens. Aux dernières nouvelles, il ne resterait plus qu'un Maître dans la Maison. Un très vieil homme frêle qui, s'il vit encore, doit avoir pris sa retraite. Personne ne l'a vu à ce jour. Qu'est-ce qui ne va pas, Sylvester ? Vous avez l'air d'avoir avalé un crapaud.

— Ce n'est pas tout à fait exact, Dilkes. Le nom du Maître est Chiun, il a quatre-vingts ans s'il a un jour et hier il était assis dans ce même fauteuil que vous occupez maintenant.

Le jeton de casino tomba sur le tapis. Dilkes se leva d'un bond comme s'il venait d'apprendre que le fauteuil était branché sur haute tension.

— Il était ici ?

— Oui. Là où vous êtes.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit que l'Amérique était décadente parce qu'elle n'aime pas les assassins. Il dit que la télévision américaine est décadente parce qu'elle a détruit son unique forme d'art pur. Il dit que les Blancs, les Noirs et la plupart des Jaunes sont décadents parce qu'ils sont des races inférieures. Et il m'a dit qu'il regrettait de ne pas m'avoir connu quand j'étais jeune, parce qu'il aurait pu m'empêcher d'être ce que je suis aujourd'hui mais que maintenant il était trop tard pour y remédier. Voilà ce qu'il a dit.

— Mais pourquoi ? Pourquoi était-il ici ?

— Très simple. Il défend le Président des États-Unis contre un ou des assassins inconnus.

Montrofort sourit. Pas Dilkes.

— Et je vais vous dire autre chose, Dilkes. C'est un des types que Pruel devait éliminer hier.

— Vous avez essayé de tuer le Maître de Sinanju ?

— Ouais. Et je crois que j'essaierai encore.

— Maintenant vous savez pourquoi Pruel a échoué.

Dilkes s'interrompit et regarda derrière lui, comme s'il craignait que quelque chose ou quelqu'un soit entré par la porte.

— Sylvester, il y a longtemps que nous sommes amis et associés, vous et moi.

— C'est vrai.

— C'est fini. Considérez-moi hors du coup.

— Pourquoi ? À cause d'un Coréen de quatre-vingts ans ?

— Je suis peut-être le plus grand assassin du monde occidental...

— Vous l'êtes.

— ... mais à côté du Maître de Sinanju je suis un joueur de banjo.

— Il est très vieux, insinua Montrofort.

Il était ravi. C'était un plaisir d'observer la panique de ce Dilkes plein de sang-froid. Il voyait même des gouttes de sueur sur son front bronzé.

— Très vieux, répéta-t-il.

— Et je veux le devenir. Je vais retourner en Afrique.

— Quand ?

— Il y a une heure. Faites ce que vous avez à faire vous-même.

Adieu, Sylvester.

Dilkes n'attendit pas de réponse. Il avança sur la plaque sensible devant la porte et elle coulissa. Elle se referma derrière lui au moment précis où l'encrier lancé par Montrofort la frappait.

— Lâche ! Infirmes émotionnel. Lâche.

Trouillard ! glapit Montrofort à la porte fermée, de sa voix la plus forte, sachant que Dilkes l'entendait. Vous n'êtes qu'un lapin froussard, pas un homme ! Un lâche ! Une larve au foie blanc !

Montrofort hurlait mais ne cessait pas de sourire.

CHAPITRE XIII

— Nous y voilà, dit Remo en levant la main vers la coupole de fonte très haute au-dessus du vestibule d'entrée du Capitole.

— C'est ici qu'on garde la Constitution ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas. Probablement.

— Je veux la voir.

— Pourquoi ?

— Ne sois pas condescendant, Remo. Depuis des années, je sais ce que nous faisons. Que nous travaillons en dehors de la Constitution pour que tout le monde puisse vivre à l'intérieur de la Constitution. Je veux voir cette Constitution pour bien comprendre ce que nous faisons et m'assurer que cela en vaut la peine.

— Ça paye le tribut en or tous les ans à votre village.

— Mon honneur et le sens de ma valeur personnelle n'ont pas de prix. Tu ne peux pas le comprendre, Remo, étant à la fois américain et blanc, mais quelques personnes sont comme ça. J'en fais partie. Nous attachons plus de valeur à notre honneur qu'à toutes les richesses du monde.

— Depuis quand ? demanda Remo. Vous travailleriez comme encaisseur pour une blanchisserie chinoise, si on vous payait assez.

Remo regardait derrière Chiun un groupe d'hommes, dans un coin de l'immense vestibule.

— Oh non. Oh non, assura Chiun. Et pourquoi regardes-tu ces gros hommes qui boivent trop ?

— Je crois les reconnaître. Des hommes politiques, je crois. Peut-être des parlementaires.

— Alors je veux leur parler, déclara Chiun en s'éloignant de Remo.

Le président de la Chambre fut le premier à voir approcher le petit homme jaune.

— Silence, vous autres, murmura-t-il et il se tourna, souriant, vers Chiun qui avançait sans sourire, comme un professeur allant affronter un amphithéâtre de parents dont les enfants ont été recalés.

— Êtes-vous un parlementaire ?

— En effet, Monsieur. Que puis-je pour vous ?

— Il y a très longtemps, j'étais très en colère contre vous parce que vous avez diffusé votre spectacle du Gaterwater avec tous vos gros hommes qui parlaient et que vous avez ôté des écrans mes beaux drames de télévision. Mais maintenant mes beaux drames ne sont plus beaux, parce qu'ils sont décadents, alors cela m'est égal de ne plus les

voir. Où est la Constitution ?

— La Constitution ?

— Oui. Vous en avez entendu parler. C'est le document que je suis censé protéger, pour que vous puissiez tous être heureux comme des huitres pendant que je ne fais que travailler, travailler et travailler pour vous. La Constitution.

Le président de la Chambre fit un geste d'ignorance.

— Du diable si je le sais. Neil ? Tom ? Vous savez où est la Constitution ?

— À la bibliothèque du Congrès, je crois, hasarda Neil.

Il avait une maigre figure pincée au teint malsain, marbrée de rouge. Des cheveux gris clairsemés couronnaient sa tête en mèches désordonnées.

— Peut-être aux archives nationales, supposa le nommé Tom dont la figure forte et ouverte invitait à la confiance et avait l'air d'avoir été taillée dans une belle pomme de terre bien saine.

— Vous travaillez ici, Messieurs ? demanda Chiun.

— Nous sommes des représentants du peuple, Monsieur. Enchanté de vous connaître, dit Neil en tendant la main.

Chiun ne la prit pas.

— Et vous travaillez pour la Constitution mais vous ne savez même pas où elle est ?

— Je travaille pour mes électeurs, dit Neil.

— Je travaille pour ma famille, dit Tom.

— Je travaille pour mon pays, dit le président de la Chambre.

— Mais dans le temps, je travaillais pour Colgate, ajouta aimablement Neil.

— Ce n'est rien, ça, déclara Tom. Moi je livrais des journaux par les froids matins d'hiver.

— Des fous, grogna Chiun. Tous des fous.

Il retourna auprès de Remo.

— Quittons cet asile d'aliénés.

— Vous avez dit que nous devons trouver le Trou où le Président est vulnérable. Il va parler sur les marches du perron. Alors, où est le Trou ?

Chiun ne l'écoutait pas.

— Ceci est un drôle de bâtiment.

— Pourquoi ? demanda Remo.

— Il est très propre.

— Il coûte assez cher. Il peut être propre, c'est bien le moins.

— Non. Il est plus propre que ça. Il n'y a jamais eu de château qui ne soit pas infesté. Mais celui-ci ne l'est pas.

— Comment le savez-vous ? Il peut y avoir des petites bestioles partout, qui vous guettent et attendent la nuit pour pouvoir sortir de

leurs cachettes et danser.

— Danse sur ta figure, dit Chiun. Il n'y en a aucune ici et c'est très insolite dans un château.

— Ce n'est pas un château, Chiun. Ce n'est pas un palais. Nous sommes en démocratie. Les cancrelats sont peut-être monarchistes.

— Ce pays est gouverné par un homme ? demanda Chiun.

— Plus ou moins.

— Et il a une organisation secrète dont nous faisons partie ?

— Oui.

— Et nous tuons ses ennemis chaque fois que nous le pouvons ?

Remo laissa passer ce flot d'inévitable.

— Alors ce pays est comme tous les autres, déclara Chiun. Sauf qu'ici, ça prend plus de temps pour faire les choses. La différence entre ce palais et une monarchie absolue, c'est que la monarchie absolue est plus efficace.

— Si elles étaient si efficaces, pourquoi est-ce qu'elles ne pouvaient pas se débarrasser des cancrelats dans ses palais ?

— Remo, par moments, tu es incroyablement stupide.

— Hah ! Pourquoi ?

— Écoute ton grognement nasal. « Hah ». On croirait que je ne t'ai jamais appris à parler, à t'entendre.

— Ne corrigez pas ma façon de parler. Parlez-moi des cancrelats.

— Les cancrelats sont toujours avec nous. Ils abondent. Dans les Pyramides, dans les fabuleux temples de Salomon, dans les châteaux des Louis français, ils abondent.

— Et nous n'en avons pas ici ?

— Bien sûr que non ! Tu les entends ?

— Non, avoua Remo.

— Alors, tu vois bien !

— Vous voulez dire qu'on peut entendre les cancrelats ?

— Je refuse de croire qu'un Maître de Sinanju en a été réduit à ça ! s'exclama Chiun. Me trouver là dans l'enceinte sacrée de ton je ne sais quoi...

— Le Capitole. Le palais du Congrès.

— Oui. Ça. Me trouver là dans cette enceinte sacrée, en train de parler de cancrelats à quelqu'un qui ne vaut pas mieux qu'un cancrelat. Mes ancêtres me jugeront durement pour avoir laissé Sinanju être traîné dans la boue de cette façon.

— Si je suis un cancrelat, et si nous sommes associés à égalité, qu'est-ce que vous êtes ?

— Un entraîneur de cancrelats. Ah ! Malheur à Sinanju !

CHAPITRE XIV

— Je n'ai rien, dit Remo pour la deuxième fois.

— Ça ne va pas du tout.

La voix de Smith était plus citronnée que jamais, et saccharinée par-dessus le marché.

— Ah ça ne va pas, hein ? Alors essayez ça pour voir ! Je n'ai rien et je suis sûr que je ne vais rien avoir.

— Essayez ça aussi pour voir, dit Smith. Vous êtes tout ce que nous avons, pour l'amour de Dieu. Nous n'avons plus beaucoup de temps. Je...

— Smitty, interrompit Remo. Quel est le cours d'un marché à terme sur les tripes de porc ?

— Trois mille quatre cent douze dollars, mais...

— Et le cours du change du florin hollandais contre le dollar américain ?

— Trois virgule vingt-sept florins pour un dollar. Où voulez-vous en venir ? Nous sommes chargés de notre plus grave mission et nous...

— Et quel est le prix de l'or, aujourd'hui ?

— Cent trente-sept dollars vingt-deux l'once... Je suppose que ces questions ont une raison ?

— Oui. La raison c'est que vous avez soixante-trois millions de gens à vos ordres et que vous savez tout sur le marché du guano en Afghanistan et combien de tonnes d'os de poulet les Zoulous achètent par an pour se fourrer dans le nez et combien ils les paient, que vous pouvez savoir n'importe quoi et maintenant que ça devient épineux, c'est à moi que vous vous adressez. Eh bien je n'ai pas vos foutues ressources. Je ne sais pas comment tout savoir. Je ne sais pas qui va tenter de tuer le Président. Je ne sais pas comment ils vont essayer de s'y prendre. Je ne sais pas comment les en empêcher. Et je crois qu'ils vont réussir. Et je crois que si vous voulez les arrêter, vous devriez prendre votre sacrée organisation et vous en servir et si vous ne le pouvez pas, vous n'avez qu'à vous la mettre au cul. Voilà ce que je pense.

— Très bien, dit calmement Smith. Vos objections sont notées et classées. Vous êtes allé au Capitole ?

— Oui. Et je n'ai rien trouvé à part trois parlementaires qui sont gras et un Neil qui travaillait dans le temps pour Colgate.

— Vous ne voyez pas du tout comment on pourrait tenter un assassinat ?

— Pas du tout.

— Et Chiun ? Qu'est-ce qu'il pense ?

— Il pense que c'est anormal qu'il n'y ait pas de cancrelats dans le Capitole.

— C'est merveilleux, dit Smith et sa voix aurait paru sarcastique si elle ne l'avait pas toujours été. C'est ce que vous pouvez me dire de mieux ?

— Oui. Et si vous voulez en savoir plus, vous n'avez qu'à lire le rapport de la commission Warren. Ça vous apprendra peut-être quelque chose, répliqua Remo.

— C'est bien possible. Je suppose que vous allez continuer à travailler ?

— Supposez ce que vous voulez, dit Remo.

Il raccrocha et se tourna avec colère vers Chiun, qui était assis dans la position du lotus sur une natte en paille de riz. Son kimono de jour doré était gracieusement étalé autour de lui. Il avait les yeux fermés et la figure sereine. Il paraissait si paisible qu'on aurait pu croire qu'il s'évaporerait d'un instant à l'autre dans une bouffée de parfum de glycine. Levant une main vers Remo, il soupira.

— Tes problèmes ne m'intéressent pas, dit-il.

— Vous êtes d'un grand secours.

— Je te l'ai dit. Tu dois trouver le Trou. C'est ainsi que cette tentative de meurtre...

— D'assassinat, rectifia Remo.

— Faux. Un assassinat est commis par un assassin. C'est un acte d'adresse, de talent, d'entraînement. Tant qu'on ne me prouvera pas le contraire, ce n'est qu'un meurtre grossier. Et je te prie de ne pas m'interrompre. C'est impoli. Tes manières deviennent intolérables.

— Pardon si je suis impoli. Je vous demande sincèrement pardon. Smith m'engueule, le Président va être assassiné et vous rouspétez parce que je suis impoli.

— Un être humain ne doit pas cesser de se conduire en être humain sous prétexte que de petites irritations viennent compliquer sa vie quotidienne, déclara Chiun. Quoi qu'il en soit, tu dois trouver le Trou. C'est par ce moyen qu'ils vont essayer de tuer cet homme plein de dents.

— Et qu'est-ce que je fais, si je trouve ce trou ?

Les yeux de Chiun s'arrondirent comme ceux d'un jockey qui vient juste de trouver un passage inattendu à la corde. Ils exprimèrent de la joie à la perspective de coiffer Remo au poteau. Lequel leva une main.

— Ne vous fatiguez pas, dit-il. Je sais. Je peux trouver le trou dans ma tête. Dans mon gros estomac. Ou ailleurs. Gardez vos insultes pour vous, Chiun. J'ai des problèmes.

— Alors trouve le Trou.

— Fichez-moi la paix. Je n'ai pas besoin de philosophie orientale en ce moment.

— La sagesse est toujours utile. S'il prête attention aux allées et venues du soleil, le ver n'est pas mangé par l'oiseau.

— Aaaaah ! fit Remo écœuré et il courut vers le mur derrière Chiun.

Ses pieds s'y plaquèrent, à un mètre cinquante du sol, et il courut en se retournant sur lui-même. Quand ses pieds furent presque au plafond et sa tête presque sur le plancher, il exécuta lentement un saut périlleux pour retomber sur ses deux jambes.

— Travaille les coins, dit Chiun.

Puis il ferma les yeux et joignit délicatement les mains.

— Aaaaah ! répéta Remo.

Mais il travailla les coins, en montant le long d'un mur, en tournant le coin, en redescendant par le mur perpendiculaire pour retomber par terre, traverser la pièce, recommencer, découpant la chambre en quatre triangles, ses pieds ne touchant que quatre fois le plancher à chaque circuit.

Il s'y appliquait encore quand on frappa à la porte.

Remo s'arrêta. Chiun avait les yeux fermés. Remo ne savait pas depuis combien de temps il s'exerçait, si c'était dix minutes ou une heure. Son cœur battait toujours au même rythme, cinquante-deux pulsations comme au repos, sa respiration n'avait pas varié, il n'avait pas une goutte de sueur sur le corps. Il y avait plus d'un an qu'il n'avait pas transpiré.

Derrière la porte, il y avait un chasseur, une grande enveloppe blanche à la main.

— On vient d'apporter ça pour vous, Monsieur.

Remo regarda l'enveloppe. Elle était adressée, au stylo-feutre, à Remo McArgle, le nom qu'il avait signé sur le registre de l'hôtel. Pas d'adresse d'expéditeur. Il la tâta. Elle semblait contenir un livre. Il la rendit au jeune chasseur.

— Je n'en veux pas.

— Il n'y a rien à payer, dit le chasseur.

— Pourquoi dis-tu ça ? demanda Remo. Tu crois que je suis pauvre ?

— Non, Monsieur. Pas dans cette chambre. Mais simplement, si vous ne prenez pas le paquet, qu'est-ce que je vais en faire ? Il n'y a pas d'adresse d'expéditeur.

— Oh bon, ça va, je le prends. Tiens. Pour toi.

Remo fouilla dans sa poche, en retira une liasse de billets et la donna au chasseur sans les compter. Le gamin la regarda.

— Oh non, Monsieur.

Il feuilleta la liasse, il vit des billets de dix dollars, de vingt et même un de cinquante.

— Vous faites erreur.

— Pas d'erreur. Prends ça. Achète-toi un hôtel. J'ai été pauvre dans le temps et je ne veux pas que tu me prennes pour un pauvre. Empoche ça. Et ma monnaie aussi.

Remo retourna ses poches et donna au chasseur plusieurs dollars en pièces de dix et vingt-cinq centimes. Il avait depuis longtemps résolu le problème de la petite monnaie en la jetant simplement dans la rue avant qu'elle s'accumule trop. Le petit chasseur haussa les sourcils.

— Vous êtes sûr, Monsieur ?

— Je suis sûr. Va-t'en. Je travaille les coins et ensuite je vais chercher le Trou et soixante-trois millions de personnes ne peuvent rien trouver du tout et c'est à moi de trouver tout seul. Ça ne te ficherait pas en rogne ?

— Pour sûr, Monsieur.

— Adieu, dit Remo et, avant de claquer la porte, il cria dans le couloir : Et je ne suis pas pauvre non plus !

La porte refermée, Chiun déclara :

— Si, tu es pauvre. Tu n'es qu'une pauvre imitation d'homme raisonnable. Si l'avenir de la race avait dépendu de toi, il dormirait encore dans les arbres.

— Je ne veux pas en entendre parler. Je veux lire mon courrier.

Remo ouvrit l'enveloppe d'un ongle tranchant comme un coupe-papier. À l'intérieur, il y avait un livre : *Résumé du Rapport de la Commission présidentielle sur l'assassinat du Président Kennedy*. Il n'y avait pas de mot. Remo jeta par terre le volume à reliure bleue.

— J'avais bien besoin de ça, grommela-t-il. Smitty m'envoie un livre à lire.

— Avec toutes ces interruptions, il m'est de plus en plus difficile de méditer. D'abord l'empereur fou au téléphone et puis tu travailles les coins avec des pieds en plomb, en soufflant comme un tif-tif...

— Teuf-teuf, marmonna Remo.

— Et ce gamin à la porte. Trop c'est trop.

Chiun se releva comme une volute de fumée montant d'un brûle-parfum. Du même mouvement, il ramassa le livre.

— Quel est ce document ? demanda-t-il.

— Un rapport que le gouvernement a fait faire quand le Président Kennedy a été assassiné.

— Est-ce que tu as lu ce livre ?

— Non, je préfère une littérature plus légère, Kant, Schopenhauer, Leopardi, Zénon.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il ne voulait pas ?

— Qui ne voulait pas ?

— Ce que tu viens de dire. Le léopard disait non.

— Laissez tomber, marmonna Remo.

— On peut toujours s'améliorer l'esprit en lisant. Dans ton cas, c'est peut-être la seule voie qui te reste.

Chiun ouvrit le livre et contempla une page.

— C'est un joli livre.

— Heureux qu'il vous plaise. Considérez-le comme un cadeau que je vous offre. Avec affection.

— C'est très gentil de ta part. Tu n'es pas entièrement mauvais.

— Appréciez-le et amusez-vous bien. Je sors.

— Je vais m'efforcer de me passer de toi, dit Chiun.

Dans le hall de l'hôtel, Remo chercha dans l'annuaire le numéro du *Secret Service*. Il fouilla dans ses poches, pour trouver une pièce de dix centimes, mais elles étaient vides.

Il aperçut le chasseur qui avait apporté le livre et lui fit signe. Le gamin arriva en traînant les pieds, craignant que Remo ait retrouvé la raison et lui réclame l'argent.

— Dis-moi, petit, tu peux me prêter dix centimes ?

— Oui, Monsieur, répondit le garçon et il lui remit exactement une pièce de dix centimes.

— Et je ne suis pas pauvre, déclara Remo. Je te les rendrai.

Manifestement, le *Secret Service* n'avait pas encore assimilé la pleine signification du nouvel esprit du gouvernement de Washington ouvert au peuple, car lorsque Remo arriva, pour parler à quelqu'un d'un complot pour assassiner le Président, on ne lui indiqua pas le bureau qu'il voulait. Il fut escamoté dans une pièce où quatre hommes exigèrent de savoir qui il était et ce qu'il cherchait.

— Tu comptes faire ça quand ?

— Faire quoi ? demanda Remo.

— Fais pas le malin, mon petit père.

— Ne vous inquiétez pas, je ne risque pas d'essayer. Ça me ferait trop remarquer par ici.

— Faudra qu'on te garde à vue un moment.

— Écoutez, je cherche un type. Il n'arrête pas d'avaler des comprimés. J'oublie son nom mais tout le monde doit connaître son estomac fragile. Je lui ai parlé hier.

— Tu veux dire Benson ?

— Probablement. Je lui ai parlé hier, avec une commission parlementaire.

— Vous faites partie d'une commission parlementaire ?

— C'est ça.

— Laquelle ?

— La Sous-commission des Affaires du dessus. Je suis le secrétaire du milieu.

— Je ne connais pas celle-là.

— Appelez Benson, vous voulez ?

Quand Remo fut introduit quelques minutes plus tard dans le bureau de Benson, le directeur adjoint avalait une poignée de comprimés, comme si c'était des cacahuètes salées et s'il guettait un portefeuille de ministre.

— Bonjour, dit-il en s'étrangeant et toussant.

— Buvez un peu d'eau, conseilla Remo et, comme Benson obéissait, il grommela : Je croyais que Chiun vous avait guéri des médicaments. En parlant de l'œuf.

— Oui. Tout a été parfait pendant une journée. Mais aujourd'hui, tout a mal commencé et je me suis retrouvé accroché.

— Persévérez, c'est l'unique solution. Les premières semaines sont les plus dures.

— C'est ce que je vais faire. Je vais encore essayer dès que je serai débarrassé de cette pile de papiers sur mon bureau.

Remo contempla l'immense tas de rapports et de courrier sur le bureau métallique façon faux bois et se retint de secouer la tête. Benson ne renoncerait jamais aux médicaments parce que jamais il n'en trouverait le temps. Il y aurait toujours trop de travail, ou une femme trop acariâtre ou un temps trop mauvais. Il y aurait toujours quelque chose pour l'en empêcher, pour le faire remettre à demain et il continuerait à se gaver de comprimés. Mieux vivre par la chimie. Mieux vivre et mourir plus vite.

— Alors, que puis-je pour vous ? demanda Benson, sa quinte de toux passée.

— Vous savez que la menace est venue. Le Président doit être tué demain.

Benson regarda Remo dans les yeux et inclina la tête.

— Nous le savons. Nous sommes sur l'affaire. Ce que je ne comprends pas, c'est comment vous êtes si bien au courant.

— Le Congrès, dit Remo en guise d'explication.

— Si le Congrès savait quelque chose là-dessus, ce serait déjà dans tous les journaux. Qui êtes-vous, au juste ?

— Ça n'a pas d'importance. Simplement, nous sommes du même bord. Je veux en savoir plus sur les paiements que vous avez faits dans le passé.

Benson cligna rapidement des yeux.

— Je ne crois pas que je puisse vous révéler ça.

— Si vous voulez, je peux demander au Président des États-Unis de vous téléphoner pour vous dire de me le révéler, répliqua Remo en soutenant froidement le regard du directeur adjoint.

Benson avait les yeux rougis, ceux d'un homme qui avait pris très tôt la mauvaise habitude de trop travailler et s'était aperçu que la

bureaucratie découvrait avec un instinct sûr ce genre de personnes et les surchargeait de travail jusqu'à ce qu'elles s'écroulent sous le fardeau. La masse de travail de Benson ne diminuerait que le jour où la bureaucratie s'apercevrait qu'il était mort depuis trois mois.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit-il. Je suppose que ça ne peut pas faire de mal que je vous parle de ça.

Parler à Remo, cela signifiait un coup de téléphone en moins à recevoir, une demi-douzaine de notes de moins tombant sur son bureau, un problème de moins à rapporter chez lui. C'était une faute, mais de celles que commettent les surmenés. C'était ainsi que s'écroulaient les empires. Parce que les gens étaient trop occupés pour être prudents.

— Nous avions l'habitude d'envoyer l'argent à un compte bancaire en Suisse, expliqua Benson. Je vous l'ai dit, je crois. Walgreen s'en occupait pour nous.

— Et l'argent s'arrêtait là ?

— Non. Nous l'avons fait suivre de là mais il allait à différents comptes, dans six ou sept pays différents. La plupart en Afrique. Et ça finissait par se perdre et nous n'avons jamais pu épingler personne comme ça.

— Pas d'indices ? Pas d'hypothèses ?

— Aucune.

— Et vous n'avez toujours rien sur les festivités de demain ? demanda Remo.

— Rien, dit Benson et il examina Remo d'un air songeur. Je ne sais pas, mais j'ai dans l'idée que vous êtes plus qu'un simple sous-fifre de parlementaire.

— C'est une possibilité. Vous avez tout fait, pour demain ? Pour la protection ?

— Tout. Chaque arbre. Chaque poteau téléphonique. Chaque bouche d'égout. Chaque toit à portée de mortier. Tout. Nous avons fait absolument tout ce que nous pouvions, bouché tous les trous qui nous venaient à l'idée. Et pourtant, j'ai l'impression que ça ne suffit pas.

— Nous nous en tirerons peut-être, tant bien que mal, murmura Remo.

Il avait soudain pitié de Benson et lui envoyait cette vocation du devoir qui le poussait à un surmenage destructeur.

— Vous avez mis vos meilleurs agents là-dessus ? demanda-t-il en se levant pour gagner la porte.

Benson jetait un comprimé d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau. Il leva les yeux.

— Oui, et je dirige l'équipe moi-même.

— Bonne chance.

— Merci. Nous allons tous en avoir besoin, marmonna Benson.

— Peut-être.

Conformément à des ordres reçus par téléphone, Osgood Harley acheta quatre magnétophones à cassette dans un magasin de fournitures de bureau de K Street. Il paya avec quatre billets neufs de cinquante dollars. Puis, maugréant parce que le carton était lourd et encombrant, il héla un taxi devant le magasin.

Quand Harley arriva devant son immeuble minable, il voulut payer la course avec un billet de cinquante.

— Pas de monnaie, mon petit père, dit le chauffeur.

— Vous n'en voyez pas souvent, je suppose, dit Harley.

— Pas dans ce quartier. Qu'est-ce que vous avez de plus petit ?

— Ce qui vous plairait.

— Un joli petit billet de cinq serait plaisant, répondit le chauffeur en jetant un coup d'œil aux trois dollars quarante-cinq de son compteur.

— Vous l'avez.

Harley donna les cinq dollars et attendit sa monnaie, que le chauffeur compta laborieusement, sans se presser, en laissant tout le temps à Harley de considérer les vertus du pourboire.

Harley fourra la monnaie dans sa poche sans la compter. Il n'avait tiré qu'à moitié le carton du taxi quand le chauffeur démarra.

— Hé, doucement ! cria Harley par la portière encore ouverte.

— Radin, va te faire foutre avec tes billets de cinquante dollars ! lui lança le chauffeur.

Il accéléra. Le taxi fit un bond en avant. Le carton de magnétophones glissa mais Harley le rattrapa avant qu'il tombe sur le trottoir. Puis il le souleva, le cala sous son menton et monta à pied à son quatrième en marmonnant des injures.

CHAPITRE XV

Remo savait pourquoi les hommes du *Secret Service* avaient des ulcères, faisaient des dépressions nerveuses et représentaient le plus gros pourcentage de retraites anticipées de tout le service public fédéral.

Parce qu'on leur demandait l'impossible. C'était impossible d'essayer de protéger le Président. Si quelqu'un tenait assez fortement à sa mort et n'avait pas peur de mourir lui-même, une attaque de kamikaze réussirait.

Tout ce que le *Secret Service* pouvait faire, c'était d'essayer de protéger le Président contre des assassinats préparés, contre des complots dont les mobiles étaient quelque peu différents de la haine aveugle et irraisonnée. Et ces hommes y travaillaient.

Remo avait examiné les toits de tous les immeubles à portée de vue et de tir des marches du Capitole, où le Président prendrait la parole dans la matinée. Le *Secret Service* y était déjà passé. Remo vit les traces des pas sur les terrasses de goudron et de gravier, là où des hommes avaient grimpé et tout fouillé.

Ils avaient examiné aussi les arbres, les poteaux téléphoniques, les lampadaires, les égouts, les plaques des bouches d'égouts. Remo les vérifia aussi et trouva les scellés que le *Secret Service* avait placés sur les couvercles. Dans la matinée, ils referaient le tour pour s'assurer que personne n'y avait touché.

Le *Secret Service* avait relevé la marque et les numéros de tous les véhicules garés dans le quartier et les avait fait passer dans leurs ordinateurs, pour les comparer avec la liste de tous ceux qui avaient déjà menacé un Président, n'importe lequel. Si une des voitures avait appartenu à quelqu'un qui avait pu parler un jour de tuer un Président, ils auraient passé la ville au peigne fin pour le mettre en état d'arrestation.

Remo consacra la nuit entière à son inspection. Chiun lui avait dit de chercher le Trou. Mais où ? Et quel rapport une ancienne légende coréenne pouvait-elle avoir avec l'assassinat d'un Président du XX^e siècle ? Malgré tout, Walgreen avait sauté à Sun Valley. C'était là l'emploi classique du Trou par un assassin. Et le truc avait marché.

S'il y avait des ennuis au Capitole dans la matinée, le *Secret Service* pousserait probablement le Président dans une voiture et le ferait partir de là en vitesse. Il était inconcevable que le *Secret Service* ne soit pas certain de la sécurité de ses véhicules, que rien n'y avait été caché,

pas de bombes, pas de gaz toxiques. Inconcevable que la route d'évasion du Capitole ne soit pas surveillée par des agents tout le long du chemin.

Du rose commençait à strier l'horizon alors que Remo se tenait en face du Capitole et observait les gardes observant la plate-forme où le Président prononcerait son discours.

Chiun se trompait peut-être, pensait-il. L'attaque contre le Président serait peut-être simple et directe, une bombe banale. Remo en avait le frisson. La pensée lui vint, et refusa de le quitter, que quelqu'un pourrait avoir un foutu mortier par là, quelque part en ville, et lancer avec une précision assez juste un obus à fragmentation dans le voisinage du Président, pendant qu'il prenait la parole. Et Remo n'y pourrait absolument rien.

La plate-forme, peut-être, la plate-forme elle-même ? Allez savoir.

Remo se détacha du mur contre lequel il s'appuyait et avança dans l'ombre d'un arbre. Il progressa lentement, d'ombre en ombre, en traversant la rue illuminée vers les marches du Capitole. Les deux gardes flanquant la plateforme regardaient résolument devant eux, vers la rue, comme si c'était le seul endroit d'où viendrait un danger. À la base du bâtiment, il grimpa le long du mur et se laissa tomber avec légèreté par-dessus la rampe du perron.

Il était maintenant derrière les gardes. Ils ne l'entendirent pas et ne se retournèrent pas quand il descendit des marches comme s'il sortait du Capitole. Il se glissa sous l'estrade de bois et d'acier installée en encorbellement sur une douzaine de marches de pierre, et examina tous les joints de la construction.

Rien de suspect. Il inspecta le dessous de la plate-forme, centimètre par centimètre, il passa le bout de ses doigts le long des madriers de bois et des poutrelles d'acier qui la soutenaient. Il chercha dans le bois des points faibles indiquant qu'une charge quelconque y avait été placée. Rien.

Ses ongles tapèrent très légèrement les poutrelles, pour guetter des variations sonores révélant qu'une tubulure creuse ne l'était plus. Mais tout était creux.

Le jour commençait à filtrer entre les planches au-dessus de sa tête. Il entendait les gardes, de chaque côté de l'estrade, se déplacer lourdement d'un pied sur l'autre. Dans le calme de l'aube de Washington, où pas un souffle d'air ne bougeait, il sentait l'odeur de viande de leur haleine. L'un d'eux avait bu de la bière, aussi. Le relent aigre du grain fermenté assaillit les narines de Remo. Et dire que, dans le temps, il avait aimé la bière !

— Des tas de conneries, tout ça, dit un des gardes.

L'accent était du Pittsburgh pur, le nasillement campagnard avec les dures consonnes de la ville fichées dedans comme des clous dans

une planche.

— Quoi, ça ? demanda l'autre.

— Qu'est-ce qu'on fout là debout toute la nuit ? Qu'est-ce qu'ils attendent ? Des termites ?

— J'en sais rien, dit l'autre.

La voix était de New York. Remo se dit que Washington était une des rares villes au monde à n'avoir aucun accent particulier et personnel. Elle était pleine de gens et d'accents venus d'ailleurs. Le seul changement, en dix ans, c'était qu'il y avait plus de voix du Sud. Et ça risquait de finir brutalement dans quelques heures, pensa Remo. L'idée lui fit froid dans le dos.

— Ils s'attendent peut-être à des pépins ou quelque chose, dit New York.

— Si c'était ça, c'est sûr qu'ils annuleraient tout, répliqua Pittsburgh. Ils garderaient le Président dans la Maison-Blanche et ne le laisseraient pas sortir.

— Ouais. Probable, grogna New York. S'ils avaient du bon sens, au moins.

Remo hocha la tête. C'était juste. Si quelqu'un avait deux ronds de bon sens, ils garderaient le Président dans la Maison-Blanche jusqu'à ce que le danger soit passé. Au diable la liberté de la présidence et au diable ce que le Président jugeait devoir faire. Remo venait de prendre les décisions pour la journée. Le Président resterait chez lui.

Remo roula de sous la plate-forme et il remontait les marches quand il rencontra Viola Poomb qui sortait du Capitole. Elle lissait la jupe de son tailleur de toile blanche.

— Remo ! cria-t-elle.

Les gardes tournèrent la tête pour les regarder. Remo ne voulait pas avoir l'air de s'enfuir. Il s'arrêta et attendit que Viola le rejoigne.

— Vous faites des heures supplémentaires ? demanda-t-il.

— Oui. Et pas d'histoires avec vous non plus ! Qu'est-ce que vous faites là ?

— Rien. Je me promène.

Remo descendit avec elle.

— Est-ce que votre ami oriental m'aidera vraiment à écrire mon livre ?

— Bien sûr. C'est ce qu'il recherche le plus dans la vie. La publicité personnelle.

— Bien, déclara Viola. Alors ce sera un grand livre et je gagnerai des tonnes d'argent.

— Et vous paierez des tonnes d'impôts.

— Oh non. Pas moi. Je trouverai un moyen pour le mettre en sûreté.

Ils étaient maintenant sur le trottoir et s'éloignaient du Capitole.

— Ah oui, bien sûr, dit Remo. Les banques suisses.

— Les banques suisses ? C'est le jardin d'enfants, déclara Viola. On lave simplement son argent par une banque suisse et puis on le transfère dans un tas d'autres comptes africains et là-bas ça se perd et personne ne peut en retrouver la trace.

Remo s'arrêta net et saisit les deux coudes de Viola.

— Qu'est-ce que vous savez du blanchissage de l'argent par les banques suisses et les comptes africains ?

— Rien. Je ne sais même pas pourquoi j'ai dit ça. Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Vous devez savoir quelque chose pour parler comme ça. Un de ces parlementaires pour qui vous travaillez. C'est Poopsie qui vous a raconté ça ?

— Poopsie ? Non. Ce n'est pas lui.

— Qui, alors ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Vous devez le savoir ! Le type que je cherche fait ça avec son argent. Et je dois absolument le trouver.

Les mains de Remo serraient les bras de Viola à lui faire mal.

— C'est important, insista-t-il.

— Laissez-moi réfléchir. Lâchez-moi. Vous me faites mal.

— Ça vous aide à réfléchir. Ça empêche votre esprit de vagabonder.

Viola grimaça de douleur quand il serra plus fort.

— Ça va, lâchez-moi. J'y suis, maintenant.

— Qui est-ce ?

— Lâchez-moi d'abord.

Remo la lâcha.

— Montrofort, dit Viola.

— Montrofort ? Qui...

— Le nain avec les belles dents.

— De Paldor ?

— Oui. Il m'a raconté ça l'autre soir, comment on fait avec l'argent et tout. Il a parlé des banques africaines, déclara Viola.

Tout lui revenait, maintenant.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? demanda Remo.

— Je lui ai dit que s'il me touchait je le pousserais dans la cheminée.

— Raisonnable. Vous devez me rendre un service. Pouvez-vous porter un message à Chiun ?

— Pourquoi est-ce que vous ne lui téléphonez pas ?

— Il a une manière à lui de répondre au téléphone, qui consiste à arracher les fils du mur et à réduire l'appareil en poudre.

— Bon, d'accord, j'irai.

— Allez dire à Chiun que nous savons que c'est Montrofort. Jusquelà, vous y êtes ?

— Je ne suis pas stupide. Quel est le message ?

— Nous savons que c'est Montrofort. Je vais essayer d'aller l'arrêter. Dites à Chiun d'empêcher le Président de venir au Capitole aujourd'hui.

— Comment est-ce qu'il pourra faire ça ?

— Sa première mesure sera de vous dire que je suis un imbécile. Et puis il trouvera un moyen. Dépêchez-vous, maintenant. C'est important, dit Remo.

Il donna à Viola le numéro de leurs chambres d'hôtel puis il tourna les talons et se mit à courir dans la rue pour aller à la découverte de Sylvester Montrofort.

Ils avaient commencé à arriver au quatrième sans ascenseur d'Osgood Harley dès cinq heures du matin.

Il n'avait plus deux cents amis dans ce qui avait été le mouvement pour la paix. Mais il lui en restait bien vingt. Et ces vingt avaient des amis. Et ces amis avaient des amis. À chacun, Harley donna un appareil photo et des instructions, leur promit qu'ils pourraient au moins garder l'appareil et le vendre et leur dit que ce serait bien marrant de foutre un peu la merde dans un discours présidentiel. Certains reçurent aussi des pistolets à amorces. À ses trois plus proches collaborateurs, Harley remit un appareil photo, des instructions, plus un petit magnétophone, un rouleau d'adhésif et de nouvelles instructions.

Et, aux premières lueurs du jour, il était dans la foule qui commençait à s'assembler sur la place devant le Capitole. Il ne se passait pas encore grand-chose. Il aperçut quelques-uns de ses hommes. Deux gardes flanquaient l'estrade et surveillaient tout le monde. Le Capitole paraissait désert. Personne n'entrait ni ne sortait. L'unique signe de vie était un gars aux poignets épais et aux yeux morts qui se tenait sur les marches, causant avec une fille en blanc au buste si incroyable qu'Osgood songea avec nostalgie au bon vieux temps où les filles croyaient que le meilleur moyen d'aboutir à la paix passait par le lit.

Le Président des États-Unis avait discrètement changé ses projets la veille au soir. L'inquiétude commençait à le gagner un peu. Il n'avait plus eu de nouvelles du Dr Smith de CURE. Le *Secret Service* n'avait rien appris de neuf. Pendant tout le dîner, il avait espéré une visite des deux agents de Smith, monsieur Remo et monsieur Chiun.

Mais ils n'étaient pas venus, alors après le repas il prit son hélicoptère pour passer la nuit à Camp David. Le lendemain matin, il

retournerait de même à Washington et se poserait juste devant le Capitole pour prononcer son discours.

— Remo est un imbécile.

Viola Poomb's avait trouvé Chiun dans la chambre d'hôtel. Il n'avait pas répondu quand elle avait frappé mais, à la surprise de Viola, la porte n'était pas fermée à clef. Qui diable ne fermait plus les portes d'hôtel à clef, de nos jours ?

Elle découvrit Chiun assis sur une natte, lisant un gros livre relié. Il sourit en la voyant et referma le volume.

— J'ai trouvé le Trou, dit-il.

— Ça doit être bien, je suppose. Remo dit que vous devez empêcher le Président de prendre la parole aujourd'hui.

— Remo est un imbécile. Où est-il en ce moment ? Pourquoi est-ce qu'il ne fait rien lui-même ? Pourquoi moi ? Remo est un imbécile.

— Il a dit que vous diriez ça.

— Ah oui ? Est-ce qu'il a dit que je dirais qu'il n'est qu'un pâle morceau d'oreille de cochon ?

Viola secoua la tête.

— De la fiente de canard ?

— Non.

— Une impossible tentative pour faire des diamants avec de la boue du ruisseau ?

— Non, il n'a pas dit ça, avoua Viola.

— Bien. Alors j'aurai diverses choses à lui dire moi-même quand il reviendra. Où est-il maintenant ?

— Il est parti à la recherche de Sylvester Montrofort. Il a dit que c'est lui.

— On ne devrait jamais se fier à un homme comme ça, déclara Chiun.

— Vous voulez dire un infirme ?

— Non. Un homme qui sourit tant.

— Qu'est-ce que vous vouliez dire, vous avez trouvé le Trou ?

— Tout est là dans ce livre, dit Chiun en soulevant le résumé relié en bleu du rapport de la Commission Warren. Si Remo savait lire, je n'aurais pas besoin de faire un travail d'employé de bureau. Trouvez-le et dites-lui ça. Et dites-lui que je ferai cette dernière chose pour lui mais que rien de tout ça n'a été prévu par contrat et que ça devra se régler plus tard. Combien est-ce qu'on exige de moi ? Ça ne suffit pas que j'aie passé dix ans à essayer d'apprendre à siffler à un cochon ? Maintenant, je suis censé faire rester votre empereur à la maison aujourd'hui. Et est-ce que Remo voudra que je fasse ça correctement ? Non, il dira : Surtout ne faites pas mal à l'empereur, Chiun. Soyez gentil, Chiun, il dira. Très bien. Je ferai cette dernière chose. Je me

rendrai à cet affreux bâtiment blanc du numéro 1600 Philadelphia Avenue...

— Pennsylvania Avenue ? hasarda Viola.

— C'est la même chose.

— Non, pas du tout.

— J'irai néanmoins accomplir cette mission. Mais après ça, plus de monsieur Gentil. Répétez ça à Remo.

— Oui, oui, certainement.

— Et ne manquez pas de l'écrire dans votre livre, ajouta Chiun.

La foule avait doublé et quadruplé en quelques minutes. Il y avait maintenant plus d'un millier de personnes massées autour des marches du Capitole et sur la place, attendant le Président. Osgood Harley chercha autour de lui des têtes de connaissance. Il en vit une douzaine mais il savait qu'il avait plus de gens que ça. Il le voyait aux Instamatic neufs accrochés au cou de vingtaines et de vingtaines de personnes. Il sourit tout seul et tapota discrètement le magnétophone miniaturisé qu'il avait fixé avec une bande adhésive à l'intérieur de sa cuisse droite, sous son large pantalon kaki informe. Bientôt, maintenant.

La porte du bureau personnel de Sylvester Montrofort était fermée à clef. Quand Remo se posa sur la plaque sensible dans l'antichambre, la porte ne s'ouvrit pas.

Il enfonça ses doigts, comme des ciseaux à bois, à une extrémité de la porte de noyer, près de la serrure. Le bout endurci de ses doigts s'enfonça dans le bois ciré comme dans de la guimauve. Il les plia et jeta son corps dans le sens du coulissage. La serrure sauta et la porte s'ouvrit avec un frémissement bruyant.

Remo entra, regarda autour de lui puis au-dessus. Sylvester Montrofort était assis sur une plate-forme derrière son bureau, mais à près de deux mètres du sol. Il souriait de là-haut à Remo, d'un large et beau sourire, encore plus joyeux sans doute du fait qu'il tenait dans sa main droite un 44 Magnum. L'arme se pointait sur Remo. Derrière lui, contre un mur, il y avait un écran de télévision géant. Il montrait, en couleur, la foule s'amassant devant le Capitole.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Montrofort.

— Vous.

— Pourquoi moi ?

— Parce que je n'ai pas trouvé Doc, ni Simplet, ni Dormeur. Alors faudra que vous fassiez l'affaire. Vous savez bougrement bien pourquoi.

— Eh bien, c'est un plaisir de vous avoir ici. Vous pouvez rester et assister au discours du Président au Capitole.

— Le Président n'y sera pas.

Le sourire de Montrofort ne varia pas. Pas plus que ne bougea l'arme braquée sur le ventre de Remo.

— Perdu, mon vieux, dit Montrofort. Voilà son hélicoptère qui arrive de Camp David.

Remo se retourna vers le grand écran de télévision. C'était vrai. L'hélico présidentiel se posait dans les jardins du Capitole. Les portes de côté s'ouvraient et le Président descendait les marches repliables. Des agents du *Secret Service* l'entourèrent pour couvrir rapidement la centaine de mètres jusqu'à l'estrade où il allait prononcer son discours.

L'estomac de Remo se serra. Chiun avait dû aller à la Maison-Blanche, mais comme le Président n'était pas là... il était plus probable qu'il était retourné à l'hôtel pour méditer sur la cruauté d'un monde qui envoyait le Maître de Sinanju se casser le nez. Le Président était sans protection contre le plan de Montrofort, quel qu'il soit.

Remo releva les yeux vers Montrofort, toujours assis près du plafond, son fauteuil roulant verrouillé en position sur la plate-forme couverte de moquette.

— Pourquoi, Montrofort ? demanda-t-il. Pourquoi ne pas simplement continuer à récolter les fruits du chantage ?

— Chantage est un vilain mot. Tribut me semble infiniment plus élégant.

— Appelez ça comme vous voulez. Le prix du sang. Pourquoi ne continuez-vous pas simplement à l'encaisser ?

— Parce que j'ai tout l'argent qu'il me faut. Ce que je veux, c'est qu'on sache qu'il y a une puissance, là, dit le nain en se tapant le front de la main gauche, un pouvoir plus grand que toutes les défenses qu'ils peuvent accumuler. Dans douze minutes exactement, ce Président sera mort. Un pauvre crétin sera traqué et présenté comme le cerveau. Et je serai libre. Et peut-être, la prochaine fois, je ne demanderai pas de tribut. Je réclamerai la Californie. Qui sait ?

— Vous êtes dingue en plein, répliqua Remo. Et vous n'allez rien demander du tout. Les morts ne réclament pas.

Il jeta un coup d'œil à la télévision. Le Président avait traversé le Capitole et descendait les marches du perron vers l'estrade, entouré par une phalange d'agents du *Secret Service*. Au sommet des marches, Remo reconnut le président de la Chambre, la mine sombre. Quand Remo se retourna, Montrofort le regardait toujours fixement.

— Je vais être mort ? dit le nain. Désolé, lapinos, mais il y a deux choses fausses dans votre raisonnement. F, a, u, s, s, e, s. Fausses. J'ai vécu toute ma vie dans un corps mort. La mort ne me fait pas peur parce que je ne pourrais être plus mort. Et d'une.

— Et l'autre ?

— C'est moi qui tiens le pistolet, dit Montrofort.

La télévision transmettait maintenant le vacarme de la foule, les cris assourdissants de l'ovation faite au Président qui était debout sur la plate-forme de bois et agitait la main. Remo trouva son célèbre sourire un peu crispé mais il souriait et Remo l'admira, un instant, pour son courage insensé. Sa bravoure stupide.

— Vous ne savez pas que les pistolets sont passés de mode cette année ? dit Remo à Montrofort. Les gens du beau monde n'en trimbalent plus et comme vous êtes d'une beauté si ravageuse, je n'imagine pas que vous sachiez vous servir de ça. Comment allez-vous avoir le Président ?

— Je ne vais pas l'avoir. Il va s'avoir lui-même.

— Comme Walgreen ? En s'installant dans une maison sûre pour qu'elle explose sous lui ?

— Précisément, répliqua Montrofort. Le rapport sur l'assassinat de Kennedy. On vous dit là-dedans exactement comment faire.

Le Trou, pensa Remo. Chiun avait raison.

— Comme je vais être mort, dites-le-moi maintenant.

— Attendez, vous verrez.

— Désolé, Tom Pouce. Je n'ai pas le temps.

Le Président commençait à s'adresser à la foule. Remo serrait les lèvres. Même en connaissant le plan de Montrofort, il ne pourrait arriver au Capitole à temps pour l'arrêter.

Montrofort regarda sa pendule.

— Plus que six minutes.

— Vous savez quoi ? demanda Remo.

— Quoi donc, mon garçon ?

— Vous n'allez jamais voir ça arriver.

Remo traversa la pièce en courant et en roulant sur lui-même, vers le surplomb protecteur de cette énorme plate-forme cubique où Montrofort était assis. Comme il s'élançait, il entendit une voix de femme derrière lui.

— Remo.

C'était Viola.

Il se rua vers la plate-forme avant de se retourner pour faire signe à Viola de s'en aller. Au sommet de la plate-forme, Montrofort avait fait pivoter son fauteuil face à la porte, là où s'était tenu Remo. Il tira. Les échos de la détonation se répercutèrent dans le bureau. La balle frappa Viola en pleine poitrine avec une telle violence qu'elle fut soulevée et projetée à la renverse, d'un mètre, dans l'antichambre. Remo avait déjà vu des blessures mortelles. C'en était une.

Il gronda, plus de frustration que de rage, puis il fléchit ses jambes musclées et les détendit brusquement. Il atterrit sur la plate-forme derrière le fauteuil roulant. Le nain essayait de pivoter, de trouver Remo pour lui tirer dedans.

Remo appuya les deux mains de chaque côté du crâne de Montrofort, par-derrrière.

— Vous avez perdu, dit-il. P, e, r, d, u. Perdu.

Montrofort s'efforçait de lever son arme pour la braquer par-dessus son épaule. Mais avant que son index puisse se replier sur la détente, il entendit un craquement. Son crâne cédait sous la force des mains de Remo. Il avait l'impression qu'on cassait des noix dans sa tête. Les craquements étaient sonores et secs mais il ne ressentait pas de douleur. Pas encore. Et puis les os se fracturèrent complètement et des fragments pénétrèrent dans le cerveau. Alors la douleur vint. Une douleur brutale, aveuglante qui ne donnait plus l'impression d'arriver à autre chose ou à quelqu'un d'autre.

Remo imprima une bonne poussée au fauteuil. Il fut catapulté du haut de la plate-forme de deux mètres et vola à travers la pièce comme un cascadeur à moto sautant par-dessus six autobus alignés. Le fauteuil s'écrasa en gros tas métallique, à grand fracas, avec Montrofort dessous.

Remo ne le vit pas tomber ; il était déjà près de Viola.

Elle respirait encore. Elle avait les yeux grands ouverts et elle sourit en le voyant.

— Chiun a dit...

— Ne vous inquiétez pas de ça, dit Remo.

Il examina la blessure. Les revers de la veste de toile étaient couverts d'une bouillie sanglante, la tache rouge déjà large de trente centimètres continuait de s'étaler. Au milieu, il y avait un trou de quatre à cinq centimètres et Remo savait que dans le dos il y en avait un autre six fois plus grand. Les Magnums avaient le chic pour faire ça.

— Je m'inquiète, souffla Viola. Chiun a dit qu'il irait à la Maison-Blanche retenir le Président.

— Ça ne fait rien, murmura Remo.

Derrière lui, la voix monocorde du Président s'adressait à la foule.

— A dit autre chose...

— Ne vous inquiétez pas.

— Il a dit que vous êtes un imbécile. Vous n'êtes pas un imbécile, marmonna Viola. Vous êtes gentil.

Elle sourit encore et ses yeux se fermèrent. Remo sentit la vie la quitter, alors qu'il la tenait dans ses bras. Il la reposa doucement sur le tapis.

Derrière lui, dans le bureau de Montrofort, le bruit de la télévision changeait. La voix du Président s'était tue. Celle du commentateur prenait le relais :

— On dirait qu'il se passe quelque chose...

Remo retourna vers l'écran.

La caméra de télévision devant le Capitole était montée sur une plate-forme, pour tout surplomber. Elle effectua un panoramique au-dessus de la foule et révéla l'expression déroutée et affolée des milliers de gens qui se pressaient sur les marches du Capitole. L'image semblait clignoter. Remo comprit ce que c'était. Des centaines de gens faisaient crépiter à l'unisson des flashes photographiques. On entendait une sirène dans le lointain. Des gens se retournaient pour voir d'où venait le bruit.

Remo vit que cela venait d'un homme à la bouche molle, sur le côté droit de la foule. Il portait un large pantalon kaki informe et s'efforçait trop de paraître désinvolte.

Et puis il y eut d'autres bruits. Des cris, des hurlements. Cela venait de la gauche. Remo distingua l'homme à la source du bruit. Probablement des enregistrements, pensa-t-il. Il savait maintenant ce qui allait se passer et il était là, à l'autre bout de la ville, incapable de faire quoi que ce soit. Un instant, il pensa à appeler Smith. Mais même Smitty ne pourrait rien, maintenant. C'était trop tard.

Les hommes du *Secret Service* s'étaient resserrés autour du Président. Ils avaient l'air dérouté. Remo reconnut l'expression peinée du directeur adjoint Benson, qui lui avait dit qu'il commanderait lui-même le détachement de sécurité.

Et puis de nouveaux sons retentirent. Des pistolets à amorces, comprit Remo. Et puis des détonations, des coups de fusil. Un temps. Et maintenant un crépitement de mitrailleuse. Le sifflement d'un obus de mortier. Remo voyait d'où venaient les sons. Encore d'autres magnétophones, sur d'autres personnes, se dit-il.

Le *Secret Service* jugea qu'il avait attendu assez longtemps. La foule reflua en plein chaos et la confusion risquait de se transformer très vite en panique et en ruée folle. Les cris enregistrés firent place à de vrais hurlements. Les coups de feu enregistrés continuèrent. La sirène enregistrée ululait. Les pistolets à amorces pétaient.

Les agents du *Secret Service* firent un bouclier de leurs corps au Président et l'entraînèrent, en remontant les marches du Capitole.

— Pas là-haut ! cria Remo dans le bureau de Montrofort. Pas là-haut ! C'est ce qu'il veut que vous fassiez. C'est le Trou !

Le Président des États-Unis ne comprenait pas très bien ce qui se passait. Il avait cessé de parler au début des flashcubes et des sirènes. Et puis il y avait eu d'autres bruits. Des coups de feu. Des cris. Mais ils paraissaient irréels.

Il entendait toujours ce vacarme derrière lui alors qu'il était tiré et poussé sur les larges marches du Capitole, par les neuf hommes du *Secret Service*.

Le protocole disparaissait quand le Président était en danger. Le

Secret Service prenait la relève.

— Grouillez-vous, nom de Dieu, grommela au Président un des agents.

Il sentait leurs corps pressés contre lui, leurs bras autour de son cou et de sa tête pour le protéger du feu des tireurs d'élite. Mais il n'y avait pas de tireurs d'élite, pas de balles.

Il n'y avait rien. Rien que du bruit.

Par une brève fissure dans la muraille de corps devant lui, le Président entrevit le président de la Chambre debout à l'entrée du Capitole. Le Président fit deux pas vers lui, comme pour l'aider. Le *Secret Service* passa devant lui en le frôlant, sans ralentir, en propulsant le Président comme un enfant rétif, à l'intérieur du Capitole. En sécurité.

Le directeur adjoint Benson se promit de fêter ça en buvant deux grandes bouteilles de Pepto Bismol on the rocks. Il était le premier homme du groupe qui poussait le Président sur les marches. Il avait l'impression que la menace d'assassinat n'était qu'autant de conneries. Ils avaient fait crépiter des flashes. Ils avaient des cris et des sirènes et peut-être aussi des pétards. Des pistolets à amorces. Et alors ? Encore quelques mètres, et le Président serait en sécurité. Et pas un coup de feu n'avait été tiré. Il n'y avait pas eu d'attentat. Rien ne s'était passé. Plus qu'un mètre ou deux, vers la sécurité.

Remo regarda le groupe présidentiel disparaître à l'entrée du Capitole. Une autre caméra, montée au sommet des marches, pivotait pour se braquer sur l'intérieur. L'éclairage était mauvais et l'image vague mais Remo put distinguer le Président dans le grand vestibule, hors du champ de tout tireur à l'extérieur. Mais il n'y aurait pas de tireur. Il avait envie de hurler. Ce serait une bombe, à retardement, et elle allait sauter d'un instant l'autre.

Remo aperçut alors une autre silhouette. Une petite silhouette qui ne passa qu'un instant devant la caméra, juste assez pour que Remo la reconnaisse. Autour d'elle, un kimono rouge tourbillonnait. La silhouette passait à travers le grouillement d'agents du *Secret Service* comme une vapeur et s'approchait du Président.

C'était Chiun.

Remo vit le bras du petit Oriental se lever et son kimono s'enrouler autour du Président, il le vit éloigner le Président de l'entrée du Capitole, dans un recoin tout au fond.

— Bravo, Chiun, bravo ! cria Remo à l'écran de télévision.

Les hommes du *Secret Service* suivirent Chiun et le Président. Certains dégainèrent. Le président de la Chambre leur courut après.

Ils étaient maintenant tous hors du champ de la caméra, toujours braquée sur l'entrée déserte du Capitole.

Et ce fut l'explosion. La façade du bâtiment parut frémir. De la fumée et de la poussière en sortirent. Des pierres se détachèrent des colonnes et tombèrent sur la foule sur les marches du perron. Les hurlements devinrent bien réels. Des gens couraient en tous sens. Plusieurs se jetaient par terre, essayaient de se mettre à l'abri.

La voix du commentateur, qui avait été jusque-là soigneusement monotone et professionnelle, s'affola.

— Il y a eu une explosion. Il y a eu une explosion. Dans le Capitole où se trouve le Président. Nous ne savons pas encore s'il a été blessé. Ah, c'est horrible, horrible !

Les images changeaient sur l'écran, sautaient de l'une à l'autre, comme si le directeur de la régie ne savait que montrer. Il y avait des plans de la foule en pleine panique. Des plans de l'entrée fumante et pleine de poussière du Capitole. De nouveaux plans de la foule. Le tout se succédait à un rythme désordonné.

Enfin, le directeur de la régie en revint à un plan d'ensemble éloigné, montrant à la fois la foule et l'entrée.

Remo regardait toujours. Il ne s'inquiétait plus pour le Président. Chiun avait été dans l'explosion aussi.

Il y eut du mouvement dans l'entrée du Capitole et la caméra effectua un panoramique suivi d'un zoom pour le plan le plus rapproché possible.

Et l'on put voir le Président des États-Unis, debout sur le seuil. Il agitant la main à la foule. Il souriait.

À côté de lui, Remo reconnut le directeur adjoint du *Secret Service*, Benson. Il rendait tripes et boyaux.

CHAPITRE XVI

— Dites à Chiun qu'il avait raison à propos des cancrelats.

La voix de Smith au téléphone était aussi proche d'exprimer de la joie que Remo était capable de l'imaginer.

— Vous aviez raison à propos des cancrelats, dit-il à Chiun qui était assis et regardait par la fenêtre de leur chambre d'hôtel.

Il portait un kimono de repos bleu pâle. Il agita une main, d'un geste écoeuré et agacé.

— Nous avons enquêté, reprit Smith. Montrofort était actionnaire majoritaire d'une société « désinsectisation » travaillant pour le Capitole. Il avait déposé de la gélinite dans toute l'entrée, en la camouflant en produit insecticide. Je suppose que ce devait être une manœuvre prête à tout et quand il a décidé de tuer le Président, il lui a suffi d'y installer un détonateur chronométré et l'emploi du temps présidentiel calculé à la minute précise a joué son jeu.

— C'est ce que j'ai pensé aussi, dit Remo.

— Dites à Chiun qu'il a été courageux en abritant ainsi le Président. Et très habile de disparaître dans la confusion générale. En ce moment personne, à part le Président, ne sait qui était là et ce qui est arrivé.

— Smitty dit que vous avez été très courageux. Et habile, dit Remo à Chiun.

— Pas habile. Stupide, grogna Chiun.

— Chiun dit qu'il a été stupide.

— Pourquoi ? demanda Smith.

— Il pense qu'on s'est servi de lui. Son contrat avec vous ne comprend pas le rôle de garde du corps présidentiel. Et il s'est fait avoir par un chauffeur de taxi, en allant de la Maison-Blanche au Capitole. Il pense que vous ne le rembourserez jamais parce que tout le monde sait que vous êtes pingre.

— Je le rembourserai. C'est une promesse.

— Il vous remboursera, dit Remo. C'est une promesse de Smitty, Chiun.

— Les empereurs promettent beaucoup. Mais les promesses sont des choses si creuses.

— Il ne vous croit pas, Smitty.

— La course était de combien ? demanda Smith.

— Chiun, la course était de combien ?

— Deux cents dollars.

— Voyons, Chiun, vous pourriez vous faire conduire en taxi à New York, pour deux cents dollars. Vous n'êtes allé qu'au Capitole.

— On m'a trop fait payer, insista Chiun. Tout le monde profite de mon caractère trop bon et trop confiant.

— Smitty, il dit que ça lui a coûté deux cents dollars mais il cherche simplement à vous avoir, dit Remo.

— Dites-lui que je lui en donnerai cent.

— Il vous donnera cent dollars, Chiun.

— Dis-lui en or. Pas de papier.

— En or, Smitty.

— Dites-lui que c'est d'accord. Au fait, comment savait-il qu'une bombe allait sauter ?

— Facile. Walgreen a été tué par une bombe. C'était un galop d'essai. Chiun s'est dit que ce serait la même chose. Une bombe déposée longtemps avant la menace. Dans un endroit où le Président serait vulnérable. Vous avez envoyé ce rapport de la Commission Warren et Chiun l'a lu. Il dit que la stupidité du *Secret Service* a montré aux assassins comment agir. Le rapport dit que le *Secret Service*, en cas de danger pour le Président, commence par le protéger et le conduit ensuite dans l'endroit sûr le plus proche. De toute évidence, c'était à l'intérieur du Capitole.

— De toute évidence, marmonna Smith. Si c'était si évident, pourquoi est-ce que je n'y ai pas pensé ? Ou le *Secret Service* ?

— C'est facile, dit Remo.

— Pourquoi ? demanda Smith.

— Vous n'êtes pas le Maître du Sinanju.

— Non, en effet, dit Smith après un temps. Enfin bref, le Président aimerait vous remercier tous les deux.

— Le Président nous dit merci, Chiun.

— Je ne veux pas de ses remerciements et je ne les accepterai pas, déclara Chiun.

— Chiun ne veut pas de ses remerciements, transmit Remo à Smith.

— Pourquoi ?

— À son avis, le Président lui doit un kimono neuf. L'autre a été déchiré par l'explosion.

— Nous lui achèterons un kimono.

— Chiun, Smitty dit qu'il vous achètera un kimono. Combien coûtait celui qui a été déchiré ?

— Neuf cents dollars.

— Il dit neuf cents dollars.

— Dites-lui que je lui en donnerai cent.

— Il vous donnera cent dollars, Chiun.

— Je veux bien les prendre, rien que pour cette fois. Mais

ensuite... Plus de monsieur Gentil, promet Chiun.

Le livre qui a été copié pour cette numérisation a été :

Achevé d'imprimer en décembre 1982
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N⁰ d'Édition : 11018. — N^o d'impression : 2541. —
Dépôt légal : Décembre 1982.

Imprimé en France